HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

8910 I

92

LE DOYEN
DE KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une Illustre Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'Abbé PREVOST d'Exiles

NOUVELLE ÉDITION,

Avec Figures.

PREMIERE PARTIE.

Prix, 15 liv. relié.

A LYON,
Chez AMABLE LE ROY, Libraire.

M. DCC. LXXXIII.

LIBRARY
MAY 6 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2021
D6
1783
pt.1-2

PRÉFACE.

MALGRÉ les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du siècle, je ne vois pas que les bons Ecrivains manquent de succès. N'a-t-on pas rendu justice ces dernières années aux bons Ouvrages dans tous les genres ? Le Traité des Aurores Boréales, les Mémoires sur les Insectes, le Spectacle de la Nature, l'Histoire des anciennes Monarchies, la Vie de Julien, celle du Vicomte de Turenne, ont-ils à se plaindre de l'accueil que le Public leur a fait ? Et si l'on parle de Poésies & de Spectacles, le Philosophe Marié, le Glorieux, la Pupille, le Préjugé à la Mode, Gustave, Didon, Abensaid, n'ont-ils pas été glorieusement distingués ?

Oui, dira quelqu'un ; mais on

nommeroit aussi aisément quantité de mauvaises productions qui se sont faites applaudir ; & le bon goût consiste également à discerner les bons & les mauvais ouvrages.

Je conviens des applaudissemens injustes qu'on donne quelquefois à de fort mauvais Livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent? S'il est vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel & des qualités estimables qui n'y sont pas, il faut passer condamnation sur une erreur si honteuse, & déplorer en effet la perte du bon goût. Mais si les uns ne plaisent que par le misérable agrément de la médisance & de la satyre, d'autres par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux mœurs ou à la Religion, il est clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur ; & plaindre seulement la légereté & la malignité des hommes, qui est à peu près la même dans tous les siècles.

Heureux ſans doute l'Ecrivain qui plaît! Mais c'eſt lorſqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choiſit pour plaire. Autrement j'oſe le comparer aux Miniſtres des honteux plaiſirs : ceux qui les emploient & qui aiment leurs ſervices, ne les regardent pas moins comme des infâmes.

Si l'Ouvrage que j'abandonne à la Preſſe n'a pas de quoi ſatisfaire le bon goût que je reconnois dans notre ſiècle, j'aurai du moins la ſatisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux applaudiſſemens, que de les chercher par des voies que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choiſir pour ſujet de mon travail tout ce qui demande du temps & de la tranquillité, je me réduis à ce qui ſe préſente à ma plume, de plus ſimple, de plus honnête, & de plus agréable. Ces trois caractères s'accommodent fort bien à ma ſituation ; le premier, parce qu'il abrége mes peines ; le

ſecond, parce qu'il convient à ma profeſſion & à mes principes; & le dernier, parce que facilitant le débit de l'Ouvrage, il répond à la principale vue qui me le fait entreprendre.

Ils ſe trouvent tous trois ſi parfaitement réunis dans cette Hiſtoire, que je ne puis trop m'applaudir du haſard qui m'en a fait tomber les matériaux entre les mains. Le compte que j'en pourrois rendre à mes Lecteurs n'auroit rien de fort intéreſſant pour eux. Il ſuffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques Ouvrages de la même eſpèce, a fait croire aux Héritiers des illuſtres Frères dont on va lire les Aventures, que je pouvois retoucher avantageuſement leur Manuſcrit. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurent inconnus, & c'eſt preſque l'unique loi qu'ils m'aient impoſée. J'ai uſé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont

laissée de retrancher certains détails domestiques, que la différence de nos usages auroit fait trouver ennuyeux, & peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la Morale. Ce n'est pas dans une première Partie qu'on peut prendre une juste idée du dessein de l'Auteur; mais ayant cru le saisir en lisant l'Ouvrage entier, j'ai conçu que le Doyen de Killerine s'étoit proposé de réunir dans l'Histoire de sa famille toutes les règles de Religion qui peuvent s'accorder avec les usages & les maximes du monde, pour faire connoître jusqu'à quel point un Chrétien peut se livrer au monde, & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entreprise de cette nature deviendroit peut-être importante, si l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il soit, dis-je, impossible d'en juger parfaitement par la lecture d'un seul volume, on ne laissera pas de remar-

quer dans le caractère du Doyen, & dans celui de ſes Frères & de ſa Sœur, des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la ſuite. Georges eſt un honnête homme, mais ſans autres principes que ceux de la morale naturelle. Le Doyen eſt un Chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès, mais qui reconnoiſſant enfin de quelle néceſſité il eſt dans la ſociété humaine de ſe prêter quelquefois à la foibleſſe d'autrui, cherche, la balance de l'Evangile à la main, tous les tempéramens que la charité demande, & que la juſtice chrétienne tolère. Patrice & Roſe me paroiſſent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, & faits comme exprès pour donner occaſion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conſéquent dans un grand jour l'extrême différence qui eſt entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'eſt que ſuivant

les maximes du monde, & l'autre ſuivant celles du Chriſtianiſme.

Croira-t-on qu'un but ſi ſérieux puiſſe rendre mon ſujet ſuſceptible de l'agrément que j'ai fait eſpérer ? Il y auroit de la témérité à l'aſſurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît ſi riche, que je ne crains pas d'exhorter encore mes Lecteurs à l'eſpérance.

Les Ouvrages que j'ai publiés dans le même genre, auroient peut-être beaucoup moins promis, ſi j'euſſe commencé par annoncer leur but. Soit que je l'aie manqué néanmoins, ou que je l'aie rempli, il eſt certain qu'il n'en eſt pas ſorti un de ma plume qui n'ait été compoſé dans des vues auſſi ſérieuſes que ce genre d'écrire peut les admettre. Le Cleveland, par exemple, dans lequel on m'a reproché fort injuſtement d'avoir donné quelqu'atteinte à la Religion, étoit fait au contraire pour en montrer la néceſſité, autant du moins

qu'un Ouvrage d'imagination peut y fervir; & j'ai eu la ſatisfaction de forcer mon accuſateur à le confeſſer, auſſi-tôt qu'il eut lû ma Réponſe. Comme elle n'a jamais été publiée en France, on me pardonnera ſi je profite de l'occaſion qui ſe préſente naturellement, d'en inférer ici quelques traits, qui feront honneur au *Philoſophe Anglois*, en apprenant dans quel eſprit il a été compoſé.

« ..... Comment l'Auteur a-t-il pu » méconnoître un but auſſi marqué, » & un enchaînement auſſi clair que » celui des Aventures du Philoſophe » Anglois? Il a dû voir dans M. Cleveland un homme qui n'a point eu » pendant ſa jeuneſſe d'autres principes de Religion que les connoiſſances naturelles; qui pendant une » grande partie de ſa vie n'a point eu » l'occaſion d'en acquérir d'autres; » qui a cru devoir s'y borner tant » qu'elles ont ſuffi pour ſervir de » regle à ſes mœurs, & pour entre-

» tenir la paix dans ſon cœur ; ce
» qu'il appelle le bonheur & la ſa-
» geſſe : mais qui reconnoît enfin
» leur impuiſſance dans l'excès de
» ſes infortunes, lorſqu'il ſent qu'elles
» ne peuvent ſervir de remède à ſes
» douleurs ; & qui les abandonne par
» déſeſpoir. Il s'eſt convaincu néan-
» moins par le raiſonnement, que la
» juſtice du Ciel doit un remède à
» tous nos maux, ſur-tout lorſqu'ils
» ne ſont pas volontaires. Il le deſire,
» mais ſans ſavoir où le chercher.
» S'il reçoit de temps en temps quel-
» ques idées de Religion, c'eſt au
» haſard qu'il les doit, & ſes mal-
» heurs continuels ne lui permettent
» pas de les approfondir. Elles ne ſe
» préſentent point d'ailleurs de cette
» façon, qui porte la lumière dans
» l'eſprit, qui eſt capable d'inſtruire
» & de perſuader. Auſſi demeure-t-il
» ſi deſtitué d'appui, qu'il eſt prêt
» de tomber dans les dernières foi-
» bleſſes. Il n'a plus les ſecours de la

» Philoſophie, auxquels il a renoncé;
» & il manque de ceux de la Religion, qu'il ne connoît point encore.
» Il n'eſt ſoutenu que par un reſte
» de ſageſſe, qui ne mérite point ce
» nom, puiſqu'elle eſt ſans principes,
» & qu'elle n'eſt plus qu'un effet de
» l'habitude.

» Cependant un homme du caractère de M. Cleveland ne peut
» demeurer long-temps dans un état
» ſi triſte. Le ſentiment de ſa miſère
» devient ſi vif, que toute ſon ardeur
» ſe réveille pour en chercher le remède. Il fait de nouveaux efforts.
» Le haſard, ou plutôt la Providence le met en liaiſon à Rouen
» avec le Comte de Clarendon, &
» c'eſt dans les entretiens de cet
» illuſtre ami qu'il trouve la paix
» du cœur & la véritable ſageſſe
» avec la parfaite connoiſſance de la
» Religion.

» Tel eſt le plan du Philoſophe
» Anglois. Si mon accuſateur l'a com-

» pris, comment peut-il m'accuſer
» de favoriſer le Déiſme, dans un
» Ouvrage, dont le but, au con-
» traire, eſt de montrer qu'il n'y a
» ni paix du cœur, ni véritable ſa-
» geſſe ſans la connoiſſance & la pra-
» tique de la Religion? En vain pré-
» tendra-t-il qu'on peut tirer de
» quelques raiſonnemens particuliers
» de M. Cleveland, les conſéquen-
» ces qu'il leur attribue. C'eſt entrer
» mal dans la ſituation d'un homme
» d'eſprit, qui cherche, qui délibè-
» re, qui raiſonne ſur les lumières
» préſentes, & qui a toujours ſoin
» d'ailleurs de faire entendre qu'il
» eſt arrivé dans la ſuite à des con-
» noiſſances plus parfaites.

» Cette dernière réflexion ſervira
» auſſi à prévenir une autre objec-
» tion. Les derniers Tomes, dira-
» t-on, n'ont point paru: on ne ſau-
» roit deviner que Cleveland doit
» un jour devenir bon Chrétien. Je
» réponds qu'on peut le deviner ſi

» l'on fait attention que cela eſt an-
» noncé dans la Préface, & dans
» cent endroits de l'Ouvrage, ſur-
» tout au quatrième Tome, où M.
» Cleveland l'apprend lui-même à
» ſes Lecteurs, & où il parle avec
» douleur de ſes foibleſſes; ce qui
» ſuppoſe qu'en les écrivant il eſt
» dans un état de lumière qui les lui
» fait condamner. »

On voit que ſi le Cleveland ne ſauroit paſſer pour un Livre de dévotion, il eſt bien éloigné auſſi de mériter le nom d'Ouvrage dangereux, du moins dans les Volumes qui ſont de moi; car, après le déſaveu éclatant que j'ai fait du Supplément imprimé en Hollande, ſous le titre de cinquième Tome, il eſt bien étrange qu'il ſe trouve encore quelqu'un qui me l'attribue. Pour ôter toute équivoque, à cauſe de la forme différente de diverſes Editions, je proteſte de nouveau que ce qui eſt de moi finit à Saint-Cloud, à l'aſſaſſinat

de Cleveland par Gelin ; que je n'ai pas eu la moindre part au Volume ſuivant, & que je n'en connois pas même l'Auteur. Quel qu'il ſoit, il verra par ma propre concluſion, qui paroîtra en deux Tomes avant la fin de cette année, qu'il eſt fort mal entré dans mes vues, quoique dirigé continuellement par ma Préface.

Pour le Doyen de Killerine, mon deſſein eſt de donner la ſeconde Partie dans ſix ſemaines, & de continuer enſuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai aſſez d'avance pour être exact à ſuivre cet arrangement. Tout l'Ouvrage conſiſtera en douze Parties, qui compoſeront à la fin de l'année ſix Volumes.

Le

LE DOYEN DE KILLERINE.

AVANT-PROPOS.

CEUX qui entreprennent d'écrire l'Hiſtoire générale ou particulière, prennent communément la plume par l'un de ces trois motifs ; ou pour ſe faire un nom, en offrant au public un récit digne de ſon attention, & capable par conſéquent de faire eſtimer l'Auteur auſſi long-temps qu'on aura quelqu'eſtime pour l'Ouvrage, ou par quelque vûe d'intérêt propre, qui leur fait ſouhaiter que certains faits obſcurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, ſoient expliqués dans un ſens honorable pour eux-mêmes, & pour leur parti ; ou bien enfin pour ſatisfaire quelque reſſentiment de haine, s'ils ont de fortes raiſons de haïr quelqu'un ;

d'envie, s'ils voient la fortune & la réputation d'autrui d'un œil jaloux; de malignité naturelle, s'ils ont ce malheureux caractère qui fait trouver du plaisir à médire, & qui porte certaines gens à répandre continuellement le poison de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il est clair que de ces trois sources, il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le désintéressement qui conviennent à l'Histoire; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les passions déréglées & les intérêts personnels. Pour la première, quoiqu'elle paroisse moins suspecte, parce qu'il est vrai en général que l'amour de la gloire est un aiguillon noble, qui peut agir sur l'ame d'un Ecrivain, comme sur celle d'un Héros, & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui déshonore un si beau motif; je ne sais néanmoins si cette ardeur même de mériter les suffrages du Public, ne doit pas faire craindre qu'un Historien qui ne se propose point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité simple ne plaît pas toujours, il n'est pas aisé, quand on veut toujours plaire, de se contenir dans des bornes aussi étroites que les siennes. On la déguise du moins, si l'on

n'eſt pas capable de l'altérer ; on l'orne trop ; on lui prête de l'agrément ; & ce qui n'eſt que plus pernicieux pour elle ce déguiſement ſe fait avec d'autant plus d'art, que pour le deſſein qu'on a de plaire, on ſait qu'il faut lui conſerver certaines apparences de ſincérité ſans leſquelles ce ſeroit bientôt fait de ſon crédit. Ainſi cette manière de la détruire, qui eſt la plus ſubtile, eſt dans le fond la plus dangereuſe.

Il ſuit delà que nous aurions peu d'Hiſtoires fidelles, s'il n'y avoit abſolument que ces trois motifs qui puſſent faire prendre la plume aux Hiſtoriens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui eſt infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, & qui eſt ſans doute le ſeul capable d'élever un Hiſtorien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modèle. C'eſt l'*envie de ſe rendre utile*. Tout eſt ſi bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas beſoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oſerai-je dire après cela que ce motif eſt ici le mien ; & ne m'accuſera-t-on pas dès mon exorde d'aſpirer à une perfection qui ſurpaſſe mes forces? Je répons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de ſe rendre utile, je lui ſuppoſe pour fondement toutes les qualités naturelles & acquiſes, qui

ſont néceſſaires d'ailleurs pour former un bon Ecrivain ; & malheureuſement ce ne ſont pas celles dont je ſuis le mieux partagé. Il eſt donc vrai qu'avec des idées aſſez juſtes de ce qui ſeroit néceſſaire pour la perfection de l'ouvrage que j'entreprends, mes talens ſont au deſſous de mon projet. Mais le motif qui me le fait entreprendre eſt tel du moins que je l'ai dit ; & je ſuis perſuadé qu'il eſt propre à former de bons Hiſtoriens, lorſqu'il ſe trouve ſoutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de ſuppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne me communique point la beauté de l'imagination, qui eſt un préſent de la nature, & les graces du ſtyle, qui ſont ordinairement des effets de l'art, il me rendra ſincère dans mon récit, modeſte dans mes expreſſions, & non ſeulement ſage & raiſonnable, mais ſolidement Chrétien dans les principes de ma morale ; il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les perſonnes même qui m'ont été les plus chères ; & il me fera tourner les événemens les plus profanes, à l'inſtruction de la jeuneſſe, à l'édification de tous les âges & de toutes les conditions, & par conſéquent à l'honneur du Ciel & à l'avantage de la ſociété humaine.

LIVRE PREMIER.

C'EST moins mon Histoire que je donne au Public, que celle de mes deux Frères & de ma Sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profession que j'avois embrassée, sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie, que j'en avois goûté jusqu'alors. Un Bénéfice Ecclésiastique d'un revenu médiocre, une demeure commode, un tour d'esprit & d'inclination qui me faisoit goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois négligé volontairement: j'étois l'aîné de ma famille; mais je ne cacherai point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le Ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant

trois infirmités, dont tous les soins & les remèdes de l'art n'avoient pû me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, & de longueur assez égales pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par devant & par derrière; & pour comble de disgrace, j'avois le visage défiguré par deux verrues, qui étoient plantées régulièrement au dessus de mes yeux, & qui s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la tête fort grosse, la taille pleine, mais ramassée & extrêmement courte. Enfin toute ma figure sembloit être une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les déréglemens de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, & j'avois eu du moins cette satisfaction en formant le dessein de renoncer au monde, que mes desirs s'accordant avec la nécessité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y soumettre. Cependant ma mère, étant morte, en me donnant la naissance, mon père se trouva si peu d'inclination pour un second mariage, que cette raison l'empêcha long-

temps de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état Eccléſiaſtique. Il m'aimoit, quoiqu'il eût beſoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même, en me répétant ſouvent que l'eſprit & le jugement, dont il m'aſſuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'eſt communément au même âge, ſuppléeroient aux avantages que la nature m'avoit refuſés; & lorſque j'inſiſtois ſur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant que ſon deſſein étoit de me marier de bonne heure, afin que je puſſe lui donner des petits-fils moins laids que moi. En effet, lorſque j'eus atteint ma ſeizième année, il me chercha une épouſe, ſans m'avertir des ſoins qu'il prenoit pour cela; il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la Province, & continuant de me laiſſer ignorer ſa réſolution, il me conduiſit un jour chez elle. Je vis une perſonne charmante. Mais ce qui paroîtra ſurprenant, après le portrait que j'ai fait de moi-même, je lui trouvai autant de complaiſance & de civilité pour moi, que j'en euſſe pû ſouhaiter, ſi j'euſſe ſenti de la tendreſſe pour elle, & ſi j'euſſe mérité la ſienne.

L'ambition produiſoit dans ſon cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une

naissance inférieure à la mienne ; & mon père l'ayant prévenue sur le dessein de notre visite, elle faisoit moins d'attention à mes qualités personnelles, qu'au titre de Comtesse qu'elle se flattoit de porter en devenant mon épouse. Notre maison, quoiqu'extrêmement déchue de son ancienne splendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le Comté d'*Antrim*. Nous faisons remonter notre origine jusqu'à ce fameux *Donewald O Neal*, qui avoit regné autrefois dans cette partie de l'Irlande, que nous nommons *Cui Guilly*, & que les Anglois appellent *Ulster*. A la vérité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuse Patrie à l'esclavage ; & la rigueur du joug s'étendant indifféremment sur les Nobles & sur le Peuple, il y avoit peu de familles qui ne se ressentissent de la misère publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidelle à l'ancienne Religion, c'étoit un autre obstacle qui avoit fait perdre à mon père tous les avantages qu'il auroit pu tirer de sa naissance, & qui sembloit ôter de même toute espérance de fortune à ses descendans. Cependant nous ne laissions pas de conserver un reste de distinction dans le pays ; & nous nous consolions de l'abaissement où nous tenoient

les Anglois, par la considération que nous trouvions encore parmi nos Compatriotes. Notre bien même, dont nous avions perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable, en comparaison du moins des autres Nobles de la Province, qui avoient été presqu'entiérement dépouillés par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon père ayant remarqué avec plaisir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de son dessein infaillible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne sais comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes; car malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement sérieuse, j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse & d'amitié: mais j'étois glacé apparemment par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi; ou plutôt le Ciel qui m'appelloit d'un autre côté, veilloit lui-même sur mes sens pour les empêcher de s'amollir. Quoiqu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon père, lorsque m'ayant découvert ses vues à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes

ſes offres, & proteſter que ma réſolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvella-t-il ſes inſtances & même ſes ordres. Tout ce qu'il put obtenir de mon obéiſſance, fut de l'accompagner dans quelques autres viſites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de ſatisfaction, & mes intentions paroiſſant aſſez expliquées par celles de mon père, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuſe. Cependant au milieu même du péril, & dans le moment peut-être qu'il étoit le plus preſſant, puiſque je me trouvois ſeul avec la belle perſonne qui le cauſoit, je formai un deſſein des plus extraordinaires, & dont le ſuccès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au Ciel de me l'avoir inſpiré.

A l'occaſion de quelques queſtions qu'elle m'avoit faites ſur l'âge & la ſanté de mon père, je lui dis qu'étant encore au deſſous de quarante ans, & jouiſſant d'une ſanté parfaite, il étoit étrange qu'il ſe fût obſtiné à renoncer au mariage; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi; que l'amour-propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux ſur mes imperfections, & de reconnoître que mon cœur & ma

personne étoient un triste présent pour une dame de son mérité ; que la justice que je savois me rendre, & l'estime sincère que j'avois pour elle, me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fît violence pour souffrir ma présence & mon entretien ; enfin qu'il eût été à souhaiter, pour elle-même, & pour l'intérêt de notre maison, que mon père, au lieu de m'offrir à elle, lui eût offert lui-même & son cœur & sa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture, & qu'elle voulût se prêter à mon projet, je ne désespérois pas de le faire réussir ; & remarquant que ma proposition lui causoit de l'embarras, je la priai de s'expliquer naturellement, & de faire fond sur ma sincérité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une réponse qui ne pût me laisser le moindre doute de ses véritables sentimens. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche ; mais puisque j'avois si peu de goût pour le mariage, elle se sentoit tellement prévenue en faveur de notre maison, qu'elle recevroit volontiers la main du père, si elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette disposition. Etant ainsi persuadée de ma bonne foi, elle ne fit point dif-

ficulté de m'abandonner le soin de ses propres intérêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de son côté pour triompher de l'indifférence de mon père.

Comme la seule raison qui le faisoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le souvenir de ma mère qu'il avoit aimée passionnément, il ne fut pas difficile à une jeune personne qui avoit autant d'esprit que de beauté, & qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le temps seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zèle avoit deux causes presqu'égales; l'envie de voir mon père heureux par un nouveau mariage, & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti, s'il persistoit dans ses premières résolutions. J'acquis donc à force d'instances & de soins, non seulement une belle-mère qui mérita pendant toute sa vie mon respect & mon affection, mais encore la liberté de suivre la vocation du Ciel, qui m'appelloit à l'état Ecclésiastique. Dès la première année de cet heureux mariage le Ciel m'accorda un frère; & sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon père pour aller faire des études plus régulières

à *Carickfergus*, sous la conduite de quelques Ecclésiastiques Romains, qui y enseignoient secrettement les sciences divines & humaines. J'y passai plusieurs années, & je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les Ordres sacrés de l'Archevêque Catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du Ciel, je balançai sur le choix des deux sortes d'occupations auxquelles un Prêtre Romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la réformation y est devenue dominante, il y a peu de Villes, & peu même de Villages qui soient entiérement composés de Catholiques. Cependant il s'en trouve encore un assez grand nombre pour former en quantité d'endroits des Paroisses considérables, qui sont ordinairement sous la conduite d'un Curé ou d'un Doyen, & quelquefois même de plusieurs Prêtres. Pour les autres lieux du Royaume, où l'on auroit souvent peine à compter deux Catholiques parmi cent Protestans, on n'y reçoit point d'autre secours spirituel que de quelques Missionnaires ambulans, dont le zèle s'exerce de Ville en Ville, soit à consoler le petit nombre des fidèles, soit à ramener à la Communion Romaine les Protestans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations secrettes : mais ils ont

besoin d'une circonspection extrême pour se contenir dans les bornes qui leur sont accordées par les loix ; & s'ils sont du Clergé régulier, ils ne font point une seule démarche qui ne les exposent au supplice, parce que l'entrée même du Royaume leur est défendue sous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être suivi le mouvement de mon zèle, qui me faisoit regarder le second comme le plus laborieux & le plus apostolique ; mais les instances redoublées de mon père & de ma belle-mère, m'arrêtèrent presque malgré moi dans la Paroisse la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite Ville, nommé *Killerine*, * située sur la rivière de *Banne*, à l'extrémité du Comté d'*Antrim*, & dépendante de la Juridiction de Londondery. La Religion Romaine s'y étoit si bien conservée, que la plus grande partie des habitans en faisoient ouvertement profession. Le Clergé y étoit nombreux, & le Doyen, qui en étoit le chef, n'y étoit pas moins respecté qu'un Evêque. Je m'attachai à cette Ville, après avoir reçu la Mission de l'Archevêque d'Armagh, & j'y vécus plusieurs années dans une paix pro-

* Al *Krine* ou *Coleraine*.

ſonde, en partageant mon temps entre les fonctions de mon état, & l'étude des Saintes Lettres. Dix ans s'étoient paſſés dans cette tranquillité, lorſque le Doyen étant venu à mourir, ma naiſſance & la conſidération qu'on avoit pour mon père, firent jeter les yeux ſur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foibleſſe de mes talens; & de renouveller mes efforts pour apporter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur, & tous les ſoins dont j'étois capable.

Pendant ce temps-là le Ciel avoit continué de répandre ſa bénédiction ſur le mariage de mon père; ſon épouſe lui avoit donné un ſecond fils, cinq ans après la naiſſance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois ſi heureuſement partagés des dons de la nature, qu'elle ſembloit avoir voulu faire une eſpece de réparation à notre famille de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. Georges, qui étoit l'aîné, paſſoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre Province le mieux fait & de meilleur air. Patrice, ſon frère, quoique d'une taille moins haute & moins robuſte, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de ſon viſage & de toute ſa

figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis long-temps dans le Comté d'Antrim, de si parfait & de si aimable. Je les voyois croître avec admiration, & je demandois quelquefois à mon père, s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'Eglise, & de s'être chargé lui-même du soin de se donner des héritiers. La terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de Killerine, j'avois la liberté d'y aller souvent; & sans nuire aux devoirs de mon emploi, je veillois sur l'éducation de ses enfans qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je pris même successivement ses deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'esprit & les mœurs, & les mettre en état d'aller suivre le cours ordinaire des études au College de la Trinité à Dublin. Ils s'y distinguèrent par leur application & par leurs progrès dans les sciences. Le Ciel prit ce temps-là pour leur enlever leur mère; mais quoique cette perte fît desirer à mon père de les rappeller auprès de lui, j'obtins qu'il leur laissât finir leur carrière, & je me chargeai avec Rose du soin de sa consolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois souhaité, c'est-à-dire, avec les connoissances & les sentimens qui convenoient à leur naissance, & le

corps & l'esprit assez formés pour faire honneur à ceux qui avoient pris soin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroissoient leur devoir être inutiles. La Religion étoit un obstacle que le mérite personnel ne pouvoit vaincre ; de sorte qu'avec tout ce qui sert ordinairement de voie pour se distinguer dans le monde, ils étoient condamnés à mener, comme leur père, une vie privée dans le Comté d'Antrim, & à se renfermer dans les occupations domestiques. Cette raison que j'avois toujours eue devant les yeux étoit ce qui m'avoit porté particuliérement à leur faire prendre du goût pour les sciences, dans la pensée qu'ils y trouveroient du moins une ressource honnête & agréable contre l'ennui & l'oisiveté. Ce n'est pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur Religion les excluoit absolument, ils ne pussent espérer de s'avancer dans les armes ; mais je n'ignorois pas à quels périls ils seroient exposés par l'ambition, & l'exemple d'une infinité de Seigneurs qui n'avoient changé de Religion que par ce motif, m'apprenoit assez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon père dans ces sentimens, & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins,

pour les employer à quelque chose dans le monde, des temps un peu plus libres, & un règne plus favorable à la Religion Romaine, que celui du Roi Guillaume.

Ainsi leurs occupations pendant plusieurs années se réduisirent à l'étude, à la chasse, & aux divertissemens innocens qu'on peut se procurer dans une Province éloignée de la Cour & des grandes Villes. Ils étoient souvent à Killerine; je leur rendois des visites fréquentes dans leur Terre. Si j'avois pour eux autant de tendresse que mon père, ils me portoient autant de respect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut famille plus unie & plus tranquille. Nous menions une vie si douce que le seul amour propre devoit nous empêcher d'en desirer d'autre. Aussi paroissions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler; quoiqu'à parler naturellement j'eusse déja fait quelques remarques qui auroient dû me rendre plus éclairé sur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions, j'avois eu occasion plus d'une fois de pénétrer le fond du caractère de mes frères & de ma sœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir. Dans leurs opinions, dans le choix

de leurs plaisirs, dans l'objet même de leurs études, j'avois remarqué que mes deux frères ne s'accordoient pas toujours, & que cette différence venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit ; mais la trempe, si j'ose parler ainsi, n'en étoit pas la même. Georges l'avoit plus pénétrant que juste ; ou plutôt étant naturellement hardi & décisif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup d'œil, comme si sa pénétration lui eût épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât souvent de se tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à son premier sentiment ; de sorte qu'on ne venoit guère à bout de lui faire confesser qu'il eût tort. Un autre effet du même défaut, c'est que tout ce qui se présentoit à lui sous une forme éclatante, & qui se saisissoit par conséquent fort vîte de son esprit & de son imagination, ne manquoit guère de le prévenir fortement pour ou contre. Ainsi la première impression décidoit chez lui de tout le reste. Delà venoit que malgré la solitude de sa demeure & la tranquillité de ses occupations, il nourrissoit dans le secret de son cœur un amour ardent pour le monde, dont il avoit commencé à prendre quelque connoissance à Dublin, &

qu'il se figuroit plus flatteur encore sur l'idée qu'il en prenoit dans ses lectures. La noblesse de son origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un pays tel que l'Irlande, des souhaits continuels pour quelque heureuse révolution qui mît du changement dans l'État, dans le Gouvernement, & dans sa fortune, tel étoit le sujet ordinaire de ses entretiens & de ses méditations. Sa bibliothéque n'étoit composée que des livres historiques. Histoires sérieuses ou Romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit augmenter dans son imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé : droit d'ailleurs dans tous ses sentimens, bon, sincère, généreux, sobre, intrépide ; en un mot, pourvu de toutes les qualités qui forment l'honnête homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable & si prévenant que sa figure, rien ne paroissoit aussi plus doux & plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres, & la vérité dans leur sentiment, à condamner le sien lorsqu'on lui faisoit ré-

marquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office, & cela avec tant de grace & si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare docilité dans un jeune homme qui réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même, qu'il paroissoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fût capable de le satisfaire, & de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement, qui laissoit toujours du vuide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eût l'art de répandre dans une conversation ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les délices des autres. Sous un visage enjoué & tranquille, il portoit un fond secret de mélancolie & d'inquiétude qui ne se faisoit sentir qu'à lui, & qui l'excitoit sans cesse à desirer quelque chose qui lui manquoit. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de son cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémissant amérement de

ſon propre ſort. Au reſte, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la ſociété ; mais il ſe trouvoit ſouvent gêné par les bienſéances. Il eût préféré volontiers la ſolitude au commerce des hommes. Ses livres étoient ſa ſeule conſolation. Un raiſonnement juſte & ſolide, une expreſſion heureuſe, un tour délicat, un ſentiment tendre & bien ménagé, lui plaiſoient plus que toutes les richeſſes & que tous les honneurs du monde, parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flatter, pour un moment, ſon cœur & ſa raiſon, & que tout le reſte le fatiguoit juſqu'à lui inſpirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute ſa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoiſſance. Dès ſon retour du College de Dublin, je m'apperçus, en l'obſervant de près, qu'il y avoit quelque choſe de fort extraordinaire dans ſon caractère; mais ce fut long-temps pour moi une enigme très-embarraſſante. A force d'obſervations je crus avoir ſaiſi une partie de ſon ſecret, & je l'obligeai enfin par mes inſtances, & par les plus tendres marques de mon amitié, de me laiſſer lire clairement dans le fond de ſon ame. Il me fit tous les aveux qu'on vient de lire. Son mal, quoique

d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un, qui dès ce temps-là, sans doute, auroit été propre à le guérir, s'il eût eu la force d'en surmonter la premiere amertume; mais il étoit question de se faire certaines violences auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui l'appelloit particuliérement à son service, & qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gémissoit, que pour lui faire desirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles; non qu'il eût à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la Religion; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois, & que je croyois nécessaire à son repos. On verra par quels degrés il plut au Ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu besoin d'un peu d'étude pour approfondir le caractère de mes frères, rien ne m'avoit été si facile que de connoître celui de ma sœur. Elle le portoit écrit dans ses yeux & sur son visage. L'heureux tempérament de son sang &

de ſes humeurs, qui formoit la beauté de ſon teint, ſervoit non ſeulement à rendre ſon ame perpétuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualités aimables, & à communiquer autant de charmes à ſon eſprit qu'il en répandoit extérieurement ſur toute ſa perſonne. Douce, complaiſante, extrêmement modeſte, auſſi réglée dans ſes deſirs que dans ſes actions, rien n'étoit ſi égal que ſa conduite & ſon humeur. Elle n'avoit jamais fait réflexion ſi une femme eſt propre à autre choſe qu'aux petits ſoins dont ſon père la tenoit occupée; & j'admirois quelquefois qu'avec le fond d'eſprit que je lui connoiſſois, elle pût ſe contenir ſi paiſiblement dans un cercle d'amuſemens puériles, & moins convenables à ſa raiſon qu'à ſon âge. Mais cette ſimplicité venoit de l'innocence de tous ſes ſentimens. Elle étoit belle ſans le ſavoir; elle plaiſoit ſans y penſer; & ſon eſprit, quoique ſupérieur à ſes occupations, s'y attachoit tout entier, parce qu'il n'en connoiſſoit point d'autres. Avec des diſpoſitions ſi heureuſes, il ſembloit qu'il n'y eût à attendre d'elle que de la ſageſſe & de la vertu. Pour moi, j'en étois ſi perſuadé, que la penſée m'étant venue pluſieurs fois de lui donner des inſtructions plus ſérieuſes & plus proportionnées

portionnées à ses talens naturels, j'avois renoncé à ce dessein, par la seule raison que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroissoit inutile, & peut-être dangereux, de lui procurer des connoissances aussi peu nécessaires pour son bonheur que pour sa vertu. Cependant lorsqu'elle eût passé sa quinzième année, je crus m'appercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les discours de Georges eussent étendu ses idées, soit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ses yeux, & beaucoup moins de simplicité dans ses manières. Son sang qui avoit été jusqu'alors dans un degré de chaleur si modéré, paroissoit s'échauffer lorsqu'il étoit question d'une partie de plaisir. Elle prit du goût pour la lecture; mais elle recevoit ses livres de Georges; & le hasard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des Romans. Je leur en fis des reproches à l'un & à l'autre. Elle me promit d'abandonner cette frivole occupation. Je crois qu'elle tint sa promesse; mais je ne laissai pas de remarquer de plus en plus qu'elle commençoit à ouvrir les yeux sur son propre mérite, & qu'elle étoit instruite de bien des choses qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur Terre sans leur renouveller mes avis & mes exhortations. Leur considération pour moi, & l'amitié qu'ils me connoissoient pour eux les avoit accoutumés à les recevoir volontiers. Aussi évitois-je avec soin de prendre un air sévère & rebutant. D'ailleurs, mon père se reposoit sur moi de la conduite de toute sa maison. Ils connoissoient là-dessus ses volontés : de sorte que ce bon père étant venu à mourir, ils n'eurent pas de peine à lui promettre à sa dernière heure d'avoir toujours la même docilité pour mes conseils, & de prendre pour moi tous les sentimens qu'ils avoient eus pour lui. Rien ne fut si touchant que les dernières marques de tendresse avec lesquelles il quitta sa triste famille. Après avoir exigé de mes frères & de ma sœur la promesse de me respecter & de m'obéir pendant toute leur vie, il m'obligea, par un ordre absolu, de m'engager aussi à leur tenir lieu du père qu'ils alloient perdre, & à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendresse & de mes soins. Il m'ordonna de les embrasser en sa présence, pour confirmer nos promesses par ce gage d'une fidélité inviolable; & il nous embrassa lui-même l'un après l'autre, en nous arrosant de ses précieuses larmes. Il mourroit à cet

âge où la raiſon fait abandonner la vie ſans regret, parce qu'elle fait conſidérer la mort comme un tribut néceſſaire de la nature ; & il emportoit cette douce conſolation que jamais père n'avoit été plus heureux que lui par le reſpect & l'attachement ſincère de tous ſes enfans.

Quelque douloureuſe que cette perte fût pour nous, elle ne mit aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. Georges ſe trouvoit déjà âgé de vingt-cinq ans. Il étoit en état de ſe charger de la conduite de ſa famille ; & il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le ſecours ordinaire de mes conſeils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans ſa vingtième année. Roſe en avoit environ dix-ſept. Leur conduite étoit ſage, & ne s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'y étoit, pour parler ainſi, qu'en ſemence, & ne ſe découvroit point à d'autres yeux que les miens. Nous paroiſſions donc plus tranquilles que jamais ; lorſque par des reſſorts qui étoient encore dans le ſecret de la Providence, il ſe préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres ſoins ;

enfin des aventures, des peines & des agitations sans nombre. C'est de ce point que je commence proprement notre Histoire.

Quoique le commerce ne soit pas florissant dans toute la partie septentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londondery & de Carikfergus, il y ait peu de places maritimes qui soient fréquentées par les étrangers, on ne laisse pas de voir aborder quelques vaisseaux marchands dans les petites Villes qui sont situées à l'embouchure des Rivières. Elles tirent de cette situation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commodités que la nature a refusées à leur Isle. Killerine n'étant guères plus éloignée de la mer que d'une lieue, reçoit de temps en temps cette faveur par la Rivière de Banne qui arrose ses murailles. Environ un an après la mort de mon père, il y arriva un vaisseau François, chargé de vins, dont le Capitaine eut la civilité de me faire une visite, comme au chef des Catholiques de cette Ville. C'étoit un jeune homme, nommé des Pesses, d'une physionomie agréable, & d'une politesse rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, & particuliérement à un François, parce qu'ayant de-

puis long-temps du goût dans notre famille pour la langue de cette Nation, nous la savions parfaitement, mes frères, ma sœur & moi, & nous ne pouvions nous défendre de quelqu'inclination pour ceux qui la parloient. Le mérite que je reconnus dans M. des Pesses fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; & non seulement je lui rendis tous les services qui convenoient à ses affaires; mais lorsque je crus le connoître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes frères & ma sœur, à qui j'étois sûr que cette visite seroit agréable. Nous fimes cette promenade plus d'une fois; & M. des Pesses se fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes frères ni de Rose, lorsqu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les délices de la France revenoient dans toutes les conversations, & que M. des Pesses ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du pays de sa naissance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, & de quelques autres parties du Royaume, nous paroissoit égale au séjour des Dieux ou des Fées. Il avoit demeuré long temps à Paris, &

tout ce qu'il nous rapportoit de cette Ville fameuse, excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace. Georges & Rose ne se lassoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le tourment de Sisiphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroissoient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, qu'avec leur naissance, & leur âge, & leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin desert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de se faire un sort plein d'agrément dans le plus beau pays du monde; que depuis vingt ans il étoit sorti de notre Isle une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient guère été tentés d'y revenir, après avoir goûté une fois les charmes de la France; que d'un nombre infini d'exemples, il ne vouloit leur citer que celui de M. Dillon qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vu comblé de toutes sortes de faveurs presqu'en arrivant à Versailles; que sans compter la voie du service militaire, à laquelle ce Gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la Cour qu'à Paris; qu'un

étranger bien né & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la Cour du plus généreux & du plus grand de tous les Rois, dont les principaux sujets pouvoient être regardés comme autant de Princes, qui l'emportoient par les richesses & la magnificence sur un grand nombre de Souverains, & qui mettoient leur gloire à suivre les exemples de bonté & de générosité qu'ils recevoient sans cesse de leur maître; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la Cour, Paris offroit des ressources inépuisables; que le jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de François & d'Etrangers, que dans chaque quartier de la Ville on trouvoit des Académies, ou plutôt des sources intarissables d'or & d'argent, où le bonheur d'un moment faisoit puiser de quoi passer heureusement la plus longue vie; qu'un homme bien fait qui étoit sans goût pour le jeu, pouvoit encore avec moins de hasard, se procurer un établissement par le moyen des femmes; que le vieilles, les jeunes, les veuves & celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, & qu'un jeune homme avec cette sorte de mérite se voyoit marié lorsqu'il y pensoit le moins à la plus riche héritiere de Paris;

que si les Dames Françoises avoient tant de foiblesses pour les hommes, les Seigneurs & les personnes riches en avoient encore plus pour les femmes; qu'à la Cour, à la Ville, en Province, une personne du mérite de Rose pouvoit s'assurer d'être adorée; qu'il n'y avoit point de rang, ni de fortune & de richesses qui fussent au dessus d'elle, ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ses pieds. Enfin, pour achever encore plus galamment le tableau, M. des Pesses ajouta que le goût des arts, des sciences, celui de l'esprit, de la vertu, de la beauté, étant en France au plus haut degré, il n'étoit permis ni à mes frères ni à ma sœur, qui possédoient tous ces talens réunis, de les ensevelir en Irlande, & de priver son Pays de la satisfaction que tout le monde y trouveroit à les admirer.

Soit que ce discours fût fait dans des vues sérieuses, soit qu'il ne vînt que de la politesse ordinaire aux François, je remarquai qu'il avoit fait une impression profonde sur mes frères & sur ma sœur. Georges regardoit successivement Patrice & Rose, d'un œil qui sembloit les consulter; & je croyois voir aussi dans les yeux de Patrice & de Rose, une réponse telle que Georges la demandoit. Cependant, comme

s'ils eussent eu de l'embarras à s'expliquer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la proposition & aux flatteries de M. des Pesses. Enfin Georges, las de cette violence, regarda de nouveau son frère & sa sœur, pour s'assurer de leur consentement, & se tournant vers moi : je suis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer tout ce qu'il y a de flatteur dans le compliment de M. des Pesses, & de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait espérer ; mais puisque tant d'autres sont passés en France & s'en sont bien trouvés, pourquoi ne pourrions-nous pas les imiter, s'il est certain que nous y sommes engagés par les mêmes raisons ? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-même.

J'avoue que je me trouvai à mon tour dans un certain embarras, sur-tout lorsque le silence des deux autres m'eût persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frère. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de joie, lorsque M. des Pesses l'avoit assuré d'un air flatteur qu'elle seroit adorée en France, & qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendit plus de justice au mérite des femmes. Georges étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit

de Paris & de la Cour, & sur-tout de la facilité qu'il y avoit, avec un peu d'industrie, à trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever aux honneurs. A la vérité l'exemple de M. Dillon étoit séduisant : ce Gentilhomme, avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui n'étoit ni plus riche, ni de meilleure maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui, pour prétendre aux faveurs de la Cour. Enfin, je voyois bien que ces Académies où l'on jouoit si gros jeu, & où le plus misérable pouvoit espérer de devenir riche tout d'un coup, lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, achevoient de gagner Georges, & ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mépris. Pour Patrice, il suffisoit de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau pour lui en inspirer le desir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençoit à desirer ; mais parce qu'étant dégoûté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux & à M. des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi légérement qu'il se forme. Vous ne

considerez point ce que c'est que d'abandonner sa patrie, pour passer dans un pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support & de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien en France ? & sans compter les frais nécessaires du voyage, où vous flattez-vous de trouver de quoi fournir à vos premières dépenses en arrivant à Paris ? Quand vous penseriez à vous défaire ici de votre patrimoine, vous savez bien que ce n'est point une chose aisée en Irlande ; & qu'en supposant qu'il se présente une occasion de le vendre, vous n'en tireriez jamais la valeur. On ne répliqua rien à des objections si fortes : mais si l'on parut s'y rendre dès la première fois, ce ne fut que pour méditer à loisir sur le moyen de les résoudre. En effet, quelques jours s'étant passés, mon frère Georges me prit en particulier, pour me dire ; qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrice & sa sœur, & après avoir tiré de M. des Pesses toutes les lumières qui pouvoient favoriser leur projet, ils s'étoient confirmés dans la résolution de quitter l'Irlande ; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis, mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire ; que si je voulois non seulement consentir à leur départ, mais devenir le

chef de leur entrepriſe & le guide de leur voyage, ils n'appréhendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir; qu'il n'y avoit point de raiſons qui duſſent nous empêcher de nous défaire de notre patrimoine, lorſqu'il étoit queſtion de former un établiſſement plus agréable & plus avantageux, dans un pays charmant, où l'on ſe faiſoit honneur de traiter civilement les étrangers, & où l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes ſembloit nous inviter; que pour peu que nous puiſſions tirer d'argent de nos terres, il ſuffiroit non ſeulement pour le voyage, mais pour vivre commodément à Paris, juſqu'à ce que la Providence & la généroſité des François nous procuraſſent quelque occaſion de nous employer; qu'ayant paſſé utilement toute ma vie à l'étude, je ne devois pas douter que le Clergé de France ne me traitât avec diſtinction & n'offrît auſſitôt de l'exercice à mes talens; que nous trouverions facilement à nous défaire de notre ſœur, ſoit en la mariant à Paris, où l'on diſoit que la beauté étoit un chemin preſqu'infaillible à la fortune, ſoit en la plaçant honorablement auprès de quelque Dame de la première diſtinction; que pour lui & Patrice, ils avoient chacun leur épée, & graces au Ciel aſſez

de bon ſang dans les veines pour s'ouvrir une route honorable dans le métier des armes, s'il ne ſe préſentoit rien de plus avantageux pour leur établiſſement; qu'ils avoient beſoin ſeulement que je continuaſſe de leur ſervir de père, comme j'avois fait juſqu'alors avec une bonté extrême; & qu'ils avoient tant de confiance dans ma ſageſſe & mon affection, qu'ils ſe promettoient toute ſorte de proſpérités ſous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce diſcours me fit connoître, encore plus que ſes raiſons, qu'il étoit abſolument déterminé à partir, & que je ne gagnerois rien à combattre cette réſolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois diſconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre ne fût aſſez avantageux pour leur fortune, & que dans l'âge où ils étoient, avec ſi peu d'eſpérance d'être jamais employés en Irlande, ni même en Angleterre, ils n'euſſent raiſon de penſer à s'établir dans quelque Etat Catholique; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fuſſent les mêmes, ni par conſéquent que je duſſe me laiſſer ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois ſatisfait de mon bénéfice, & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vues. Si je conſultois

mon devoir, il me sembloit qu'étant attaché par la Providence au Troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner sans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des Missionnaires de France & des Pays-bas, qui quittoient leur Patrie par le seul zèle de la Religion, & qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des Catholiques, ou à la conversion des Protestans: devois-je marquer moins de zèle que des étrangers pour le salut de mes Compatriotes? Des considérations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même, quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter; & elles devenoient encore plus fortes lorsqu'elles se trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le séjour de Killerine, & pour mon emploi.

Cependant, après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de dessein à mes frères & à ma sœur, je me trouvai extrêmement partagé entre la tendresse que j'avois pour eux, & les raisons qui devoient m'arrêter. Les laisser partir seuls, & les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre espèce de crime dont je ne me sentois pas capable. Je me souvenois des dernières volontés d'un père mourant, & des saintes promesses

par lesquelles nous nous étions engagés en sa présence, eux à me respecter & à m'obéir, & moi à les aider par mes soins & par mes conseils. Cet engagement étoit le plus sacré de mes devoirs. Je faisois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes sur toute autre sorte d'obligations; & que si l'amour du prochain nous est ordonné par l'Evangile, c'est sans doute avec une juste proportion, dont les différens degrés de proximité doivent toujours être la règle. Je n'avois rien de si proche que mes frères & ma sœur: je les aimois tendrement; ils méritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoissois, ils avoient besoin tous-trois presqu'également d'un guide, jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se rallentit. Enfin cette dernière pensée leur fit emporter la balance. Il est certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reste du monde; mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne, & que vous observerez religieusement mes conseils, puisque c'est le motif qui vous fait desirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En consentant ainsi à les accompagner, je pris une autre résolution, dont je fus d'autant plus satisfait, qu'elle servit

en quelque sorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas me défaire absolument de mon bénéfice, & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprenois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon Troupeau entre les mains de mon Vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, & de retourner en Irlande aussitôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes frères & à ma sœur. Mais le Ciel me préparoit un autre sort, & le tenoit caché sous les voiles impénétrables de l'avenir. J'allois commencer le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profession, & me trouver comme forcé à le suivre, par un enchaînement d'aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien le soin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'instruction du Public.

Georges n'épargna rien pour trouver promptement une occasion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins désert que l'Irlande, il en eût pu tirer de quoi nous assurer une condition honnête, en quelqu'endroit de l'Europe que nous eussions choisi notre asyle; mais

tout étoit alors à si vil prix, sur-tout dans notre misérable Province, qu'il eut peine à faire trois mille pistoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même se défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voisinage de Killerine; de sorte qu'étant réduit à la nécessité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laisser au même Ecclésiastique à qui j'avois confié le soin de mon Troupeau. Il les reçut avec la liberté de les faire valoir à son profit, & sans autre charge que de les remettre fidélement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre départ ne fut pas différé longtemps. Mes frères étoient convenus avec M. des Pesses que nous profiterions de son vaisseau pour le passage. Il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où le chemin est court & facile jusqu'à Paris. Nous gagnâmes heureusement ce Port. M. des Pesses prit terre avec nous par civilité, & sa compagnie nous procura une rencontre si avantageuse, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la suite de nos entreprises. Etant le soir avec nous dans l'Hôtellerie, où nous étions logés, il y apperçut un marchand François de sa con-

noissance, avec sa femme qu'il connoissoit aussi, & quelques enfans qu'ils avoient avec eux. Il les salua honnêtement; mais la contrainte & l'embarras qu'ils marquèrent en le voyant, lui firent juger qu'ils étoient fachés d'avoir été reconnus. Il avoit l'esprit pénétrant. Comme il les connoissoit pour Protestans, & que rien n'étoit alors si commun que d'en voir passer un grand nombre dans nos Isles pour y professer leur Religion, dont l'exercice étoit interdit en France par les Edits du Roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fussent du nombre de ces fugitifs, & que la crainte d'être arrêtés n'eût causé la peine qu'ils avoient marquée de le voir. Lui qui étoit fort éloigné de leur rendre de mauvais offices, se hâta, au contraire, de les délivrer de ce soupçon, en les assurant qu'il pénétroit à la vérité leur dessein, mais que loin de s'opposer au mouvement de leur conscience, il admiroit le zèle qui leur faisoit préférer leur Religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous, après nous avoir prié de ne laisser rien échapper dans l'Hôtellerie qui pût les trahir. Nous admirâmes en soupant la bizarrerie de cette rencontre, & nous fimes diverses réflexions sur la conduite

du Ciel, qui permet quelquefois que l'erreur & la vérité aient tant de reſſemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette penſée à ſon avantage ; mais c'étoit-là juſtement ce qui cauſoit notre admiration. Le Marchand abandonnoit ſa patrie pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la ſienne ; car ſi la Religion n'étoit pas le ſeul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal, puiſque ſans cela nous aurions pu penſer à nous établir en Angleterre. Nos vues étoient donc en effet les mêmes ; & nos principes étant néanmoins ſi oppoſés que les uns ne pouvant être vrais ſans ſuppoſer la fauſſeté des autres, nous étions obligés de reconnoître qu'en faiſant un des plus grands ſacrifices que les hommes puiſſent faire au Ciel, nous faiſions les uns ou les autres une démarche fauſſe & inutile.

Après quelques aſpirations ferventes que cette penſée nous fit pouſſer pour la converſion les uns des autres, M. des Peſſes prit occaſion de notre entretien pour demander au Marchand s'il avoit eu aſſez d'adreſſe ou de bonheur pour mettre tous ſes biens à couvert. Il répondit que la principale partie conſiſtant en marchandiſes de tranſport & en argent comptant,

il avoit eu la précaution de les faire passer à Londres avant son départ de Paris; mais que la crainte de se trahir lui-même par quelqu'indiscrétion, l'avoit empêché de se défaire d'une jolie maison de campagne qu'il avoit à quelque distance de la Ville, & qui tomberoit sans doute au pouvoir de ses parens, lorsqu'ils seroient assurés de son évasion. Le Ciel, s'écria M. des Pesses, en s'adressant au Marchand & à moi, le Ciel m'inspire une pensée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laissé, me dit-il, quelques terres en Irlande, & Monsieur en laisse une aux environs de Paris. Puisque vous êtes résolus tous deux de changer de patrie, que ne faites vous ensemble un échange de biens, qui servira du moins à vous faire sauver quelque chose du naufrage, & qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles? Je n'y vois nulle difficulté, ajouta-t-il; car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puisse être, puisque vous êtes déja déterminés à tout perdre; & j'oserois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez sans peine, vous en France, & vous en Angleterre, d'être mis en possession des biens l'un de l'autre.

Munissez-vous seulement tous deux d'un acte de vente ou de donation, qui vous serve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur & de protection fera le reste.

Le Marchand ne parut pas incertain un moment, lorsqu'il fut assuré par M. des Pesses que j'avois laissé effectivement quelques biens en Irlande; ni moi, après avoir reçu les mêmes assurances. Nous ne pensâmes plus qu'à faire les deux actes, dans les formes ordinaires, & nous nous séparâmes également satisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête homme, à qui notre famille est ainsi redevable des prémices de son établissement en France. Il se nommoit M. de Lezeau. La reconnoissance que nous crûmes lui devoir, & qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe pour favoriser son départ.

Je fus fort étonné lorsque nous nous disposâmes à quitter cette Ville, d'entendre dire à M. des Pesses que son dessein étoit de nous accompagner jusqu'à Paris, & que se reposant sur la sagesse de son Lieutenant, il lui laisseroit la conduite de son vaisseau pendant le reste de la route. Je ne m'y opposai que foiblement, comme on fait à

une civilité excessive qu'on n'est pas fâché de recevoir. Ayant fait un long séjour à Paris, il pouvoit nous y rendre des services considérables en arrivant, & surtout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'acte de M. de Lezeau. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux sur une chose, dont je n'avois pas eu jusqu'alors la moindre connoissance. M. des Pesses étoit devenu sensible au mérite de ma sœur. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Ainsi ce que je croyois devoir à sa politesse, n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude. Au contraire, dans l'espérance où j'étois que l'esprit & la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France pour trouver quelqu'établissement avantageux, je me flattai que, sans aller plus loin, sa bonne fortune lui offroit dans M. des Pesses tout ce qu'elle pouvoit desirer. Il étoit jeune & bien fait, sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche; & quoiqu'il ne fût point d'une naissance égale à la nôtre, la situation de nos affaires & la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats sur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille son assiduité auprès de ma sœur, & les mar-

ques qu'il lui donnoit continuellement de son affection. Mes deux frères, qui s'en apperçurent comme moi, les regardèrent de même ; & lorsqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penser que la recherche de M. des Pesses étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions prise de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoissance d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui étoient les amis de son père ou les siens ; & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous assurer de son bien, & sinon de la noblesse de sa famille, du moins de la considération où elle étoit dans son pays, & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robe & dans le commerce. Nous reçumes même à Rouen quelques lettres de recommandation de plusieurs personnes du premier ordre, auxquels il avoit communiqué l'échange de bien que j'avois fait avec M. de Lezeau, & qui nous offrirent en sa faveur tout le crédit qu'ils avoient à la Cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un temps où l'abondance y régnoit, & où le luxe & les plaisirs paroissoient être de toutes les

conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous, qui n'avions vu jusqu'alors que de la pauvreté & de la misère dans les Villes désertes d'Irlande. Je remarquai d'une manière sensible l'effet que ce changement produisit sur mes frères & sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes frères étoient à parcourir la Ville, à lier des connoissances, & à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des équipages qui se présentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'essuyer les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu; & ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans son poste. Le goût, ou plutôt la passion qu'ils avoient pour le monde, se déclaroit jusques dans l'air de leur visage & dans le ton de leurs discours. Je ne doute pas que leur imagination ne les servit fidélement pendant

dant le sommeil, & qu'elle ne leur représentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice, au contraire, revenoit mélancolique & rêveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Il paroissoit méditer quelque chose d'extraordinaire, sans que je pusse démêler si sa rêverie venoit de tristesse ou de joie.

De quelque manière qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la dissipation excessive des deux autres. M. des Pesses avoit pris un logement différent du nôtre; & sa première attention, en arrivant, avoit été de s'informer dans quel état M. de Lezeau avoit laissé ses affaires à son départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens assurés de sa fuite, n'avoient pas balancé à se mettre en possession de ce qui lui avoit appartenu, & la maison de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous dussions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zèle & l'industrie de M. des Pesses vinrent à bout de les lever. Il ne me laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à M. le Chancelier, à M. le Premier Président, & à M. l'Archevêque de Paris. La protection de ces trois Seigneurs, qu'il

avoit eu le crédit de nous ménager, abrégea les procédures, & nous rendit enfin poſſeſſeurs paiſibles du bien de M. de Lezeau. Nous remerçiâmes la Providence de nous avoir accordé ſi facilement cette petite retraite, dont la première vue nous avoit paru extrêmement agréable. Elle eſt à trois quarts de lieue de Paris, & dans une ſituation ſi charmante, qu'elle peut paſſer pour un lieu de délices.

Après nous avoir rendu cette important ſervice, M. des Peſſes, qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoiſſance, & qui avoit eu plus d'une occaſion de s'aſſurer de notre eſtime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi ſur les intentions qu'il avoit pour ma ſœur. Il ignoroit entièrement que je les euſſe pénétrées. Son compliment fut court & ſans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis auſſitôt d'un air à guérir ſa méfiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fuſſe diſpoſé à lui accorder; que ſa généroſité & le zèle qu'il avoit marqué pour les intérêts de notre famille, méritoit ce juſte retour; que je me croyois même très-heureux qu'il nous offrit lui-même l'occaſion de nous acquitter, en ſatisfaiſant ſon cœur par l'endroit le plus tendre; enfin que s'il eſtimoit aſſez ma ſœur pour ſou-

haiter d'en faire son épouse, non seulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit pas encore disposée elle-même à consentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes soins pour la rendre telle qu'il desiroit. La joie qu'il fit paroître de cette réponse, me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais senti par expérience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la suite : je veux dire que le transport où je vis M. des Prés, qui étoit naturellement mesuré dans toutes ses actions, m'apprit non seulement que l'amour est une passion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination aussi souverainement que du cœur ; & qu'étendant sa tyrannie sur le corps & sur l'ame, elle trouble tout à la fois le sang & la raison.

Ce tendre jeune homme se laissa tomber à mes genoux, qu'il embrassa avec un mouvement tout passionné ; & ne trouvant point de termes pour s'exprimer, il y demeura quelque temps dans un silence plus éloquent que toutes les expressions. Enfin revenant à lui-même, il me fit les remercîmens les plus vifs ; & la moindre chose qu'il m'offrit, fut la disposition de sa vie & de sa fortune. J'avois été fort éloi-

gné jusqu'alors de le croire si amoureux. Mais ce qu'il ajouta, fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de sa passion. Comme il n'y a rien de si aimable au monde que Mademoiselle Rose, me dit-il, il est impossible aussi qu'elle inspire jamais plus d'amour. C'est un secret que je vous ai caché jusqu'à présent, & dont elle ne sait elle-même qu'une partie; car il n'est pas croyable qu'elle eut la dureté qu'elle marque pour moi, si elle connoissoit toute ma tendresse. Là-dessus il me raconta que sa passion étoit née en Irlande; que dès ce pays-là il avoit eu la hardiesse de la déclarer; que loin d'être rebuté, il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour espérer beaucoup de l'avenir, & qu'il avoit continué de se flatter depuis Killerine jusqu'à Paris: mais que par un changement dont il ignoroit la cause, & qui le mettoit au désespoir, il se trouvoit depuis quelque temps si reculé dans ses espérances, qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant; qu'au lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelque marques légères, elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dédains qui lui perçoient le cœur; que c'étoit cette raison qui lui avoit fait naître la pensée de s'ouvrir à moi, pour se rendre un peu

plus hardi par mon approbation, s'il étoit assez heureux pour l'obtenir; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer, ne pouvoit être égalée que par la joie qu'il ressentoit de ma réponse; que l'estime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'assurer étoient pour lui une consolation des plus douces, mais que si je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétablissant dans le cœur de Rose que je lui rendrois le seul service auquel il pût être sensible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un discours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponse, que la confirmation de ce que j'avois déja promis. Je suis d'un âge, dis-je, au triste M. des Pesses, & d'une profession qui ne me permettent guères d'entrer dans le secret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait servira à redoubler le desir que j'ai de vous obliger, & je parlerai aujourd'hui à ma sœur dans le sens le plus conforme à vos inclinations. En effet j'allai la chercher sur le champ; je la trouvai dans sa chambre, occupée à se parer, & recevant les avis de Georges qui l'informoit des dernières modes, & qui l'aidoit à les suivre. Je leur demandai quel étoit le des-

sein d'une parure si affectée ? Georges répondit qu'il avoit proposé à sa sœur de la conduire à la promenade, & qu'étant à Paris, il ne convenoit point qu'elle fût vêtue comme une Villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse, je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillemens, & sur la puérilité des modes. En France, leur dis-je, il est vrai qu'on se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes ; mais je sais qu'en France même, on fait pitié aux personnes de bon sens, lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette regle, ajoutai-je, qui est d'un excellent Auteur François : « Les femmes raisonnables reçoivent » les modes, & n'y ajoutent rien ; elles » ne sont jamais les premières à les suivre » ni les dernières à les quitter. » Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion, mais ils n'étoient plus l'un & l'autre en état de la goûter & de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit dans sa chambre. Je lui expliquai naturellement le dessein de M. des Pesses, & les sentimens qu'il avoit pour elle. J'ajoutai que dans l'état de notre fortune, je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser

comme un véritable avantage, & que si elle prenoit mon conseil, j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. Georges étoit témoin de cet entretien, & je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentimens que moi à l'égard de ce mariage, il ne joignît ses instances aux miennes pour y faire consentir sa sœur. Cependant il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier sitôt de qui nous étions nés, & proposer un Marchand de vin pour époux à la fille du Comte de..... que pour lui s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur, c'étoit de demeurer fille toute sa vie plutôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne me fit entendre que quelques paroles, mais qui marquoient la même répugnance à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte. D'ailleurs quelque supériorité que l'âge & le respect volontaire de mes frères & de ma sœur m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors, il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur, ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse, je me bornai à lui représenter tous les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à re-

cevoir les offres que je lui faisois ; & pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à M. des Pesses, je lui recommandai de traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaisance, un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire ; & sans s'expliquer davantage, elle regarda Georges d'un air qui signifioit quelque chose, mais que je ne pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent au logis. Quelqu'inquiétude que m'eût causé leur absence, j'avois encore si bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire ; de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le hasard me fit apprendre aussi avant leur réveil dans quelle occupation ils avoient passé la meilleure partie de la nuit. M. des Pesses m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur, pour me faire connoître l'opinion qu'il en avoit déja. Il me dit d'un air affligé que personne n'étoit si à plaindre que lui, & qu'il n'avoit plus même d'espérance dans mes promesses & dans les secours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins

l'ayant conduit la veille à la Comédie, il y avoit vu Rose, mais dans une parure si brillante, qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue sans dessein ; qu'en effet la loge où elle étoit d'abord seule avec son frère, s'étoit remplie peu à peu de jeunes Seigneurs, qui n'avoient point tardé à lier connoissance avec elle ; qu'il en étoit survenu un plus âgé, auquel les autres avoient cédé la place, par déférence apparemment, & qu'il n'avoit pas cessé un moment de marquer une vive admiration pour ses charmes ; que s'étant informé qui il étoit, on lui avoit appris que c'étoit le Duc..... c'est-à-dire, ainsi qu'on l'en avoit assuré en même-temps, l'homme de la Cour de France qui étoit le plus passionné pour les femmes, & qui respectoit le moins l'honneur & les bienséances pour se satisfaire : qu'après le spectacle, ce Seigneur avoit offert apparemment son carrosse à Rose, mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec le Duc & mon frère ; qu'il avoit eu la curiosité de les suivre, & qu'il les avoit vu descendre à l'hôtel de.... où le Prince de ce nom donnoit un grand souper qui devoit être suivi du bal ; que l'amour ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer, pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, & que pendant

une partie de la nuit il y avoit vu Rose, briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les complimens & les flatteries qu'on lui faisoit sur sa beauté, & marquer surtout beaucoup de complaisance & d'attention pour le Duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un moment; qu'à la vérité son frère ne l'avoit pas quittée non plus; mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop, par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit rien à espérer de son affection.

Non seulement le chagrin de M. des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presqu'aussi inquiet & aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, & sur le danger où j'étois de voir mes conseils mépriſés par mes frères & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite; & par une conséquence encore plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur

bonne conduite, dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté, & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir, que de porter déja si loin ma prévoyance & mes craintes; mais, si l'on considère, comme je faisois alors, qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi, & sans autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes frères & dans ma sœur la docilité & la soumission qu'ils m'avoient promises; on ne sera pas surpris que je fusse vivement piqué du changement de leurs manières, & que je donnasse une si mauvaise explication aux premières apparences du déréglement de leur conduite. Aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux, & de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fonds à faire sur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai M. des Pesses de se retirer pour me laisser la liberté d'exécuter mon dessein. Je les fis appeller aussitôt tous trois; & quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui méritât aussi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit

lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choſes importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeller dans quelles diſpoſitions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient, lorſqu'ils m'avoient fait la première propoſition du voyage de France. Vous avez ſu me perſuader, leur dis-je, que votre vue étoit d'accorder les devoirs de votre Religion avec ceux de votre naiſſance, c'eſt-à-dire, de chercher un pays où vous puſſiez eſpérer de vous rendre propres à quelque choſe dans le monde, ſans être obligés de quitter la foi de vos ancêtres, pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pû vous faire ſouhaiter avec raiſon d'abandonner votre Patrie. Pour moi, vous ſavez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendreſſe pour vous, & le ſouvenir des promeſſes que j'ai faites à un père expirant. J'étois tranquille à Killerine. L'ambition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conſcience. Ma fortune étoit bornée par mes propres deſirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le ſeul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef & le guide de vos entrepriſes.

C'eſt la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous ſouvenez-vous à quelles conditions j'y ai conſenti ? La première étoit, que vous prendriez ici toutes les voies qui conviennent à l'honneur & à la Religion pour vous conduire à quelqu'établiſſement. La ſeconde, que vous n'entreprendriez rien ſans me communiquer vos deſſeins, & ſans avoir reçu mes conſeils. Si vous avez été fidéles à ces deux promeſſes, je le ſerai à toutes les miennes, & j'attends du Ciel qu'il bénira nos entrepriſes. Mais ſi vous êtes déja tels que j'ai honte de vous le reprocher, & que vous rougirez ſans doute de me l'entendre dire, comment vous flattez-vous que je puiſſe approuver vos déſordres, & conſerver la moindre liaiſon avec vous ? Alors ſans leur laiſſer un moment pour ſe reconnoître, je leur répétai tout ce que j'avois appris de M. des Preſſes, & j'affectai de donner un tour odieux aux circonſtances mêmes les plus légères & les plus excuſables. Une fille, dis-je à ma ſœur, qui dans moins de quinze jours a renoncé à toute bienſéance & à toute pudeur, qui va ſe livrer d'elle-même aux careſſes & aux flatteries des hommes, qui ſe trouve en liaiſon tout d'un coup avec le Seigneur le plus débauché de la Cour ;

un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur en m'adreſſant à mon frère, qui ſe rend le miniſtre des mauvaiſes inclinations de ſa ſœur, qui lui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à ſe perdre, & qui entraîne toute ſa maiſon avec lui dans le précipice; quelle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voies de l'honneur, & pour la cauſe de la Religion! ou plutôt quel horrible commencement de ruine & d'infamie!

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient ſur Roſe, quoique ce fût Georges ſans doute qui fût le plus coupable. Mais je ne faiſois point cette différence ſans deſſein. L'honneur des perſonnes de ſon ſexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conſéquent plus néceſſaires pour aſſurer leur conduire & leur réputation, j'étois bien aiſe d'effrayer ma ſœur par les plus affreuſes images du vice & de la honte; & de groſſir un peu ſon imprudence & ſes fautes. Auſſi fut-elle ſi frappée de mon diſcours, quelle ſe mit à verſer un ruiſſeau de larmes, tandis que Georges employoit tout ſon eſprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait enſemble. Il avoit cru, me dit-il, que ſuivant le projet que nous

avions formé dès l'Irlande, de marier Rose honorablement, ou de la placer auprès de quelque Dame de distinction, il étoit à propos qu'elle se fît voir dans le monde, & qu'elle s'y fît quelques connoissances ; qu'il l'avoit menée dans cette vue à la promenade & à la comédie ; qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par plusieurs personnes de qualité & d'honneur ; qu'au reste il ignoroit quel étoit ce Seigneur débauché avec lequel je l'accusois d'être en liaison : qu'à la vérité M. le Duc de..... après s'être approché de Rose, & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de service, & leur avoit proposé de les produire à l'hôtel de..... que c'étoit sans doute une maison où l'on pouvoit entrer sans honte ; qu'ils y avoient été reçus avec distinction, & que devant penser à faire leur entrée dans un certain monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion ; qu'il s'applaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime & la protection d'un Seigneur tel que le Duc de..... qu'il lui avoit promis de prendre en main les intérêts de notre famille, & qu'il avoit poussé la bonté & la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires

& du lieu de notre demeure ; enfin que ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit passé qui méritât le nom de désordre, de crime, de débauche, il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois, & des titres odieux que j'avois donné à sa conduite.

Si cette apologie étoit sincère, il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudence. Peut être ignoroit-il encore le caractère du Duc, & le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expressions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excusable; mais elles n'empêchent point que vous n'ayez tort dans le fonds, puisque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts, étoit tout-à-fait contraire à l'honneur de Rose. Avec quelque sagesse qu'elle ait pu se conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille, qui a choisi pour guide, aux premiers pas qu'elle a fait dans le monde, un Seigneur décrié par ses vices ; qui s'est fait présenter par sa main, qu'on a vue sortir avec lui de son carrosse, qui a passé familiérement toute la nuit à l'entretenir. Je vous apprends, ajoutai-je, en regardant Rose, que soit injustice ou raison, les jugemens du monde se forment toujours sur les premières démarches. Peut-

être le coup mortel eſt-il déja porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne ſe répare jamais ? D'ailleurs, pour peu que vous euſſiez réfléchi tous deux ſur la ſituation préſente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'eſt point par la comédie & par le bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établiſſement. Si ces frivoles occupations ſont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'après qu'on a ſatisfait à tous ſes devoirs ; & le plus important des vôtres eſt de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée, qui vous faſſe mériter ici l'eſtime & la protection des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour juſtifier ma prope conduite, & pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injuſtice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conſeils. Cependant je ne pus réuſſir à les faire goûter à mon frère. Il s'obſtina à prétendre que je ne devois point le condamner d'avoir profité d'une ſi heureuſe occaſion de ſe faire des amis & des protecteurs ; & pour ce qui regardoit l'honneur de Roſe, il ſoutint avec la même opiniâtreté, qu'elle n'avoit pu donner le moindre fondement aux ſoupçons ni à la médiſance, lorſqu'elle étoit avec lui, & qu'elle s'étoit comportée

avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma chambre, & j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que son frère. Ce n'est pas je le soupçonnasse dans le fonds de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur ; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à-fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la sagesse extérieure de la conduite & des manières ; & ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la réputation de sa sœur en sûreté, lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui considérois les choses d'un autre œil, je faisois peu de fonds sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin, & connoissant sur tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amollir ; d'où il arriveroit tôt ou tard, que malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelques foiblesses, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet, je ne m'imagine rien de si affreux,

que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur, elle sent en même temps la nécessité des loix qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse de la violence à se faire, pour dérober aux yeux d'autrui ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement dans soi-même !

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos & la vertu de Rose, qu'elle n'eut commencé à voir le monde que par des degrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses frères à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le temps de fortifier son cœur, ou de l'armer du moins de défiance & de précaution. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris sur elle un certain ascendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile; & s'il étoit capable par sa vigilance & ses conseils, de faire d'elle une femme sage, suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer à ma chambre, pour

y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorsque j'entendis le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de plusieurs personnes qui s'informoient où demeuroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis descendre du carrosse un homme vêtu magnifiquement qui se fit introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fût M. le Duc de..... Une visite si peu prévue me jeta dans une étrange surprise, & j'eus peine à me persuader d'abord qu'une fille de l'âge de Rose osât l'accepter. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen de la faire disparoître, & que se présentant aussitôt pour recevoir M. le Duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges à la vérité qui reçut le Duc, mais Rose ne se fit pas presser pour paroître, & son frère ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce temps à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'in-

quiétude, le chagrin, l'impatience, & cent autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de M. le Duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler. Soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'honneur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de ménagemens que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frère des reproches aussi vifs que ma crainte, & aussi pressans que le danger. Je ne balançai pas même à lui déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'aveugler sur ce qui se passoit à mes propres yeux; que cette visite du Duc de..... me paroissoit concertée; que de quelques prétextes qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune étrangère, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vues conformes à ses vicieuses inclinations; que j'avois honte de pénétrer plus avant dans ce mystère d'infamie;

mais qu'à quelque prix que ce fût, & quelque moyen qu'il me fallût employer, j'empêcherois Rose assurément de s'écarter de son devoir, & je l'empêcherois bien lui-même de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup de patience. Ensuite paroissant fort affligé de la défiance que je marquois de l'honnêteté de ses vues, il me pria de lui rendre plus de justice, & de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de M. le Duc me déplaisoit avec raison, & il me protesta que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvellée à l'avenir. Mais après cette espèce de réparation dont je commençois à être satisfait, je fus extrêmement surpris de l'entendre changer de ton & de langage. Mon frère, me dit-il, avec un air de prudence qu'il savoit affecter mieux que personne, me permettrez-vous à présent de vous expliquer naturellement ce que je pense? J'ai mille raisons qui m'obligent au respect & à l'amitié que je vous porte; aussi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne sais si je puis vous promettre la même docilité sur d'au-

très points. J'ai réfléchi sur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, & plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne considérons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'Eglise, un vénérable Théologien, & je confesse que si nous étions destinés au même état, ma sœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance & notre inclination nous destinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoissez, de distinguer à présent ce qui convient à mon honneur & à ma fortune. Je suis dans un âge, continua-t-il, où je n'ai plus un moment à perdre, si je veux arriver à quelque chose dans le monde. Ma sœur doit penser aussi à se produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de sa jeunesse & de sa beauté. Vous vous défiez de sa sagesse? C'est avoir trop mauvaise opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient sans doute autant qu'à vous, d'être sensible à l'honneur de notre maison, je me repose du sien sur sa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être assez lâche pour nous déshonorer, je ne crains pas de lire en sa présence, toute ma ten-

dreſſe pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez vous donc, ajouta-t-il, & ſur elle & ſur moi; & ne vous oppoſez point au ſuccès de nos affaires, en condamnant les ſeuls moyens qui peuvent les faire réuſſir.

Ce diſcours que Georges avoit ſans doute médité à loiſir, & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compaſſion. Je me hâtai de lui en montrer la foibleſſe, en lui faiſant appercevoir qu'il avoit raiſonné ſur un faux principe: que cette grande différence qu'il mettoit entre l'état Eccléſiaſtique & celui d'un homme du monde, n'y étoit pas effectivement, puiſque ce n'étoit que deux manières différentes de remplir les mêmes devoirs; qu'un homme du monde & un homme d'Egliſe étoient deux Chrétiens, dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; qu'à la vérité, leurs occupations extérieures ne ſe reſſembloient pas; mais que ſans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui eſt la néceſſité de plaire à Dieu & de ſauver ſon ame: en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occaſions du péché, & que par conſéquent l'uſage de

mes

mes maximes étoit auſſi néceſſaire pour ma ſœur & pour lui, que pour moi-même. S'il eſt impoſſible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne ſentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel ſervice vous rendez à votre ſœur, en la conduiſant ſans précautions au milieu du danger. Elle y périra, & ſon malheur ſera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, ſi elle oublie ſon devoir. Etrange remède! Ne voyez-vous pas qu'il ſuppoſe ſa ruine déjà conſommée, & qu'il eſt queſtion d'en trouver un qui puiſſe la prévenir. Ne précipitez rien, c'eſt l'unique faveur que je vous demande. Laiſſez à votre ſœur le temps de reconnoître les précipices qui l'environnent; elle n'y tombera pas du moins ſans avoir ſu qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occaſions; laiſſez-les naître. Il y en a de néceſſaires pour une perſonne du monde, je le ſais bien; mais la Religion en diminue le péril lorſqu'on la reſpecte aſſez pour ne s'y expoſer qu'à regret; au lieu qu'il eſt toujours extrême lorſqu'on y court volontairement.

Cette converſation qui dura beaucoup plus long-temps, & dans laquelle j'attaquai les miſérables principes de Georges

avec les plus fortes armes du Christianisme, ne fit aucune impression sur son esprit. Il me fit connoître par toutes ses réponses qu'il se croyoit supérieur à mes petites craintes; que sa Religion étoit l'honneur, ou que s'il y mettoit quelque différence, elle n'étoit point à l'avantage de la Religion, puisque c'étoit par ses fausses idées d'honneur qu'il en expliquoit les loix & les devoirs. Nous nous trouvâmes si peu d'accord en nous séparant, qu'il traita mes raisonnemens de scrupules monastiques; & que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas dessein de s'opposer à mon départ.

J'essuyai, sans me plaindre, une marque si dure du refroidissement de son affection. Il partit le même soir pour St. Germain en Laie, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre visite à M. de Mahony, à M. Dillon, & à quelques autres Gentilshommes, parens ou amis de notre maison. Je sus après son départ qu'il avoit entretenu long-temps sa sœur en particulier, & qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient, de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir M. le Duc de..... s'il lui prenoit envie d'y revenir, & pour

lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à St. Germain. Cette attention me fit plaisir, & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence, pour répéter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant apperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes, qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëffures, je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement, elle me dit, après un léger préambule, où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse, qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui au bal, qui se donnoit deux ou trois jours après chez M. le Duc de..... & que pour y paroître avec quelque bienséance, elle se faisoit habiller proprement. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux, avec plus d'ardeur que jamais, tout ce qu'elle avoit à craindre dans ces assemblées dangereuses, à l'âge où elle étoit, avec si peu de connoissance du monde & des piéges qu'on alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux

intérêts de son ame ; de prendre quelque temps du moins pour se préparer au passage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée jusqu'alors, à celle où l'on vouloit malheureusement l'engager ; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes, au risque d'être abandonnée par le Ciel, dont elle négligeoit d'implorer le secours, & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrettes & si téméraires ; enfin, si mes prières & mes instances ne suffisoient pas, je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres, & que par le droit que me donnoient ma profession, mon âge & ma qualité d'aîné, je lui commandois absolument de renoncer à sa partie de danse, & de ne pas sortir du logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remède si dur, je le crus indispensable ; & je ne doutai pas du moins qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guérit mon inquiétude ; elle me porta même à laisser Rose plus tranquille, parce que ne doutant point que ce petit sacrifice ne coûtât quelque chose à son cœur, je m'imaginai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. Georges arriva de Saint Germain deux jours

après. Je le reçus sans affectation ; & feignant de ne plus songer au passé, je ne l'entretins que du sujet de son voyage, & je laissai à Rose le soin de lui apprendre les changemens qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tardèrent point à se voir en particulier : ils en avoient pris l'habitude depuis quelque temps, car Patrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques momens, Georges sortit de la chambre de sa sœur, & peu après du logis. Il revint au bout d'une heure dans un carrosse de louage. Etant descendu il ne s'arrêta dans la maison qu'aussi long-temps qu'il falloit pour prendre ses habits, ceux de sa sœur, avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande ; & se faisant accompagner de Rose, qu'il conduisoit par la main, il remonta dans le carrosse avec elle, & ils s'éloignèrent aussitôt du quartier.

Il laissa pour moi à la porte un billet, qu'on m'apporta tout ouvert : il ne contenoit que trois lignes. « Indigné, disoit-il, » de la tyrannie avec laquelle je le traitois, » lui & sa sœur, il prenoit le parti de s'é- » tablir d'un autre côté avec elle ; & pour » observer toute justice, il avoit fait un » partage égal de notre bien, dont il laiſ- » soit la moitié pour Patrice & pour moi. »

J'étois à lire dans ma chambre, & j'attendois l'heure du souper avec impatience, pour savoir de quelle manière il auroit pris la défense que j'avois faite à Rose. Comme rien n'étoit si éloigné de mes idées qu'une trahison de cette nature, ma défiance ne s'étoit pas même tournée de ce côté-là; de sorte que ma surprise, ma douleur & ma confusion furent extrêmes à la lecture de ce fatal billet. Je levai les yeux & les mains au Ciel. O Dieu! m'écriai-je, est-ce là le prix de la tendresse que j'ai toujours marquée pour eux! Les ingrats! Ils réservoient donc cette récompense à mes soins & à mon affection? Je me trouvai si ému, que je sentis des pleurs couler de mes yeux, & que je fus incapable pendant quelques momens de former aucune résolution.

Lorsque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit point deux partis à prendre pour moi, & que je ne devois plus penser qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris? Ils veulent se perdre, disois-je; ils ont secoué le joug; & s'ils n'ont eu que du mépris pour les saintes maximes que j'ai tâché de leur inspirer, quelle voie me reste-t-il à prendre pour les rappeller à leur devoir? Non. Je re-

tournerai en Irlande. J'irai me dévouer au salut de mon Troupeau. Le champ n'est que trop vaste pour mon zèle, & mes peines n'y seront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette résolution, que connoissant l'humeur douce de Patrice, je ne doutai point qu'il ne consentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre Patrie. Ainsi j'espérois du moins de sauver une branche de ma malheureuse famille, & de ne pas reparoître au tombeau de mes pères, sans avoir à leur offrir quelque reste encore pur de leur sang.

Aussi long-temps que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens, je ne fis que m'applaudir du dessein que j'avois pris de quitter la France; & je le communiquai même à Patrice, qui ne marqua point d'éloignement pour la proposition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorsque mon sang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à enviſager les choses d'un œil tout différent. Je rappellai toutes les raisons qui m'avoient paru assez puissantes pour me déterminer à partir de Killerine, & à suivre en France mes frères & ma sœur. Etoient-elles changées par leur mauvaise conduite; ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premières beau-

coup plus fortes ? Si j'avois cru les obligations de la nature plus sacrées que celles de mon emploi ; si je m'étois arraché pour quelque temps au soin de mon Troupeau, dans la seule vue de diriger mes frères vers quelque fin honnête & utile, & de leur faire éviter le chemin trop aisé du vice ; enfin si je les avois regardés comme mon prochain le plus cher, même en les considérant avec les yeux de la foi, & suivant les régles de l'Evangile ; devois-je renoncer à ces sentimens, lorsqu'étant si proches de leur perte, le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zèle ? Ils étoient dans le précipice, & ma charité alloit s'éteindre. Quelles avoient donc été mes vues lorsque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber ?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendresse pour mon frère & pour ma sœur venant à se réveiller, je sentis renaître en même temps une inquiétude si vive pour l'intérêt de leur ame, que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de sommeil. Mon sang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit si à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle est en effet un feu dévorant, sur-tout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle

qu'on a pour ſes proches, & que le cœur reſſent ainſi tout à la fois l'impreſſion de ces deux cauſes. Loin donc de penſer davantage à les abandonner, je réſolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur inſpirer le goût de la vertu; de les chercher en quelque lieu qu'ils ſe fuſſent retirés; d'eſſuyer leurs froideurs, leurs refus, leurs mépris même & leurs injures, plutôt que de renoncer à l'eſpoir de leur faire goûter mes conſeils; enfin de me propoſer leur ſalut comme l'objet continuel de ma vigilance & de mes ſoins; & ſi je n'étois pas aſſez heureux pour les éloigner du vice, d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livraſſent ſans remords.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette réſolution. Mais en méditant ſur les difficultés de mon entrepriſe, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, & ſur-tout avec la confiance qu'il avoit dans ſes propres lumières, il ne falloit pas eſpérer de le gagner tout d'un coup par la force de mes raiſons. Il étoit d'ailleurs dans un âge où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de ſe conduire par les conſeils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de ſa ſœur

étoit preſſant ; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de ſuivre ſes inclinations, elle avoit beſoin à tout moment d'un ſecours extraordinaire du Ciel pour n'en pas faire un mauvais uſage. Cette penſée me fit naître un deſſein fort hardi. Ce fut de l'enlever à Georges, & de la faire rentrer ſous le joug malgré elle-même, en me propoſant néanmoins de la traiter avec tant de douceur & de complaiſance, qu'elle n'eût point à ſe plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impoſſible d'exécuter ce deſſein ſans ſecours, je m'ouvris à Patrice, & à M. des Peſſes, qui étoit mortellement affligé de ſa fuite, & qui ſe conſumoit de chagrin & d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous les deux dans mes vues. Ils ſe chargèrent d'abord de découvrir le quartier que Georges avoit choiſi pour demeure, & nous remîmes à prendre les meſures néceſſaires lorſqu'ils auroient acquis cette connoiſſance.

Ce n'étoit pas une entrepriſe facile dans l'étendue d'une Ville comme Paris. Ils s'y employèrent pendant quelques jours avec beaucoup de zèle ; mais inutilement. Enfin le haſard fit tomber Patrice ſur les traces de ſon frère. Il l'aborda civilement. L'autre affecta de marquer quelque ſurpriſe de le

voir encore à Paris. Comment, lui dit-il, après l'empreſſément que j'ai vu au Doyen pour retourner à Killerine, & avec l'attachement que je vous connois pour lui, je vous croyois partis l'un & l'autre. Patrice répondit naturellement que nous aurions été fâchés de quitter Paris ſans ſavoir du moins ce que Roſe & lui étoient devenus. Quoi! vous l'ignorez? reprit-il du même ton. Apprenez donc que je ſuis devenu Capitaine d'Infanterie, & que j'en ai l'obligation à M. le Duc de..... qui s'eſt employé en ma faveur auprès du Miniſtre. Pour Roſe, ajouta-t-il, il n'y a point encore de changement dans ſa condition; mais j'eſpère que les occaſions ne tarderont point à ſe préſenter, & que nous choiſirons les meilleures. Enſuite tâchant de prendre Patrice par ſes propres intérêts, il lui repréſenta qu'il avoit tort de ne pas ſuivre ſon exemple, & de ſe flatter que la fortune l'iroit chercher ſous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ſes faveurs; qu'à la vérité j'étois louable dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle & de mon amitié: mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux ſur mes livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite & leur établiſſement dans le monde: que ſa vue néan-

moins en nous quittant n'avoit pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé; que sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit, aussitôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, & de partager avec nous les fruits de son bonheur & de son industrie; qu'en attendant, si Patrice se vouloit un peu de bien à soi-même, il viendroit prendre quelquefois ses conseils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'eusse été témoin de cette conversation séduisante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impression sur l'esprit de Patrice. Mais grace à l'excellence de son caractère, elle ne changea rien à ses sentimens. Il se contenta de marquer beaucoup de reconnoissance pour les offres de son frère; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informoit trop curieusement de sa demeure, il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut soin de le suivre à vue d'œil, résolu de ne pas l'abandonner jusqu'à sa maison, & il ne revint à la nôtre qu'après s'être assuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit

appris de Georges n'étoit propre à rien moins qu'à m'inſpirer de la joie. Si j'étois ſatisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque choſe en ſa faveur, la main dont elle s'étoit ſervie m'étoit ſuſpecte, & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de M. le Duc de..... à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'eſt pas que je n'euſſe la plus haute idée du monde de la politeſſe & de la généroſité des Seigneurs François; mais j'aurois ſouhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits ſi ineſpérés qu'à cette cauſe. Je me raſſurai néanmoins en apprenant que la demeure de Roſe étoit connue de Patrice, & je commençai à chercher ſérieuſement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. M. des Peſſes nous quitta auſſitôt qu'il eût entendu le récit de Patrice, ſous prétexte d'aller reconnoître la ſituation du logis de ma ſœur, & de voir s'il ne ſe préſenteroit rien qui pût ſervir à nos deſſeins, mais dans le fonds pour ſatisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle, & de la revoir. Il revint vers le ſoir, dans le temps que je méditois avec le plus d'ardeur ſur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Roſe. La joie qu'il avoit eue de la voir brilloit encore dans ſes yeux. Il

nous dit qu'après avoir passé quelque temps dans le voisinage de sa maison, il l'avoit vue sortir avec son frère, & qu'il avoit été ébloui de sa parure & de sa beauté. Il vouloit nous en faire la description que je lui priai d'abréger. Les ayant vus monter en carrosse, il les avoit suivis, pour s'instruire de leur dessein. Ils étoient descendus à l'hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier; & s'étant informé de ce qui avoit pu les y conduire, il avoit appris qu'un grand nombre de personnes de distinction devoient y souper, & qu'il y auroit ensuite un grand bal, où les masques seroient admis en se faisant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui sembloit prendre plaisir à faire avaler le poison à sa sœur, & qu'il choisissoit comme à dessein les occasions les plus dangereuses pour son innocence. Qu'auroit-il pû s'imaginer de plus funeste si c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gémissois sur sa conduite, le Ciel m'inspira l'envie de le punir en lui enlevant Rose au milieu même de ses plaisirs. Le projet, les moyens, tout se présenta dans le même moment à mon esprit. Je connoissois peu les usages du bal; mais je m'imaginai qu'une assemblée si nom-

breuſe ne pouvoit être ſans quelque confuſion, ſur-tout lorſqu'on commenceroit à recevoir les maſques. Je perſuadai à Patrice & à M. des Peſſes de ſe maſquer, & d'aller au bal. Faites ici un billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre ſœur, lorſque vous ſerez à la porte de l'hôtel, pour la prier de vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même, cela ſuffit pour mes vues. Mais comme il eſt à craindre qu'elle ne vous faſſe recevoir par un autre, vous ferez demeurer M. des Peſſes à la porte; & lorſque vous ſerez introduit, vous la prierez en ſecret de quitter un moment la ſalle pour rendre le même ſervice à M. des Peſſes, à qui vous lui ferez croire qu'on refuſe abſolument l'entrée. Je ſerai moi-même à la porte dans un carroſſe, & je prends ſur moi le ſoin de tout le reſte. Si elle vous conſeille de vous adreſſer à votre frère, dites-lui que vous voulez lui laiſſer ignorer que vous êtes ſi proche de lui; & que vous attendez ce ſervice d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette entrepriſe badine, ſur laquelle je paſſerois plus légérement, ſi ſa fin ne me l'eût faite croire importante, je dois faire remarquer au lecteur que les Eccléſiaſtiques Romains n'ayant

point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre de leur état, j'étois encore vêtu comme ils le ſont ordinairement, c'eſt-à-dire, en habit court, ſans aucune différence d'avec les Laïques. J'attendois, pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fuſſent dans une certaine ſituation, qui ne me permît plus de douter de notre établiſſement en France. Je pouvois donc, ſans bleſſer la bienſéance, paroître au milieu de la nuit à l'hôtel de Carnavalet. Pour ce qui regarde l'eſpérance que j'avois d'enlever Roſe avec ſi peu de meſures & de précautions, elle n'étoit fondée que ſur la connoiſſance de ſon caractère, & ſur l'habitude où elle étoit de me reſpecter. J'étois ſûr qu'elle ne ſe feroit point traîner avec violence, lorſqu'elle entendroit ma voix, & qu'elle recevroit de moi-même l'ordre abſolu de me ſuivre. Ainſi j'étois ſans inquiétude pour le ſuccès de mon deſſein.

En effet, il réuſſit auſſi heureuſement que je l'avois eſpéré. La multitude & la confuſion n'étoit pas ſi grande au bal que je m'y étois attendu; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entrepriſe, parce que la crainte eût peut-être empêché Roſe de quitter la ſalle. Une piſtole que je donnai au Portier me fit obtenir la liberté

d'entrer dans la cour. Roſe parut avec Patrice à la porte de l'appartement, & dans le temps qu'elle chargeoit quelques domeſtiques de faire ouvrir à M. des Peſſes, je me préſentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer. Je pris ſes mains avec beaucoup de douceur. Ma chère ſœur, lui dis-je, en les ſerrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment. Je ne ſuis pas ici pour vous cauſer du chagrin, ni pour vous faire violence. Vous êtes libre, vous êtes maîtreſſe de vous-même. Mais ſi la crainte de Dieu vous touche encore, ſi le ſouvenir de votre père, l'honneur de votre famille, & vos propres ſentimens ont encore quelque pouvoir ſur vous, accordez-moi la ſatisfaction de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir. Voilà votre frère Patrice qui vous en conjure avec moi. Venez: votre fuite nous a cauſé une mortelle douleur; il n'y a que votre retour qui puiſſe nous conſoler. Je me tus après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques momens à répondre. Enfin ouvrant la bouche avec un profond ſoupir: ô Ciel! me dit-elle, à quoi voulez-vous m'obliger! A rien, me hâtai-je de répondre; c'eſt de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre

repos, dépendent ici. Venez, repris-je, venez ma chère Rose; je vais vous en conjurer à genoux, si mes prières & mes larmes ne suffisent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections sur l'inquiétude où nous allions jeter son frère. Je l'assurai que j'aurai soin de pourvoir à tout; & moitié déterminée, moitié irrésolue, je la conduisis vers la porte, où sans perdre un moment nous montâmes tous quatre dans le carrosse qui nous attendoit, & je fis toucher vers la Porte Saint Antoine pour nous rendre *aux Saisons*. C'est le nom de la maison de campagne qui avoit appartenue à M. de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir; & je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu, & que je ramenois en triomphe. Pour elle, son air rêveur, & quelques soupirs qui sortoient de son cœur malgré elle, me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivoit pas sans regret. M. des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaie en lui adressant quelques discours galans & flatteurs, elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par ses réponses dures & ses manières chagrines. Je feignis

de ne pas m'en appercevoir, assez content de la soumission qu'elle m'avoit marquée, & sûr qu'un peu de tranquillité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer. Le tour de ma lettre n'étoit pas insultant; mais en lui apprenant que sa sœur étoit rentrée volontairement dans son devoir, je l'exhortois à profiter de son âge & de ses lumières pour ne pas s'écarter davantage du sien. « Mon dessein, lui disois-je, n'a » jamais été de vous gêner, ni de vous » forcer par la violence à suivre mes con- » seils. C'est un ami qui veut se rendre » utile à votre bonheur, c'est un frère qui » fait ses propres intérêts des vôtres, » c'est un Père & un Pasteur spirituel qui » n'a rien de plus cher & de plus précieux » que vous, car tous ces titres me con- » viennent à votre égard. Pourquoi donc » vous révolter contre ma tendresse & me » fuir comme votre ennemi? Pourquoi » du moins m'avoir enlevé votre sœur, » sur laquelle vous n'aurez jamais aucuns » droits tant que je serai capable de faire » valoir ceux que j'ai reçus de la nature » par l'ordre de ma naissance, & ceux » dont notre père commun s'est remis sur » moi en expirant? Je crains de vous

» rappeller des circonſtances qui vous » cauſeroient trop de honte. Souvenez- » vous ſeulement qu'il n'y a guères plus » d'une année que la mort nous a ravi ce » bon père, & demandez-vous à vous- » même comment vous avez pu perdre » ſi-tôt le reſpect que vous deviez éternel- » lement à ſa mémoire. » J'ajoutois que ſi ma lettre & ſes propres réflexions lui faiſoient renaître l'envie de bien vivre avec moi, il pouvoit être aſſuré de me trouver peu ſenſible au paſſé, & d'être reçu *aux Saiſons* avec toute l'amitié que je lui devois, & que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le félicitois auſſi ſur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la Cour, & je l'exhortois à s'en attirer d'autres, par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de ſa fortune.

Il me fit réponſe ſur le champ. Son reſſentiment, quoique déguiſé, ſe faiſoit ſentir à chaque mot. Il plaignoit Roſe, me diſoit il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouſe d'un marchand de vin ou de quelque payſan. Cela étoit bien éloigné des intentions de ſon père, que je faiſois valoir avec tant de ſoin, & du but que nous avions dû

nous proposer en venant en France. Mais il cessoit d'y prendre intérêt, puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle ; & pour le sort que je lui destinois, il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi, si j'entendois par-là, de vivre sans haine & sans ressentiment, il me protestoit qu'il y étoit sincérement disposé : mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toît, il ne voyoit point que cela fût nécessaire, ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me souhaitoit d'ailleurs toutes sortes de prospérités, & il demeuroit avec ses sentimens ordinaires, &c.

Comme je n'avois point espéré qu'il pût être insensible à l'espèce d'affront que je lui avois fait, je résolus de laisser à sa bile le temps de se calmer, & de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un Notaire la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose, à qui elle appartenoit, & de reconnoître par écrit que je l'avois reçue. Je consentis à ce qu'il desiroit ; & je chargeai le No-

taire de lui dire, de la part de sa sœur, & de celle de Patrice & de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.

LIVRE SECOND.

LEs ſoins que j'apportai à l'embelliſſement de notre demeure, & la part que j'y fis prendre à Roſe en la conſultant ſur tout ce qui pouvoit lui plaire, diſſipèrent bientôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle ſe fit du moins aſſez de violence pour le déguiſer; car une guériſon ſi prompte & ſi facile devoit m'être ſuſpecte: mais j'affectai de la croire ſincère, aſſez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire ſur elle-même. Son indifférence pour M. des Peſſes ne faiſant qu'augmenter de jour en jour, je conſeillai à ce jeune homme de modérer ſon ardeur, & d'attendre du temps un retour dont il ne falloit pas encore déſeſpérer. Il eſt vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma ſœur, pour ne pas lui donner lieu de ſe repentir de la déférence qu'elle avoit eu pour moi, il entroit de nouvelles vues dans le conſeil que je donnois à M. des Peſſes. La raiſon qui m'avoit fait approuver ſon amour ayant été l'intérêt même de Roſe, dont je croyois ne pouvoir aſſurer trop tôt l'établiſſement, je me trouvai un peu re-

froidi par sa répugnance. Je ne pouvois désavouer que l'inégalité de la naissance ne fût une juste objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonstances de notre fortune, mais c'étoit en supposant que l'inclination contribuât à la diminuer; car on ne se marie pas précisément pour être riche, & je souhaitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvellé mon ressentiment contre Georges, que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour M. des Pesses. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces, & elle se seroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur, puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flatte sur les moindres apparences. Il explique tout en sa faveur. Une fille de l'âge de Rose, qui est encore sans précaution, parce qu'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien, & l'amour propre dans les hommes se figure tout ce qu'il desire. Enfin quoique M. des Pesses m'entretînt tous les

jours

jours de son amour & de ses peines, je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente, qu'étant tombé dans une maladie dangereuse, je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause. Nous n'épargnâmes ni soins ni dépense pour rétablir sa santé, & Rose même parut s'y intéresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur; & je ne pus lui cacher ma satisfaction. Elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnoissance. Je l'estime, me dit-elle, je suis persuadée qu'il m'aime, & je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si peu vraisemblable, que je pris de ses sentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après d'une manière qui guérit mes soupçons. M. des Pesses m'avoit prié dès les premiers jours de sa maladie, de marquer sa situation à ses parens, & je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eusse assez mesuré les termes de ma Lettre pour ne leur pas causer de fausse alarme, une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique, fit partir aussi-tôt son père, & l'amena *aux Saisons*. C'étoit un vieillard respectable, dont la figure annonçoit

d'abord toutes les bonnes qualités qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin m'ayant fait prier de reparoître, le père me pressa dans les termes les plus tendres de sauver la vie à son fils en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naissance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, & l'amitié dont nous l'avions honoré: mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cents mille livres en terre & en argent comptant, & à lui acheter une charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois marquées à son fils étant toujours les mêmes, il pouvoit faire fond sur mon consentement; & que je me chargeois même de faire ces nouvelles propositions à ma sœur. Je la fis appeller, ne doutant presque pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur le champ. Elle écouta tranquillement mon discours; mais loin de flatter le père & le fils de la moindre espérance, elle pro-

testa civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Quelque dureté que M. des Pesses dût trouver dans cette déclaration, il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pendant sa maladie, qu'il se rétablit contre toute espérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indifférence de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite. Je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge & de son tempérament s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable, dont elle étoit sûre d'être aimée, & qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr: car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie, je lui trouvois plus de complaisance & d'égards pour lui, & j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour mutuel, si le chagrin de M. des Pesses ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de M. des Pesses, & qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour aux Saisons. Il me fit une réponse si vague, & d'un air si contraint, que j'aurois pu concevoir

quelque défiance, si j'eusse cru moins connoître son caractère, mais je le croyois uniquement occupé de sa mélancolie, de ses livres & des changemens continuels qu'il faisoit au jardin & à la maison. Je comptois trop sur lui, & je ne me serois pas imaginé qu'un esprit & un cœur excellens fussent capables de tromper.

Dans toute ma vie, rien n'a tant contribué à mes erreurs & à mes peines, que ce penchant trop crédule à présumer favorablement de la vertu d'autrui; sur-tout lorsqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes passions par expérience; & sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même sans remords? Ainsi je me suis toujours reposé sur le caractère d'autrui presqu'autant que sur le mien; & lorsqu'il m'est arrivé d'en être la dupe, j'aimois mieux prendre l'erreur sur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en

avois fait, que d'accuſer la vertu d'inconſtance ou de foibleſſe. Fauſſe idée, qui ſuppoſe dans les hommes trop de bonté ou de malice, avec une conſtance dans l'une ou dans l'autre dont la nature eſt rarement capable. L'exemple de Patrice a fait plus pour mon inſtruction, que mes raiſonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défauts. L'une étoit cette complaiſance, qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui l'expoſoit ſans ceſſe à la ſéduction des conſeils & des exemples: l'autre, ſon inquiétude continuelle, & ce beſoin d'être fixé qui lui faiſoit ſaiſir ſans diſcernement tout ce qui ſembloit promettre à ſon cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de ſon bonheur & de ſa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fauſſe démarche. Cependant les apparences m'en impoſoient encore. A la ſurpriſe que je lui marquai, il ſe contenta de répondre que n'étant point le garant des inclinations de ſa ſœur, il étoit d'avis ſeulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner: mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de

ſentimens. Il ajouta que tous nos projets de mariages venant ainſi à manquer, il ne ſavoit pas même ſi la bienſéance nous permettoit trop de retenir plus long-temps M. des Peſſes auprès d'elle. Ce conſeil fut inſinué ſi adroitement, qu'il fit impreſſion ſur moi. Je convins que la réputation de Roſe demandoit des ménagemens. Il y avoit près de ſix ſemaines que M. des Peſſes étoit aux Saiſons. Je réſolus de l'avertir, avec toute la franchiſe de l'amitié, qu'un ſi long ſéjour, qui ne paroiſſoit pas devoir ſe terminer par le mariage, pouvoit être mal interprêté. J'étois ſûr que ſa politeſſe & le reſpect qu'il avoit pour moi, lui feroient étouffer les murmures de ſon cœur. En effet, après quelques plaintes de ſon infortune, il confeſſa que mes ſcrupules étoient juſtes, & il prit le parti de ſe retirer à Paris. Je ne lui refuſai point la permiſſion qu'il me demanda de venir nous voir ſouvent.

Patrice avoit fait pendant ce temps-là divers voyages, tantôt à ma prière, tantôt pour ſes propres vues. Je l'avois preſſé à aller ſouvent à Saint-Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon deſſein avoit toujours été de nous faire préſenter au Roi Jacques par quelqu'un de nos parens; & j'avois

jetté les yeux sur M. de Sercine que ce Prince honoroit de sa confiance : mais je souhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner, & j'attendois avec impatience qu'il se portât de lui-même à notre réconciliation. J'avois donc chargé Patrice non seulement de disposer M. de Sercine à nous rendre le service que j'attendois de lui, mais de se ménager aussi quelqu'entrevue avec son frère, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre ensemble, & de demander de concert la protection du Roi pour notre famille. Comme je ne lui voyois point autant de zèle que je le desirois pour ces deux commissions, du moins à juger par la froideur avec laquelle il me rendoit compte de ses soins, j'attribuai cette nonchalance à son humeur naturelle ; & je pris le parti d'aller moi-même à Saint-Germain, où je vis M. de Sercine & M. Dillon pour la première fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. Georges avoit eu soin de leur faire le portrait de ma misérable figure. Ils me saluèrent même par mon nom, quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un & chez l'autre que sous le titre d'Ecclésiastique Irlandois. Mais si je ne trouvai qu'un sujet de rire dans cette première circonstance

de mes deux visites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit-on quelque offre de service. On ne m'entretint que du mérite de mes deux frères, & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du Roi. On me parla aussi de la beauté de ma sœur, & de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la Cour de Saint-Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les complimens. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude ; & loin de passer huit jours à Saint-Germain, comme je me l'étois proposé, je ne pensai que reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclairer promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, & joué par la fausse prudence de Georges : mais que devois-je penser de Rose ? L'intérêt de cette chère sœur me causoit une mortelle alarme. J'arrivai aux Saisons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre si-tôt mon retour.

En entrant dans la cour j'apperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux

carroſſes & des chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la maiſon. On me reconnoît, & j'entends auſſi-tôt le bruit des fenêtres & de la porte des ſalles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils? diſois-je; voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du logis? J'entre. Perſonne ne ſe préſente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement, ſans avoir la force de chercher des éclairciſſemens que je croyois déjà funeſtes, ni celle même d'appeller un domeſtique de la maiſon; car j'étois arrivé ſeul & à pied, après avoir quitté à Paris la voiture de Saint-Germain.

On demeura quelques momens dans un profond ſilence, pendant lequel on méditoit apparemment ſur la manière dont on devoit ſe conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice, qui demandoit à quelque domeſtique où j'étois? Il monta enſuite à ma chambre. J'étois aſſis, la tête appuyée ſur une main. Je ne quittai point cette poſture; & ſans ouvrir même les yeux, j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à eſpérer ou à craindre; car mes premiers ſoupçons étoient tombés ſur Georges, & je m'imaginois bien que ce ne pouvoit

être que lui, qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence & les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui. Mon premier regard le fit rougir. Enfin la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets, il me dit ingénument qu'il savoit la cause de mon chagrin, & qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi, Patrice! interrompis-je avec un profond soupir. Hélas! Que vous ai-je donc fait? Quelle raison aviez-vous de vous défier de moi? Il convint qu'il étoit coupable, & il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus, me dit-il, c'est l'embarras où vous allez être, & où je suis déjà. Mon frère est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris. Elle y consent. Je crains que vous ne puissiez vous y opposer sans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que dans le premier mouvement de surprise & de confusion où les avoit jetté mon retour imprévu, Georges l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne seroit pas deux fois ma dupe, & que si j'entreprenois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré lui, à

quelque violence. Quel parti prendre, me dit-il; j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultés de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir & dans mes intérêts, que je repris aussi-tôt l'espérance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles, & ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si Georges étoit seul. Il me dit qu'il avoit avec lui trois Dames, & deux Gentilshommes, à l'un desquels on se proposoit de marier Rose. Nouvelle témérité, qui me causa autant de douleur que d'étonnement. Marier Rose! m'écriai-je: à qui donc? Et de quel droit prétend-on disposer d'elle, sans ma connoissance, & sans mon aveu? Il se hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer; que pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conseil de tous nos parens & nos amis de Saint-Germain; que le Roi lui-même y donnoit son consentement, & que le parti étoit également honorable & avantageux pour notre sœur. Chaque mot d'un si étrange récit augmentoit ma sur-

prise & ma consternation. Mais, repris-je d'une voix altérée par le ressentiment, suis-je donc compté pour rien? Méprisez-vous jusqu'à ce point ma tendresse, mon caractère, & les droits de mon âge? D'ailleurs, marie-t-on une fille sans la consulter? sans qu'elle connoisse, sans qu'elle ait vu même l'époux qu'on lui destine? Il m'interrompit pour m'assurer que par rapport à moi, l'on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des nôces; & que pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec Georges depuis notre séjour aux Saisons, qu'elle avoit eu le temps de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication; & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frère que je desirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révélerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refu-

soit absolument de me voir, si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, & à bien vivre désormais avec lui. Ciel! m'écriai-je, en y levant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet, je descendis aussi-tôt, & malgré l'agitation de tous mes sentimens, je reçus du Ciel assez de force pour prendre un air calme & composé. J'entrai dans l'appartement, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir, après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut déconcerté; Rose étoit tremblante; & tous les spectateurs, qui n'ignoroient pas la situation des affaires, & qui avoient part au complot, se trouvèrent dans un certain embarras. Mais lorsque j'ouvris la bouche pour m'expliquer avec modération, tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vue de M. de Sercine sur qui le hazard fit tomber mes yeux. C'étoit ce même Gentilhomme que j'avois vu à Saint-Germain le matin du même jour, notre proche parent, un homme âgé, un courtisan, qui avoit la réputation d'être plein de sagesse & d'expérience. Je trouvai tout d'un coup dans la complaisance qu'il avoit d'accom-

pagner Georges, la cauſe du froid accueil qu'il m'avoit fait; & j'avoue que ſa préſence & ce ſouvenir me glacèrent tout d'un coup le ſang. Il s'apperçut que mon embarras me lioit la langue, & prenant lui-même la parole, il me pria de ne pas m'offenſer de ce que ſon zèle pour notre maiſon & ſon amitié pour mes frères & ma ſœur l'avoient fait entrer dans quelques meſures qui s'étoient priſes à la vérité ſans ma participation, mais qui ne devoient pas alarmer ma ſageſſe & ma piété; que de toutes les perſonnes que je voyois chez moi, il n'y en avoit pas une de qui je ne puſſe attendre dans toutes ſortes d'occaſions de l'amitié & des ſervices; que c'étoit ſon épouſe & ſes deux filles, avec Mylord Linch, jeune Seigneur d'une grande eſpérance, qui avoit lié une amitié étroite avec mes frères, & qui avoit des ſentimens encore plus tendres pour ma ſœur; que la retraite où je tenois Patrice & Roſe étant une mauvaiſe voie pour les avancer dans le monde, & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis ſans doute de leur en faire prendre une meilleure, il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir ſa maiſon & ſon crédit à la Cour; que Roſe n'y ſeroit pas reçue moins agréablement que mes

frères, qui avoient déjà eu l'honneur d'être présentés au Roi ; que ce Prince souhaitoit ardemment de la voir sur le portrait que Mylord Linch avoit fait d'elle ; enfin qu'il venoit la prendre avec son épouse & ses filles pour la conduire à Paris où elle passeroit quelques jours à se faire habiller, & delà à Saint-Germain où elle étoit attendue : que pour moi, si je persistois dans mon inclination pour la sollitude, je pouvois demeurer tranquillement aux Saisons, & que tous les amis de notre famille s'employeroient pour me faire obtenir un bénéfice ou quelqu'autre faveur du Clergé.

Ayant eu le temps de me remettre pendant ces discours, je conçus que mes plaintes, mes objections, & mes scrupules seroient peu écoutés, & qu'on n'attendroit pas mon consentement pour exécuter des projets qu'on avoit formés sans me consulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi, en me conseillant si froidement de demeurer, me touchoit peu. Ce n'étoit point aux caresses des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit sensible : il l'étoit à l'endurcissement de Georges, dont la folle prudence l'emportoit sur tous mes soins, & donnoit même un ridicule à ma tendresse & à mon zèle ;

car je découvrois clairement dans la conduite & dans les termes de M. de Sercine l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Rose & de Patrice, qui se livroient si témérairement aux premières espérances, & de l'ingratitude avec laquelle, ils s'étoient déterminés à me causer le plus mortel chagrin que je pusse recevoir. Cependant malgré le trouble où me jettoient des réflexions si amères, je formai sur le champ les deux seules résolutions qui me restoient a prendre dans ces tristes circonstances : l'une de leur épargner jusqu'à mes reproches, parce qu'ils étoient désormais inutiles, & qu'ils ne pouvoient servir qu'à les rendre plus coupables; l'autre de retourner promptement en Irlande, & de ne plus penser à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conseils, des protections, des secours, des établissemens mêmes, si j'en croyois les flatteries de leur amour propre : ils n'avoient plus rien à attendre de moi ; & d'ailleurs il paroissoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment & de dépit dans le serment intérieur que je fis de quitter la

France ; mais j'étois sûr du moins que la raison & la Religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également ; & lorsque je me trouvois l'esprit libre & le sang moins ému, je remerciai le Ciel d'avoir permis que je fusse engagé à partir par un lien assez fort pour me faire surmonter les foiblesses du sang & les mouvemens d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à M. de Sercine, que les intérêts de mes frères & de ma sœur étoient fort bien entre ses mains, & que si j'avois dû m'attendre d'être traité avec un peu plus d'égards & de confiance, j'avois du moins la consolation de voir ma famille très-honorée de la protection du Roi & de la sienne. Je n'ajoutai rien ; & cette réponse civile à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la tranquillité & la joie dans l'assemblée. On servit des rafraîchissemens. J'en fis les honneurs & je pris part à la conversation, avec soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveller mes peines. Cependant la vue de Rose, que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frère, ses charmes innocens, ses regards timides & embarrassés

qu'elle osoit à peine fixer sur les miens ; m'arrachoient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me ménager un entretien secret avec elle ; pour faire une nouvelle tentative sur son esprit, ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi. Mais Georges m'observoit; il pénétra mon dessein, & la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois eu tout le temps de donner mes sages conseils à Rose ; qu'il ne falloit pas dérober sa présence à tant d'honnêtes gens ; & que la remettant entre les mains de Madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une Dame si aimable & si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail : mais après de justes reproches de sa foiblesse, qui rendoit toutes ses bonnes qualités inutiles, je l'exhortai à l'amour du moins de la vertu, lors-même qu'il en oublieroit la pratique ; & je lui prédis une partie des

maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pû lui cacher la résolution de mon départ, si Georges qui appréhendoit autant mes séductions, que j'eusse dû craindre les siennes, ne fût venu m'interrompre. Il me dit d'un air satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose & Patrice; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, & qu'il recommandoit ses entreprises à mes prières. Partez, lui répondis-je, allez Georges, & puisse votre fortune surpasser vos espérances; le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sages & heureux: mais je suis trompé si vous le devenez par des voies si étranges. M. de Sercine & Mylord Linch qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par des complimens déplacés. Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir, sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. J'eus même les yeux constamment baissés; & lorsqu'ils m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles, je ne leur répondis

que par des inclinations de tête & de profondes révérences.

Il est vrai que Patrice me protesta, en me serrant la main, que mes intérêts lui seroient toujours aussi chers que les siens, & qu'il me donneroit bientôt de meilleures preuves de ses sentimens : mais quel fond pouvois-je faire sur un caractère foible & inconstant, sur lequel il paroissoit que les nouvelles impressions étoient toujours les plus fortes ? il avoit reconnu son devoir deux heures auparavant : il avoit pris parti pour moi, en se confessant coupable de s'être laissé entraîner par les conseils de son frère ; & je le voyois partir pour me fuir, d'un air aussi content que ceux qui me l'enlevoient, sans m'avoir même expliqué le fond de ses desseins, & sans me laisser les moindres lumières sur ses démarches passées, pour servir du moins de règle à ma propre conduite. Aussi n'employai-je les premiers momens que je passai seul après leur départ, qu'à renouveller le serment que j'avois fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui pussent me faire balancer. J'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obstination & par leur fuite ; & après la manière sanglante dont on venoit de me traiter, la tendresse du sang n'étoit plus qu'une foiblesse.

Cependant, comme je ne voulois rien avoir à me reprocher, je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saisons sans y laisser quelque personne de confiance qui prît soin de leurs affaires, & qui leur remît fidellement ce que j'étois résolu de leur laisser. Quoique le droit d'aîneſſe me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions possédé jusqu'alors en commun, mon dessein étoit de leur céder sans exception tout ce que j'y pouvois prétendre, & de prendre seulement sur la somme qui étoit encore entre mes mains, ce qui m'étoit nécessaire pour les frais du voyage. Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des seuls fruits de mon bénéfice. Je jettai donc les yeux sur M. des Pesses, dont je connoissois parfaitement la probité, & jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service à Rose & à mes frères, je le fis prier de venir promptement aux Saisons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des espérances qui se trouvèrent mal remplies à son arrivée. En lui apprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser ignorer

les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice, sur ce qui concernoit Rose, & les vues de Mylord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, sur-tout lorsqu'il vint à considérer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, & me voyant trop affermi dans mon dessein pour se flatter que je pusse changer de sentiment, il se réjouit, comme je l'avois prévu, du choix que je faisois de lui pour lui confier notre maison. C'étoit un droit qu'il acquéroit de revoir ma sœur, & d'entretenir quelque liaison avec elle; ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si, étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait aux Saisons, il ne s'étoit point apperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses intérêts & contre les miens. Il me dit qu'il s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entières d'entendre du bruit dans le jardin & dans d'autres lieux; mais que ne se défiant de rien, la bienséance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'inter-

rogeai de même le seul domestique qui étoit resté avec moi, & je n'en tirai pas plus de lumière ; de sorte que je n'emportai pas même en partant la satisfaction de savoir par quels artifices on m'avoit trompé, ni s'il avoit été dans mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoissance à la vérité n'auroit pas réparé le mal, mais elle auroit servi à me faire raisonner encore plus juste sur les malheureuses suites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas sans un tendre regret que je me séparai le lendemain de M. des Pesses, après lui avoir remis environ dix mille écus qui étoient l'unique reste de la fortune de nos ancêtres. Je lui laissai un simple billet, adressé à mes frères, dans lequel je leur déclarois, sans aucune marque de ressentiment, que me trouvant dégagé de toutes mes promesses par mille raisons que j'évitois de rappeller, je prenois le parti de retourner à Killerine; & que si j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque temps à mon Troupeau, j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs, lorsque ma présence & mes soins leur devenoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance & de leur religion, & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à Dieu & à

l'honneur de leurs ancêtres. Je leur recommandai instamment leur sœur, dont le soin étoit désormais leur premier devoir, & d'un compte d'autant plus rigoureux, que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés. Enfin je leur marquois que j'avois remis à M. des Pesses notre maison & notre argent, sur lesquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laissai une Lettre beaucoup plus longue pour Rose, mais où il n'entroit que de la tendresse & des conseils salutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette modération. Il s'en falloit bien que toutes les plaies de mon cœur fussent fermées. J'étouffai ses plaintes, résolu de ne prendre conseil désormais que de la raison & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore, en passant par Saint-Germain pour me rendre à Dieppe ; & j'éprouvai plus que jamais par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouvemens les plus réglés de la nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les passions ? Je savois que mes frères & ma sœur devoient arriver à la Cour avant la fin de la semaine. Je me sentois

sentois porté à les attendre, & à chercher pour la dernière fois l'occasion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, & que la présence de M. de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver que me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de m'avoir causé de si injustes chagrins, leur fissent reprendre les sentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir? Ils étoient déjà trop engagés. Ils avoient pris des guides que la bienséance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vues ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes. D'ailleurs c'étoit me flatter trop que de les croire disposés à se reconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode; je devois craindre de l'être encore plus à Saint-Germain. Qui

ſait de quelle manière ils auroient pris ma viſite, & ſi Georges qui avoit été capable de ſe faire un jeu de mes infirmités naturelles avec Meſſieurs de Sercine & Dillon, n'eut pas couronné ſa vengeance par quelque inſulte éclatante ? De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier vaiſſeau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une Lettre de M. des Peſſes, qu'il m'avoit adreſſée au haſard dans la même Auberge où nous avions paſſé quelques jours en arrivant en France. Je balançai ſi je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau ſujet de peine ; mais la tendreſſe du ſang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles inſtances pour m'arrêter, avec la relation d'une viſite que M. des Peſſes avoit rendue à mes frères & à ma ſœur. Ayant découvert heureuſement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Roſe s'étoit évanouie à cette nouvelle, & n'étoit revenue que pour verſer un torrent de larmes. Patrice avoit donné auſſi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénouement

si imprévu ; mais il avoit employé aussitôt tout son esprit pour consoler sa sœur & son frère, en leur représentant que ma présence n'étoit pas nécessaire à leurs projets, que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon bénéfice ; & que si leurs affaires tournoient aussi bien qu'ils devoient se le promettre, il ne seroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. M. des Pesses concluoit des larmes de Rose, & des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, & que si je voulois tenter quelque nouvel effort, ils pouvoient encore être ramenés à mes vues. Je vis dans le tour de sa lettre un amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles espérances, pour faire servir mon retour à rétablir un peu les siennes. Mais quand j'aurois cru Patrice & Rose encore plus sincérement affligés, je connoissois l'humeur fier & inflexible de Georges. J'étois sûr qu'il n'entroit pas plus de tendresse pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de ressentiment de la manière dont je lui avois moi-même enlevé sa sœur. Il avoit voulu se venger avec usure. Ainsi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, sans l'exciter à une nouvelle ven-

geance, qui perpétueroit puérilement les représailles. Cette pensée qui avoit été un dès principaux motifs de mon départ, me défendit contre les sollicitations de M. des Pesses, malgré l'attendrissement excessif que sa lettre m'avoit causé. Je lui fis sur le champ une courte réponse, pour lui marquer la constance de mes résolutions, & mon embarquement, qui se fit à l'heure même. En deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le chemin par terre jusqu'à Holyhead. Un vaisseau Anglois que le hasard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, & je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassemens & les caresses de mes amis, si j'eusse pu me délivrer de mille fâcheux souvenirs dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me retrouver si proche du tombeau de mon père, sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute

ombre de remords ; mais loin d'en bannir le regret & la triſteſſe, il ne ſervoit qu'à me rappeller l'inutilité de mes peines & les miſérables fruits que j'avois recueillis de mes eſpérances. Je portois ce poids à tous momens, & dans toutes ſortes de lieux. Ce n'eſt pas qu'en examinant quelquefois les choſes dans un ſens plus favorable, je ne rendiſſe à Georges la juſtice qu'il méritoit de pluſieurs côtés. La ſageſſe de ſes mœurs, la droiture de ſon jugement, & l'honnêteté de ſes principes, étoient trois points ſur leſquels je ne lui avois jamais reconnu de foible ; & je concevois bien que quelque part que l'eſprit de vengeance pût avoir à la conduite qu'il avoit tenue à mon égard, & l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire prendre à ſon frère & à ſa ſœur, il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par ſon approbation ou par ſon exemple. Mais l'eſpèce de vertu qu'il étoit capable de leur inſpirer me paroiſſoit preſqu'auſſi redoutable que le vice. C'étoit uniquement l'envie de plaire aux hommes, c'étoit l'eſtime de leurs faveurs, & le goût de toutes les voies qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme, qui ne l'eſt pas avec une autre fin, tarderoit-il long-temps à devenir vicieux ſi le vice

pouvoit servir à ses yues? Et n'arrive-t-il pas en effet qu'il y devient souvent nécessaire? Car à quoi sert de le déguiser sous d'autres noms! La noblesse de sentimens est-elle autre chose que de l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des distinctions humaines? La politesse & la complaisance qui servent à ouvrir les voies de la fortune, ne sont-elles pas presque toujours une lâche approbation des défauts & des déréglemens d'autrui? La galanterie, sans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde, peut-elle être distinguée sérieusement de la volupté sensuelle dont elle est comme la fleur & le raffinement? J'accorde si l'on veut qu'un homme de jugement & d'honneur, tel que je me figurois Georges, ne se livre point sans ménagement à cette dépravation: mais quel frein pouvoit retenir Rose & Patrice? Leur âge qui étoit à peine au dessus de l'enfance; leur caractère tendre & facile qui les rendoit capables de l'excès du bien & du mal, suivant les premières impressions par lesquelles ils seroient déterminés; l'éclat de leurs qualités naturelles qui les exposoit à des séductions plus pressantes & plus inévitables; enfin, la témérité de leur frère, qui ne concevoit pas même qu'ils eussent besoin de

précaution, étoient de justes sujets d'alarme, qui me faisoient craindre pour eux autant de chûtes que de pas.

En réfléchissant ainsi sur la cause de mes regrets, il me vint un scrupule qui me causa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement & de la probité de Georges, me fit douter si mes délicatesses de Religion n'avoient pas été portées trop loin, & si l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fausse ou du moins exagérée. Il étoit certain que je ne la devois point à ma propre expérience. C'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au Séminaire de Carrickfergus. Georges, au contraire, quoiqu'âgé seulement de quelques années plus que son frère, avoit eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au dehors, parce que se trouvant l'aîné de notre maison, il avoit été obligé dans les dernières années de la vie de mon père de le représenter aux assemblées de la Province, & d'entretenir certaines liaisons de bienséance avec la Noblesse de notre Canton. Etoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, & qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce

qu'ils ont de criminel ou d'innocent ? Dans cette supposition, non seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frère & de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zèle surpassoit mes lumières, & que j'étois plus propre à la solitude du cabinet qu'à donner des regles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, & comme un turbulant, qui dérangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes, & par mes remontrances importunes. A la vérité les livres saints, dont toutes les maximes sont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ses partisans ; mais ils expliquent aussi ce qu'il faut entendre par les partisans du monde : ce sont les fourbes, les orgueilleux, les sensuels, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui, &c. toutes qualités qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connoît, & qu'on n'attribueroit pas sans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes, s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéli-

ques; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde, ne puiſſent être d'un commerce aimable & ſans danger, & Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amérement de n'avoir pas mieux profité du temps que j'avois paſſé en France, pour acquérir les lumières qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes ſortes de ſociétés, & d'en démêler les principes & les uſages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un chrétien doit penſer du monde. Peut-être me ſerois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoiſſance, & la paix auroit continué de régner dans notre famille; au lieu que par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplu, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea ſi vivement que j'aurois eu peine à me conſoler, ſi le Ciel n'eût rendu le repos à ma conſcience par une autre réflexion. S'il eſt vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ſes idées & dans ſes projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de ſon frère & de ſa ſœur; ils ne peuvent

être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raison de le quitter, lorsque j'ai perdu tout espoir de le faire entrer dans le sien.

Ce n'étoit point à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une Bourgade, presqu'uniquement composée d'artisans & de laboureurs, étoit peu propre à me représenter le monde où mes frères & ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquillité regnoient depuis long-temps dans mon Troupeau. Cependant comme les dispositions de la Providence avoient commencé à se déclarer sur mon sort, & que toute la suite de ma vie étoit destinée à beaucoup d'agitations, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y passai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher, & que tout le monde y goûtoit. A peine commençois-je à revenir un peu de la profonde tristesse que j'avois apportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendresse fraternelle devoit bientôt m'exposer, le Ciel me suscita une épreuve d'autant plus sensible, qu'elle regardoit l'honneur de mon père, c'est-à-dire, ce que j'avois de plus précieux après

les intérêts de Dieu & de la Religion. Ce n'eſt pas interrompre l'hiſtoire de mes frères, que de m'arrêter un moment à ce récit, parce qu'il ſe trouve lié par ſes ſuites avec la plupart des événemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques Gentilshommes du Comté d'Antrim, mal-intentionnés pour le Gouvernement, & piqués ſur-tout de voir paſſer les plus belles terres d'Irlande entre les mains des favoris du Roi, ſans autre titre pour les obtenir que leurs baſſeſſes & leurs flatteries, s'étoient ligués ſecrettement dans le deſſein de ſoulever le Peuple, & peut-être dans l'eſpérance de leur faire ſecouer entiérement le joug de l'Angleterre. Le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe dépendant d'une infinité de reſſorts & de mouvemens, ils avoient employé pluſieurs années à dreſſer leurs machines, & le ſecret avoit été gardé ſi fidélement, qu'après même qu'il fut découvert, on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entr'eux nommé Fincer, ancien ami & voiſin de notre maiſon, perdit malheureuſement le plan général du projet, qui fut trouvé par un Officier du Roi. Fincer s'apperçut auſſi-tôt de ſa perte; mais étant ſûr que cet écrit étoit d'une main fidelle & inconnue, & la prudence

des conjurés, qui l'avoient dressé de concert, leur ayant fait déguiser les noms des personnes & des lieux d'une manière qui ne pouvoit les trahir, il se flatta de pouvoir écarter les soupçons s'ils tomboient sur lui, & de rendre les recherches inutiles. En même-temps néanmoins il ne négligea pas d'informer de son malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part; mais pour les empêcher de s'alarmer, il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le Vice-roi, à qui l'on s'étoit hâté de remettre le mémoire, prit inutilement toutes sortes de voies pour découvrir les auteurs & les ministres du complot.

Cependant la crainte d'un danger si pressant l'ayant porté à mettre le secret à prix, suivant la méthode d'Angleterre, on vint à bout sur divers indices, tels que le temps & le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'assurer que c'étoit M. Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté, & conduit dans les prisons de Dublin. On commença aussi-tôt les interrogations, & le Vice-roi s'y trouva présent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel consterné, on fut surpris que, sans marquer la moindre émotion, Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confessa qu'il avoit deux choses

à se reprocher ; l'une d'avoir gardé si long-temps un Mémoire dangereux ; & l'autre de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir déclarer le fond du mystère au Vice-roi, pour lui épargner les fausses démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé : que pour la première de ces deux fautes, il n'avoit point d'autre justification à donner que sa curiosité, qui lui avoit fait conserver trop long-temps une pièce rare & d'une nature extraordinaire ; & que pour la seconde, il étoit vrai que son devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclaircissemens au Vice-roi, mais qu'on devoit se figurer aisément qu'un homme innocent, qui aime le repos, évite autant qu'il peut de s'exposer à des embarras inutiles ; en un mot, qu'il avoit espéré qu'on ne découvriroit jamais que le Mémoire eût été entre ses mains, & qu'étant certain que le projet de révolte qu'il contenoit n'étoit qu'une chimère, qui s'étoit évanouie avec la vie & le souvenir de son auteur, il avoit cru que pour la tranquillité publique, autant que pour la sienne, il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur, & qu'on lui demanda des explications moins équivoques ; il ajouta, avec la

même tranquillité, qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts, mais que dans la néceſſité où il étoit de ne rien cacher, il déclaroit à regret que l'Auteur du Mémoire avoit été le feu Comte de..... que le zèle de ce Seigneur pour la Religion Romaine lui avoit fait entretenir pendant toute ſa vie un deſir ardent de la tirer de l'oppreſſion; qu'il avoit formé cent projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ſes amis, & qui n'avoient jamais été plus loin que ſur le papier; que ſa mort ayant achevé de les diſſiper, il en étoit reſté apparemment quelques copies; que le Mémoire en étoit une, & que l'ayant trouvé lui-même entre les papiers de ſon père, qui étoit mort auſſi depuis quelques mois, il ignoroit de quelle manière elle y étoit venue; qu'il ſe ſouvenoit ſeulement de l'avoir entendu parler des deſſeins du Comte, qui étoit de ſes meilleurs amis, & des efforts qu'il avoit toujours fait pour le guérir de ces vaines imaginations; enfin, pour donner encore plus de vraiſemblance à ſon diſcours, Fincer aſſura le Vice-roi que mes frères ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accuſés tôt ou tard, & peut-être avec juſtice, d'avoir participé aux projets de leur père.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve ; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'accusé, le Vice-roi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières, & Fincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette aventure s'étant répandu à Dublin dès le même jour, je reçus tout à la fois plusieurs lettres, qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon père, & qui m'avertissoient même du péril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que l'honneur de mon sang, je n'examinai point si j'avois des risques à courir, & je me crus appellé à Dublin par toutes sortes de raisons. Je fis tant de diligence qu'ayant prévenu les ordres du Vice-roi, je me présentai à lui lorsqu'on s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je défendis l'innocence de mon père, & l'offre que je fis volontairement de ma tête, s'il paroissoit par le moindre témoignage qu'il eût jamais manqué de respect pour le Gouvernement ou pour les constitutions du Pays, balancèrent du moins les dispositions de Fincer. Je demandai ensuite, avec la même fermeté, d'être confronté sur le champ à

notre accusateur. On ne me refusa point ce qu'on auroit exigé de moi si je ne l'eusse pas demandé comme une faveur. Le Vice-roi fut témoin de cette scène. Fincer étoit de mon âge, & nous nous connoissions depuis l'enfance. Ma présence le déconcerta. Il me dit d'un air embarrassé, qu'il étoit surpris de me voir engagé dans son affaire lorsque je n'étois accusé de rien, du moins par ses dépositions; & que pour ce qui regardoit mon père, c'étoit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint pour sa propre justification de révéler tout ce qu'il avoit appris du sien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il prétendoit savoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportés, & qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marqués d'après ses premières dépositions, ce qui me fit juger que le personnage qu'il jouoit étoit médité. Je conçus qu'il me seroit difficile de confondre l'imposture; & quoiqu'une accusation vague & sans preuves ne fût pas suffisante pour noircir absolument la mémoire de mon père, je m'affligeai d'autant plus de la voir en proie aux soupçons, que Fincer étant protestant, je prévoyois que, toutes choses égales, la Cour & le Public lui seroient plus favorables qu'à ma famille.

Cette crainte fut vérifiée sur le champ par la conduite du Vice-roi. Il prit mon chagrin pour une marque d'embarras, & voyant que Fincer ne me donnoit pas le moindre avantage sur lui par ses réponses, il me déclara que sans être traité de coupable, je serois retenu par précaution sous la garde d'un messager d'Etat.

Cependant loin de regarder ma captivité comme une nouvelle disgrace, je crus qu'elle deviendroit utile à l'honneur de mon père par le droit qu'elle me donneroit de presser plus vivement son accusateur, & d'obtenir des Juges une explication qui levât tous les doutes du public; car c'est ce que je croyois avoir de plus fâcheux à redouter. Je marquai à mes amis de recueillir dans le voisinage des terres qui nous avoient appartenu, tous les témoignages qui pouvoient faire connoître l'humeur tranquille de mon père, & l'horreur qu'il avoit eue pendant toute sa vie pour les factions & le trouble. Cette recherche demandoit un temps considérable. De son côté le Vice-roi qui ne vouloit rien précipiter, fit traîner ses informations en longueur, dans l'espérance de quelque rayon de lumière qui feroit sortir tôt ou tard la vérité des ténébres; de sorte qu'il se passa trois mois entiers, sans

aucun changement dans le sort de Fincer ni dans le mien. Enfin le zèle de mes amis me procura des Mémoires si favorables, que je croyois mon père justifié & mes peines finies, lorsque par la négligence ou par la corruption des gardes, Fincer trouva le moyen de se sauver de sa prison, & de sortir heureusement de l'Irlande. Son évasion se fit si secrétement, qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite, & ce fut par d'autres aventures que j'appris long-temps après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Dannemarck.

On s'imaginoit que le Vice-roi regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction; & j'étois persuadé que par rapport à mon père, une circonstance si forte, jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur, ne permettroit pas aux Commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on répondit à mes sollicitations, que l'obscurité & l'incertitude n'étant pas diminuées par la fuite de l'accusé, on ne pouvoit s'expliquer sans témérité & sans injustice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir, plutôt que la crainte du châtiment; que les Loix du Pays demandoient des preuves formelles, & qu'il falloit les attendre du

temps. On n'inquiéta pas même sa fille unique, qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi, l'on se contenta de me *demander caution*, suivant l'usage, & l'on me rendit enfin la liberté. Le Public jugea diversement de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le Vice-roi rebuté de l'inutilité de ses recherches, & perdant toute espérance depuis l'évasion de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites; & que s'il refusoit de justifier la mémoire de mon père, c'étoit pour humilier les Catholiques, en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraisemblance que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile, & qu'on avoit dessein d'endormir les Conjurés par une fausse paix, pour éclairer sourdement leurs actions, & les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Killerine, pour y chercher, dans l'exercice de mon emploi, la seule douceur qui me restoit après tant de disgraces. Ma soumission aux ordres du Ciel m'empêchoit bien de l'accuser de

dureté ; mais je me plaignois d'en avoir reçu un cœur trop ſenſible, ou de n'en pas recevoir des conſolations proportionnées à cette foibleſſe. Tout le plaiſir que je trouvois dans la pratique de mes devoirs, ne ſe faiſoit goûter que de ma raiſon ; & les chagrins que j'avois eſſuyés depuis plus d'un an, altéroient juſqu'à mon ſang & mes forces. J'en avois perdu le ſommeil & l'appétit. Ainſi le dédommagement étoit d'un autre ordre que les peines, & n'avoit pas la même force pour ſe faire ſentir. Cependant l'eſpérance chrétienne fortifioit mon ame à meſure que ma ſanté s'affoibliſſoit. Mon âge paſſoit déjà quarante ans. Eſt-ce la peine, dis-je, pour un reſte de vie ſi court, de ſouhaiter du bonheur & du repos. D'ailleurs les liens du ſang doivent être rompus par la mort. Suppoſons qu'ils le ſoient déjà. Car pourquoi diſtinguer ce qui n'eſt ſéparé que par un inſtant ? Et je n'ai pas même cette ſuppoſition à faire : mon père eſt au tombeau, & mes frères m'ont forcé de les abandonner ; qui empêche que je ne me regarde comme un homme déjà mort, puiſqu'étant dégagé de tous les devoirs de la nature, il n'eſt que trop vrai que je ne tiens plus à rien ſur la terre ?

Peut-être qu'avec les ſecours de ces

réflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'insensibilité qui étoit nécessaire à mon repos. Je faisois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé jusqu'alors de donner de mes nouvelles à mes frères ; & c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il est vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres, & que ne me défiant pas de l'obstacle qui les arrêtoit, je prenois leur silence pour une confirmation de leur mépris ; mais le ressentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même si longtemps, si je ne m'étois cru justifié par une raison plus légitime. Je souhaitois donc de parvenir, sinon à les oublier, du moins à supporter leur ingratitude sans douleur, & à demander leur bonheur au Ciel sans altérer le mien.

Un dimanche au soir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon valet, que j'avois pris en passant par Saint-Germain, & qui étant originaire d'Irlande, m'avoit suivi volontiers jusqu'à Killerine où il continuoit de demeurer à mon service, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoissoit point, & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre son nom. Il

ajouta que s'étant fait introduire dans une salle, il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour, & si je n'arrivois pas seul, de me dire secrétement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre, en cherchant dans moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la salle, & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que, malgré toutes mes résolutions, mon premier mouvement fut un transport de tendresse & de joie. Cependant saisi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frère m'embrassoit, que de son arrivée imprévue & du discours de mon valet, je me dégageai de ses bras pour le regarder d'un œil fixe, sans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes, & le visage extrêmement pâle & abbatu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter, je le pris par la main, & le conduisant vers un fauteuil; dieux! lui dis-je, que m'annoncent ces larmes & ce silence? Et cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu

le moindre avis, cette pâleur, cet embarras..... Patrice, ajoutai-je, je tremble de ce que je vais entendre ; & je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me satisfaire. Il me répondit d'une voix basse qu'il avoit des choses extrêmement fâcheuses à m'apprendre ; que me voyant obstiné à ne pas faire de réponse à ses lettres, il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour réveiller ma tendresse en faveur du malheureux Georges, de la triste Rose, & de lui-même : que le ressentiment devoit avoir des bornes dans un cœur aussi bon & aussi religieux que le mien ; qu'en se reconnoissant coupables dans leurs lettres d'avoir manqué à la confiance & à la soumission qu'ils me devoient, ils avoient espéré que je ne m'endurcirois pas jusqu'à leur refuser toutes sortes de réponses & de secours ; que ce que je ne voulois pas faire pour eux, je le devois à l'honneur de notre nom, & au souvenir de notre père ; enfin que si sa présence n'avoit pas plus de force que ses lettres, pour m'intéresser au malheur de Georges, à la situation de Rose & à ses propres peines, il n'y avoit rien dont son désespoir ne le rendit capable, plutôt que de retourner en France pour y être le témoin continuel de l'infor-

tune de son frère & de sa sœur, & pour y mener lui-même une vie fort misérable. Dans la consternation où me jetta un début si obscur & si funeste, il eut le temps d'ajouter, avant que je fusse en état de l'interrompre, qu'il avoit appris de la fille de Fincer le péril où il se trouvoit exposé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine; mais que la vie ne lui étoit pas assez chere pour s'alarmer de ce qui le menaçoit, & que sans être arrêté par ses propres dangers, c'étoit de mes résolutions qu'il alloit faire dépendre les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plusieurs soupirs pour trouver la force de lui répondre, que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une seule de ses lettres, ni les moindres lumières sur sa situation, & celle de son frère & de sa sœur; que je ne comprenois rien à ce qu'il appelloit leurs malheurs & ses peines, non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer; enfin que je le conjurois de s'expliquer promptement: & pour commencer par guérir la défiance qu'il paroissoit avoir de mes sentimens, je l'embrassai de nouveau avec la plus vive

vive tendresse, en l'assurant que non seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes chers frères & ma sœur, mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ses espérances. Il me fit le récit suivant, que le temps n'a pu effacer de ma mémoire : ce qui n'a pas empêché que je l'ai prié de le mettre par écrit dans des temps plus tranquilles ; de sorte que je ne ferai que transcrire ici ses propres termes.

Je me rappelle amérement, me dit-il avec un profond soupir, le temps où j'ai cessé de suivre vos conseils, parce que c'est delà que je dois compter toutes les peines de ma sœur & les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous fasse remonter plus haut que notre séjour aux Saisons : cependant je ne puis vous faire entendre toutes les raisons pour lesquelles votre secours nous est nécessaire, sans vous confesser que j'avois commencé à vous déguiser une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il est vrai que je n'avois point alors de complice, & que tout se passoit encore dans mon cœur. Vous vous souvenez de ce silence & de ces apparences de mélancolie dont vous me faisiez souvent des reproches. Vous étiez bien

éloigné d'en pénétrer la cause. Peut-être en accusiez-vous mon inquiétude naturelle, & ce dégoût de tout ce que je possédois, dont je vous avois fait la confidence à Killerine. Mais figurez-vous, au contraire, que mon caractère étoit changé tout d'un coup, & que tous les mouvemens de mon cœur s'étoient fixés. J'avois conçu une funeste passion qui les réuniſſoit tous dans son objet. Hélas! que vous dirai-je? j'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la nôtre, & je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentimens, me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y rapportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois. J'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison, où je l'avois vue la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement lorsqu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'apportois le soir au logis, & combien je paroissois occupé de mes rêveries. Ma passion se fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre maison eût été assez éloignée de

Paris pour m'ôter l'espérance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque vous me fites la proposition d'enlever Rose à mon frère; & si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur, j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidélement, & je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déférence pour vous, lorsque j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois prévu, de retourner presque tous les jours à la Ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches, je m'échappois dans le temps que je vous croyois le plus attaché à l'étude, ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris, lorsque la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus long-temps le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu déclarés eussent été remarqués. Ayant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom & de la condition de ma maîtresse, j'avois appris qu'elle étoit

fille de M. de L..... qui avoit été long-temps employé à diverſes négociations dans les Cours d'Allemagne, & qu'elle étoit née dans les voyages de ſon père.

Pendant ce temps-là Georges, que vous me recommandiez de voir ſouvent, & d'exhorter à bien vivre avec nous, renouvelloit au contraire tous ſes efforts pour me faire préférer le ſéjour de Paris à celui des Saiſons, & pour me porter à inſpirer les mêmes ſentimens à Roſe. J'écoutois peu ſes diſcours. Il me faiſoit des propoſitions dont je n'examinois pas même les avantages, perſuadé qu'il y entroit autant de reſſentiment contre vous, que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes enſuite de faire le voyage de Saint-Germain, & je le fis en effet pluſieurs fois; mais je vous confeſſerai qu'au lieu d'y employer deux jours comme mon abſence vous le perſuadoit, je revenois le ſoir du même jour à Paris, où ma paſſion qui ne me laiſſoit plus de repos, me faiſoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit ſous les fenêtres de Mademoiſelle de L..... J'y formois vingt projets qui demeuroient le lendemain ſans exécution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendreſſe; mais ſi je les goûtois aſſez le ſoir pour me former les plus dou-

ces espérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un étranger, m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à Georges. Il avoit déjà ses habitudes à Paris. Il pouvoit me faire trouver des voies qui eussent mieux satisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage sur moi, & par une bizarrerie fort étrange, j'étois comme jaloux de mon secret.

Je n'ai fait ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires, qui décida de mon sort, & qui mit Georges en possession de l'empire qu'il a depuis exercé sur moi. J'étois allé un jour à Saint-Germain, d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer avant l'obscurité la seule satisfaction à laquelle je rapportois tous mes soins, & j'en jouis ce jour-là plus heureusement que jamais, parce que Mademoiselle de L..... se fit voir fort long-temps à sa fenêtre. Je n'avois point encore si bien distingué tous ses charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuse considération. C'étoit une de ces physionomies dont la douceur fait le fond, quoique l'éclat du teint & la finesse des yeux décèle du feu & de l'en-

jouement ; une taille, un port au gré de mes desirs : toute sa figure & tous ses mouvemens me paroissoient assortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma sœur, mais avec toutes les graces de la plus tendre jeunesse, elle avoit un air de maturité qui me faisoit juger avantageusement de son esprit & de sa raison. Je ne sais si ce portrait suffit pour justifier tout ce que je sentois pour elle ; mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces & de perfections, lorsque je suis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impossible que promenant ses regards dans la rue, elle ne s'apperçût pas que les miens étoient tendrement fixés sur elle. Je me tenois à la porte d'un caffé qui étoit assez voisin de sa maison. J'y demeurai long-temps encore après qu'elle se fût retirée ; & quoique je n'eusse plus d'espérance de la revoir lorsque le jour fut fini, à peine pris-je le temps d'aller souper pour revenir au même lieu où j'avois passé de si agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le service que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je pensois enfin à me retirer, lorsque je crus appercevoir à la lueur des lanternes plusieurs personnes

qui se rendoient l'une après l'autre à la porte de M. de L..... & qui s'introduisoient sans bruit dans la maison. La curiosité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, & qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu, qui la repoussoit doucement sans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir ; mais la Cour de France étoit alors en deuil, & j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur air d'ailleurs & la propreté de leur ajustement, ne me permettoient pas de soupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin, voyant que cette procession ne finissoit pas, il me vint à l'esprit de suivre le premier qui succéderoit, & de m'introduire avec lui dans la maison. Si c'étoit de la connoissance & de l'aveu du maître que cette multitude de gens entroient chez lui, j'espérois me sauver dans la foule, & non seulement satisfaire ma curiosité, mais me procurer peut-être l'occasion de voir Mademoiselle de L..... & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein, je devois remercier le Ciel qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère,

& la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion, & me laissant précéder seulement de cinq ou six pas, j'entrai dans la cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servît à éclairer. Mon guide la traversa, & je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite, qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui étoient suspendues au bas des degrés, car l'escalier n'étoit que pour descendre, & paroissoit être celui d'une cave, jettoient assez de lumière pour faire discerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le visage avant que de descendre, & ne reconnoissant pas le mien, il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre, quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'escalier, où je fus surpris de me trouver tout d'un coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave, qui se divisoit en trois allées souterreines, dont les murs étoient couverts d'un très-grand nombre de bougies; mais suivant toujours mon guide, j'enfilai celle du milieu, qui conduisoit à une salle vaste &

bien voûtée, où je me vis environné de plus de cinquante personnes. La plupart étoient assis, & s'entretenoient à voix basse, avec beaucoup de décence & de modestie. On me salua à mon arrivée; quoique mon embarras fût extrême, j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scène; & l'air de civilité & d'honneur que je voyois régner dans l'assemblée, devant me défendre de toutes sortes de craintes, je ne balançai pas à prendre place sur la première chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtés, & je m'appercevois bien que ma présence causoit de l'étonnement; mais j'affectai de garder une contenance libre, résolu d'attendre du moins qu'on me témoignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

Je fus bientôt délivré de cette contrainte par l'arrivée de plusieurs Dames qu'un domestique vint annoncer. On se leva pour les recevoir, ce qui mit un désordre favorable pour moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule, je ne doutai pas qu'on ne me perdît bientôt de vue, & j'attendois avec une vive impatience la vue des Dames, parmi lesquelles j'espérois de voir paroître Mademoiselle de L..... Elle entra

effectivement la première. Je vous décrirois foiblement tous ses charmes, & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport, je me serois jetté à ses pieds. Elle s'assit avec les Dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure, que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux; car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir, mais soit agréable ou tragique, j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois, il ne pouvoit avoir que de la douceur pour moi.

Cependant la suite auroit pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle. On l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussi-tôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuoit de régner dans l'assemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noir, dans lequel le cadavre fut enfermé. On le mit sans cérémonie au fond d'une fosse qui étoit préparée dans un

coin de la salle même, & que je n'avois point encore apperçue. Elle fut remplie de terre sur le champ avec tant de propreté & de soin qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une exécution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées. Mais ne pouvant penser mal d'une assemblée qui me paroissoit composée d'honnêtes gens, & où plusieurs femmes bien nées avoient assisté volontairement, je conçus une partie de la vérité, & le reste ne tarda guère à m'être éclairci. Tous les assistans se rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une personne que j'avois déjà distinguée à quelques marques d'autorité. Ils paroissoient se disposer à l'entendre, & lui par conséquent à faire quelque discours sur le sujet qui les assembloit, lorsqu'un mot ou deux que quelqu'un lui dit à l'oreille fit changer entiérement les dispositions. On ne fit plus que se communiquer tout bas le même secret, avec des précautions extrêmes pour m'empêcher de l'entendre; & la compagnie s'étant divisée en pelotons pour s'entretenir ainsi à l'écart, je demeurai seul au milieu de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle de L..... m'apperçut, & se remit mes traits. J'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire.

Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son père lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence, on pouvoit être tranquille sur sa parole, parce que son père me connoissoit, & qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendresse & de reconnoissance. J'allai vers elle aussi-tôt d'un air ouvert. Un clin d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire; & soutenant assez bien ce rôle, je fis naître la tranquillité & la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé : c'étoit une exhortation chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de Mademoiselle de L..... elle trouva le moyen de me dire secrétement qu'il falloit qu'elle m'entretînt avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eût-on commencé à se retirer, que reprenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que

je rencontrai, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des passans. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y attendre les ordres de sa maîtresse. J'y éprouvai pendant un quart-d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oser former de conjecture sur le motif qui lui faisoit souhaiter de m'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'espérance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentimens. Mais le trouble que je sentis en la voyant rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée, que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelqu'obligation. Mais je veux savoir ce qui vous amenoit ici, & comment vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne? Je lui racontai naturellement ce que le hasard m'avoit fait remarquer à sa porte; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma vie même, s'il eût été nécessaire, m'avoit fait prendre le parti de suivre tant de personnes que

je voyois entrer dans sa maison. Je vous ai obligation, reprit-elle ; mais ce n'est pas assez. Etes-vous catholique ? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc, interrompit-elle, que vous soyez assez honnête homme pour ne pas faire un mauvais usage de ce que vous avez vu, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous savez ce que nous sommes ! Je lui protestai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vu, & que j'aurois un mortel regret de mon indiscrétion, si l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler ne m'eût empêché de m'en repentir ; mais que n'ayant rien vu néanmoins qui ne m'eût paru sage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le silence, outre que sa volonté étoit une loi que je faisois vœu de respecter toute ma vie. Non, me dit-elle ; je conçois bien que vous pourriez vous former d'étranges idées du spectacle que vous avez vu, si je ne vous apprenois que nous sommes Protestans de la Confession de Luther, & que l'exercice public de notre Religion n'étant pas libre ici, nous enterrons secrétement nos morts. Voilà tout le mystère. Mon père qui est fort zèlé pour sa croyance, a fait creuser exprès le caveau d'où vous sortez. Elle ajouta qu'il avoit

été fort heureux pour moi qu'il fût absent, parce qu'étant d'une humeur violente, il auroit pu se trouver fort offensé de ma hardiesse ; mais que cette raison devoit me faire avoir encore plus d'égard à la prière qu'elle me faisoit de ne les point trahir, parce qu'elle se trouveroit la première exposée à son ressentiment ; & que si je lui permettois pour son propre intérêt de me donner un conseil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à son retour l'occasion de lier promptement connoissance avec lui, pour prévenir les mauvaises interprétations qu'il pourroit donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes réponses quelques expressions passionnées que Mademoiselle de L..... avoit feint de ne pas entendre, j'avoue que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi-même ne me permit pas non plus d'entrer tout d'un coup dans le sens de son conseil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au sujet de notre entretien, & je m'engageai aussi-tôt à exécuter toutes ses volontés. Cependant j'étois au désespoir que la présence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres sentimens, sur-tout lorsqu'elle m'avertit qu'il étoit assez tard pour songer à se retirer. Quand retrouver, disois-je,

une si heureuse occasion ? Je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette réflexion me fit passer si témérairement sur toutes mes craintes, que je suivis la première pensée que l'amour m'inspira. Il est juste, Mademoiselle, repris-je d'un air naturel, après le bon office que vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je suis, & mon devoir m'y oblige ; mais j'ai quelques raisons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me permettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne pût entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes si je parvenois à lui faire connoître, & à lui faire approuver ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur ; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit pas d'emporter cette espérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer aussi-tôt ; mais j'ajoutai en me retirant : voilà, Mademoiselle, qui je suis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures ; c'est à votre bonté que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, & m'avertissant de nouveau qu'il étoit temps de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret ne couroit

aucun risque, mais que m'ayant conseillé de lier connoissance avec son père, il auroit peut-être été mieux que je l'eusse réservé pour lui. Jugez avec quels sentimens de joie je reçus cette réponse. S'il fallut les modérer un moment, ce fut pour m'y livrer avec transport aussi-tôt que je fus sorti. En effet, quel excès de bonheur! Un étranger, sans liaison & sans appui, se trouver favorisé tout d'un coup dans ses plus chers desirs; aimer la plus charmante personne de Paris, voir sa fortune au comble par l'espérance de lui plaire; n'y découvrir que des sujets d'admiration & d'amour; car je ne vous ai pas décrit la moitié de ses charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement; mais figurez-vous.....

J'interrompis Patrice au milieu de cette effusion de cœur. Je conçois, lui dis-je, que la connoissance de votre amour peut être nécessaire à l'éclaircissement de vos affaires; mais vous devriez vous épargner ces détails passionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puisse supposer, & que ma profession ne me permet pas d'entendre sans quelqu'embarras. Comptez que je n'ai pas besoin d'autres motifs que mon affection, pour m'intéresser à vos plaisirs & à vos peines. Ce discours

l'affligea. Il me conjura, en m'embraſſant, de ne le pas priver de la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Je vous ouvre mon cœur, me dit-il, vous devez tout entendre. Si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la ſource? Hélas! il ne me reſte rien de tout le bonheur & de tous les biens que je vous vante. Apprenez du moins toutes les raiſons que j'ai de les regretter.

Il continua ſon récit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'achève pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impreſſion qu'ils ont fait ſur mon cœur. J'avois trop de joie pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je ſentis qu'un amant ne peut ſe paſſer du ſecours d'un ami, ſoit pour applaudir à ſon bonheur, ſoit pour l'aider à tous momens de ſes conſeils. J'en éprouvois déjà la néceſſité, par l'incertitude où j'étois ſur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir Mademoiſelle de L..... chez elle, ou différer juſqu'au retour de ſon père? Lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me préſenter devant ſa maiſon avec le même reſpect & le même ſilence. Il ne faut point d'art ni d'étude pour ſavoir aimer; mais je ne ſentois déjà que trop qu'on a beſoin conti-

nuellement pour régler une passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienséance & de l'honneur. Cette pensée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'autre confident que vous, si je n'eusse redouté la sévérité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre M. des Pesses & mon frère. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cause de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous ; & je considérai d'ailleurs que pour lier connoissance avec M. de L..... & pour d'autres événemens qui pourroient naître, je tirerois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremise de mon frère.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confidence avec les marques d'une vive satisfaction. Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si Mademoiselle de L..... est telle que vous le dites, & disposée comme vous vous en flattez, je ne considère pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur, qui servira à vous rendre plus galant-homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche ? ajouta-t-il. Je ne pouvois satisfaire à cette question ; mais

l'air de propreté & d'abondance que j'avois vu régner dans sa maison, m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit Georges. L'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle fût de la même Religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, & assez riche pour vous former un établissement. Il me promit là-dessus qu'avant la fin du jour il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convînmes que pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saisons; & que dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint-Germain, & vers le soir je retournai à Paris sous un autre prétexte.

Georges étoit déjà fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il, en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du Doyen ou de moi. Je vous réponds du succès de votre amour & de l'établissement de votre fortune. En effet, comme vous le connoissez hardi & entreprenant, il avoit plus fait dans un

après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres soins dans l'espace de plusieurs semaines. Il me raconta que sous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un marchand dont la maison touchoit à celle de M. de L..... il s'étoit informé adroitement de ses affaires & de ses habitudes; & qu'ayant appris entre plusieurs circonstances, que la gouvernante, qu'il avoit mis auprès de sa fille, depuis la mort de son épouse, étoit une vieille Dame Irlandoise, il avoit conçu aussi-tôt un autre dessein, dont le succès m'alloit combler de joie. Il étoit allé demander cette Dame après avoir appris son nom. Il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit marqué beaucoup de considération, & faisant valoir ensuite l'inclination que des personnes du même Pays doivent avoir à s'obliger, il l'avoit priée avec confiance de lui apprendre, pour quelques raisons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que M. de L..... & sa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un & de l'autre; sur quoi Georges lui avoit dit que ce témoignage le guérissoit d'une mortelle inquiétude: qu'ayant un frère plus jeune que lui, qui avoit conçu une passion extrême pour Mademoiselle de L..... &

qui paroiſſoit réſolu de lui ſacrifier toute autre propoſition d'établiſſement, il avoit appréhendé qu'il n'eût mal tourné ſes vues & ſes eſpérances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre, il la prioit de le favoriſer dans l'occaſion, & de lui rendre auprès de ſa maîtreſſe tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert enſuite un diamant de quelque prix, qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter, & qui avoit contribué peut-être autant que notre Pays, & notre nom à lui faire déclarer le ſecret de Mademoiſelle de L..... Elle avoit aſſuré mon frère que, ſi j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché ſi aſſidument depuis environ deux mois les regards de Mademoiſelle de L..... je devois être fort content de mon ſort ; que ma figure & la confiance de mes ſoins avoient fait ſur elle une impreſſion ſurprenante, & qui ne feroit ſans doute qu'augmenter, lorſqu'elle apprendroit ma naiſſance. Georges ajouta qu'il l'avoit preſſée de me procurer la ſatisfaction de voir ma maîtreſſe, & qu'il l'avoit trouvée intraitable ſur ce point. Je vous ſervirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de M. de L..... Elle avoit eu même la diſcrétion de lui

cacher l'aventure du jour précédent, dont le discours qu'il lui avoit tenu ne pouvoit faire soupçonner qu'il fût informé ; & elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur en s'autorisant de la connoissance du père, qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu rejeter une autre proposition, qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer Mademoiselle de L..... Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite ; & les explications imprévues qu'elle lui portoit, l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin Georges s'étendant sur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans Mademoiselle de L..... & sur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur, acheva de m'enflammer à un degré inexprimable, & me rendit véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien servi, me dit-il ensuite, & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez, reprit-il, que je me charge de même de vous ménager la connoissance & l'amitié de M. de L..... & je ne vois rien de toutes parts, qui ne m'annonce une fin aussi heureuse que vous la souhaitez. Mais, con-

tinua-t-il, après avoir rêvé quelques momens, êtes-vous si occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entiérement ceux de la pauvre Rose? Où en est son mariage avec des Pesses? Consentirez-vous à cette infamie? Les caprices du Doyen ruineront-ils la fortune d'une si aimable fille? Il faut absolument la délivrer de ses mains. Voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me causa le dernier embarras. Je demeurai rêveur à mon tour; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je frémis d'abord à cette proposition, & que toutes mes réflexions tombant sur vous, je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour vous faire valoir mes sentimens que je vous fais cette protestation. Ma seule vue est d'être sincère dans mon récit. Je ne prétends pas non plus rejeter sur Georges tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernières résolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il est droit & généreux; & je lui dois cette justice, que si le ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laissé de conserver

pour

pour vous les sentimens d'un frère & de penser même à vos intérêts. Mais enfin je suis le moins coupable, & je trouve de la douceur à vous le dire; car le Ciel m'est témoin de l'attachement sincère que j'ai pour vous, & du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dis cent fois à Georges; il nous aime avec la dernière tendresse, & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, & pressé de mon affection, qui étoit renouvellée par ces témoignages de la sienne; oui, cher frère, lui dis-je en l'embrassant, je sais que votre cœur est tel que vous le dites; qu'il n'y a rien de bon & de vertueux qu'il ne soit disposé à goûter, & qu'il n'est point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi. C'est une passion à laquelle vous avez laissé prendre trop d'empire. Vous vous êtes flatté d'y trouver votre repos. Le Ciel ne l'a pas permis, j'en suis sûr. Quelques momens d'une joie frivole & sujette à mille altérations, ne composent pas le bonheur après lequel votre cœur soupire. Il est fait pour un autre amour, & pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il

en obtiendra la connoissance & le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne! Mais continuez votre récit, que j'interromps trop long-temps.

Il reprit ainsi. En vain représentai-je à Georges la répugnance que j'avois à vous chagriner. Sa réponse fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui, lorsque lui enlevant ma sœur à l'hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laissé pendant vingt-quatre heures dans une inquiétude qui n'avoit guère paru vous toucher; que ses vues d'ailleurs ne tendant qu'au bien de Rose, & à l'honneur de notre famille, vous seriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle; que je serois toujours témoin de ses démarches, & qu'il vouloit commencer sur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ses sentimens. J'ai lié, me dit-il, une étroite amitié avec Milord Linch, jeune Seigneur Irlandois dont vous connoissez le nom. Il est riche, & maître de lui-même. Je suis persuadé qu'il ne verroit pas Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesserai même, ajouta-t-il, que le portrait que je lui ai fait

d'elle, lui a fait naître une pressante envie de la voir, & qu'il m'en parle incessamment. C'est à vous à faire votre devoir aux Saisons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur; ou si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, sans la participation de des Pesses & du Doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul temps que je pouvois choisir pour l'introduire secrétement aux Saisons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, & que je préviendrois Rose sur cette visite. Je le laissai aussi content de cette promesse, que je l'étois des heureuses nouvelles qu'il m'avoit rapportées; & comme il restoit encore assez de jour pour me faire espérer de voir Mademoiselle de L..... je me rendis dans sa rue, où je demeurai quelque temps sans l'appercevoir à sa fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière le rideau. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'un quart-d'heure à la porte du caffé, que je crus la découvrir, par une ouverture qu'elle fit au rideau en se remuant sans précaution. La crainte de lui déplaire, lorsqu'elle paroissoit souhaiter de n'être

pas apperçue, m'empêcha de la saluer; mais je conçus qu'étant favorisée du jour, elle pouvoit delà m'examiner fort aisément. J'avois peine à modérer mes transports, qui étoient prêts continuellement à me trahir. Enfin levant le rideau, elle se laissa voir à découvert, & je lui fis connoître aussi-tôt par une révérence fort animée, l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me salua civilement, mais sans aucune marque d'intelligence. Elle affecta ensuite de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que les miens étoient constamment attachés sur elle. Je ne sais quelles étoient ses pensées: mais son cœur qui étoit si heureusement prévenu pour moi, ne souffrit pas long-temps qu'elle lui fît cette violence, & à moi cette injustice. Il me ramena peu à peu ses regards, qui se rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux, en cherchant dans les yeux l'un de l'autre, toute la tendresse que nous étions charmés d'y trouver. Je m'oubliois dans cette délicieuse contemplation. Je m'égarois dans mille sentimens qui m'étoient encore inconnus. Je goûtois plus de plaisirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorsqu'un domestique de la maison venant par hasard à sortir,

la porte demeura ouverte. Auſſi-tôt perdant de vue tout obſtacle, & comme entraîné par le charme qui agiſſoit ſur tous mes ſens, je traverſe la rue, & j'entre dans la cour. Je ſerois monté de même à l'appartement, ſi je n'euſſe rencontré un autre valet qui me demanda ce que je deſirois. Je demeurai ſans réponſe. Cependant un inſtant me fit revenir à moi; & craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, & ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frère, on ne fût offenſé de ma hardieſſe, je pris le parti, pour couvrir cette indiſcrétion, de demander ſeulement Madame Gerald. C'étoit le nom de la vieille Dame Irlandoiſe que Georges avoit mis dans mes intérêts.

On m'introduiſit dans une ſalle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la même Dame qui étoit la veille avec Mademoiſelle de L..... Elle la quittoit au même moment, de ſorte que m'ayant vu traverſer la rue & venir droit à la maiſon, elle n'avoit pu douter que ce ne fût moi qui la faiſoit appeller. J'ouvrois la bouche pour commencer par des excuſes, & pour lui apprendre enſuite que j'étois le frère de Milord C..... à qui elle avoit promis de

favoriſer mes ſentimens. Mais elle me fit connoître, en me prévenant, qu'elle n'avoit pas beſoin de cette inſtruction. Vous êtes un imprudent, me dit-elle, de paroître ici avant le retour de M. de L..... & je venois pour vous en faire des reproches. Mais je me ſens ſi bien diſpoſée pour vous, que je n'en ai pas la force. Aſſéyez-vous, continua-t-elle; je veux vous expliquer ce que nous penſons ici, ce que vous avez à prétendre, & de quelle manière vous devez vous conduire.

Nous nous aſsîmes. Elle baiſſa la voix, & ſans me laiſſer le temps de la remercier, vous ſavez, me dit-elle, que M. de L..... & ſa fille ſont Luthériens, & vous êtes ſurpris ſans doute de voir chez eux une Irlandoiſe Catholique. J'étois parente de feue Madame de L..... qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne, où ſon mari étoit envoyé de la Cour. Nous y paſſâmes pluſieurs années, pendant leſquelles elle mit ſa fille au monde. Une curioſité dangereuſe ayant porté M. de L..... à s'inſtruire de la Religion du Pays, il y prit tant de goût qu'il l'embraſſe, & par un effet du même zèle, il employa tant d'efforts & d'adreſſe pour gagner l'eſprit de ſon épouſe, qu'il la rendit auſſi Luthérienne. Leur fille fut élevée par

conſéquent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inſpirer, mais le ſecours du Ciel m'a ſoutenue contre toutes ſortes de ſéductions. Je ne laiſſois pas de vivre chez eux avec la même amitié & dans la même union, ſans me croire en droit de raiſonner ſur la conduite d'autrui; & M. l'Envoyé même, qui connoiſſoit mon caractère tranquille & mon attachement pour ſa maiſon, ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue pour moi. Quelque temps après, il fut rappellé par la Cour, qui, malgré toutes les précautions qu'il avoit gardées, eut quelques ſoupçons de ſon changement. Il auroit volontiers renoncé à ſa Patrie pour fixer ſon ſéjour & ſon établiſſement en Allemagne, mais les biens conſidérables qu'il avoit en France, l'obligèrent d'y revenir avec ſa famille; & perſiſtant dans ſes idées de Religion, il entreprit pour ſe dédommager de la crainte à laquelle il étoit forcé par les Edits du Roi, de rendre tous les bons offices du zèle & de la charité au petit nombre de Luthériens qui ſont à Paris. C'eſt ainſi qu'il eſt devenu comme leur père commun, & qu'il eſt parvenu à faire une eſpèce de Temple & de Cimetière de ſa maiſon.

La mort lui enleva ſon épouſe il y a

deux ans. Elle n'étoit point attachée à ſes opinions d'une manière ſi ferme, que l'approche de l'éternité ne lui cauſât de vives alarmes. Ce fut dans un de ces momens d'agitation qu'elle m'ouvrit ſon cœur, avec des marques d'inquiétudes, qui me firent connoître que ſa tendreſſe pour ſon époux avoit été le principal motif de ſon changement. Je la preſſai de ſe réconcilier avec l'Egliſe, & je lui procurai ſecrétement le ſecours d'un Eccléſiaſtique, qui rendit enfin la paix à ſa conſcience. Il l'obligea de déclarer à ſa fille dans quels ſentimens elle mouroit, & de l'exhorter à profiter de ſon exemple.

Quoique ces derniers conſeils d'une mère mourante n'euſſent pas fait ſur Mademoiſelle de L..... toute l'impreſſion que j'euſſe deſiré, j'augurai bien de ſes diſpoſitions, lorſque je la vis ſupplier ſon père de me laiſſer auprès d'elle. Il l'aimoit trop, & il étoit trop ſatisfait de ma conduite, pour lui refuſer cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mère depuis qu'elle a perdu la ſienne. Sa confiance & ſon amitié pour moi n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de penſées ni de ſentimens qu'elle ne m'ait communiqués. Tous mes ſoins ont tendu à la détacher inſenſiblement de ſa Religion,

tantôt en lui rappellant les derniers discours de sa mère, tantôt en lui proposant des objections & des doutes, suivant la mesure de mes propres lumières : mais la crainte de me rendre suspecte par un zèle trop ardent, & sur-tout les ménagemens que j'ai à garder avec son père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations & mes conseils. Je seme, c'est au Ciel à bénir mes efforts, en me faisant recueillir un jour les heureux fruits que j'en espère.

Enfin, ajouta Madame Gerald, comme il est rare que je sois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous apperçûmes de nos fenêtres, & que nous remarquâmes avec quelle admiration vous jettiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fût l'effet des charmes de mon Elève, & je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui déplaisoit pas, & que votre air lui revenoit beaucoup. Je ne lui avois jamais inspiré ces farouches maximes, qui font craindre à une fille la vue d'un homme aimable, & qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose, & ce n'est pas un penchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui

pas laiſſer prendre un cours aveugle, & qu'elle ſonge en même-temps à ſe fortifier aſſez pour l'arrêter toujours à ſes juſtes bornes. J'ai accoutumé Mademoiſelle de L..... par ces principes, non ſeulement à ne pas ſe faire une peine des mouvemens indélibérés de ſon cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, & je fais plus de fond ſur cette ſorte de vertu que ſur toutes les grimaces affectées, auxquelles notre ſexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaiſiez, & je n'eus point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir réguliérement au caffé voiſin, ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une ſeule fois l'occaſion de vous voir, quoiqu'on ne ſe montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos ſoins, & je vous avoue qu'après avoir conſidéré qu'un amour auſſi timide & auſſi reſpectueux que le vôtre, devoit venir d'une autre ſource que de la légéreté ou du libertinage; je me ſentis fort portée à ſouhaiter que vous fuſſiez de la naiſſance & du caractère que les dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre à mon Elève, lorſqu'elle me conſultoit ſur le progrès de ſes ſentimens.

Attendez, lui dis-je, le temps nous fera connoître s'il eſt digne de vous. Il cherchera tôt ou tard à s'expliquer. Mais demeurez toujours maîtreſſe de votre cœur. Elle m'aſſuroit que ſon inclination ſuppoſant que vous étiez tel qu'elle ſe l'imaginoit, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, ſi le fond répondoit mal aux apparences; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée; & elle confeſſoit que vous lui paroiſſiez fait pour la rendre heureuſe.

O Dieu! m'écriai-je, en interrompant Madame Gerald; ai-je pu ignorer ſi longtemps mon bonheur? Permettez donc que je la voie, & que j'aille mourir de joie & de reconnoiſſance à ſes pieds. Non, reprit-elle, c'eſt une choſe réſolue: vous ne lui parlerez que du conſentement de ſon père. Mais écoutez ce qui doit ſoutenir votre eſpérance. Depuis qu'elle vous a entretenu, & que j'ai parlé moi-même à votre frère, nous ſommes réſolues de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre M. de L..... favorable. Il aime paſſionnément ſa fille, & il lui a déclaré mille fois qu'il lui laiſſeroit la liberté de ſatisfaire ſon cœur dans le choix d'un mari. Quelque ſoit votre bien, le défaut de richeſſes ne ſauroit être un obſtacle.

Mademoiſelle de L..... eſt une héritière, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de religion qui me faſſe craindre quelque nuage. Mais nous avons tout prévu, avec un zèle qui vous perſuadera que nous nous occupons ſérieuſement de vos affaires. Lorſque vous vous ſerez inſinué dans l'amitié de M. de L..... & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous; ſi nous ne voyons pas qu'il panche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que ſa mort ou l'âge de ſa fille nous mettent en liberté. Nous vous répondons de notre conſtance. Toutes ces réſolutions, ajouta-t-elle, ſont priſes d'aujourd'hui. Vous ne ſauriez croire avec quelle joie nous avons reçu les explications de votre frère. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de ſa bonne foi & de la vôtre. Hier au ſoir vous me vîtes embarraſſée; & quoique le conſeil que vous donna Mademoiſelle de L..... de lier connoiſſance avec ſon père, fût venu de moi, je regrettois ſa dernière réponſe, qui m'avoit parue trop flatteuſe pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos eſpérances, ni à la paſſion que j'ai de vous rendre ſervice.

Ah ! lui dis-je, en baisant ses mains, vous faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes & de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre, si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir Mademoiselle de L..... de lui parler, & de lui dire mille fois que je l'adore, de lui abandonner ma vie & ma destinée..... Elle me protesta de nouveau que c'étoit une prière inutile ; qu'on ne me défendoit pas de venir suivant ma coutume au caffé voisin, & qu'on ne me désespéroit pas par des rigueurs contrefaites ; mais que ne voulant rien avoir à se reprocher, on attendoit absolument le retour de M. de L..... à qui l'on souhaitoit que je pusse faire agréer promptement mes visites. Dans le chagrin de me voir comme arracher un plaisir auquel j'avois cru toucher, & pour lequel le transport où j'étois m'auroit fait sacrifier un Empire, il me vint à l'esprit que Madame Gerald qui avoit reçu le diamant de mon frère, pourroit bien être sensible encore à quelque libéralité de cette nature ; & rien ne se présentant plutôt à ma mémoire que ma portion de nos trente mille livres, je lui dis sans rien examiner, que si ma qualité de cadet ne m'avoit pas fait tomber les bijoux en par-

tage, je ne laissois pas d'avoir environ mille pistoles d'argent comptant; & que c'étoit tout ce que j'avois apporté d'Irlande, & que cette somme étoit à elle si elle me procuroit la satisfaction que je lui demandois, & qu'elle pouvoit m'accorder. Quelqu'imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit proposée du fond du cœur. Je ne sais ce qu'elle parut à Madame Gerald; mais elle dût lui paroître sincère, puisqu'elle en fût si touchée, que me quittant sans me répondre, elle monta aussi-tôt à l'appartement de Mademoiselle de L..... d'où elle revint au bout de quatre minutes, avec l'heureuse permission de m'y conduire. Venez, me dit-elle, en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, & qui méritez bien qu'on se relâche de quelque chose pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'escalier, que je promisse avec serment de ne pas lui demander deux fois la même faveur jusqu'au retour de M. de L.....

Je lui aurois promis ma vie, & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaisir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement. Et voyant Mademoiselle de L..... qui étoit debout à nous

attendre ; je me jettai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un Temple : je n'aurois pas quitté cette posture, si elle ne m'eût ordonné absolument de m'asseoir. Nous commençâmes un entretien où la passion n'eût point d'autres bornes que l'honneur & la modestie. Mais je vous épargne des circonstances que la sévérité de vos maximes ne vous laisse point entendre volontiers. Je passai avec Mademoiselle de L..... deux heures, qui ne furent qu'un continuel transport, & j'emportai en la quittant de quoi être heureux pendant des siècles entiers, du seul souvenir de tant d'amour & de plaisir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bonheur à Georges. Je ne pensai qu'à gagner les Saisons, où plein de ma joie, qui me faisoit paroître rêveur & distrait, j'eus le plaisir de vous voir attribuer à mon humeur mélancolique les plus délicieuses méditations qui puissent occuper un amant. Rose fut la seule à qui je crus pouvoir découvrir mon secret, autant pour flatter mon propre cœur par cette confidence, que pour la préparer à la visite de mon frère. Je passai une partie de la nuit à lui peindre les charmes de Mademoiselle de L..... & je lui fis naître une envie pressante de s'en faire une amie. Comme

elle m'avoit déjà confié l'état de son cœur, & que je lui connoissois pour M. des Pesses des sentimens tous différens de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien ne m'empêchoit de lui déclarer d'avance que le dessein de Georges étoit de lui procurer un amant. Elle me répondit qu'elle ne s'engageroit à rien sans votre participation. Vous êtes plus sage que moi, lui dis-je; mais je vous laisse vos affaires à démêler avec Georges, qui sera ici demain au soir, & qui veut y être secrétement. Nous prîmes des mesures pour l'introduire dans ma chambre; où elle consentit à se rendre lorsque tout le monde seroit retiré. Je la laissai déterminée à ne rien entreprendre sans vous consulter, & je ne combattis point cette résolution; mais pour continuer d'être sincère, l'intérêt qu'elle m'avoit paru prendre au récit de mon amour, me fit juger qu'elle ne seroit pas toujours sans goût pour les mêmes plaisirs, & que Milord Linch ne seroit pas rebuté s'il avoit assez de mérite pour lui plaire.

Je me dérobai le lendemain pour retourner à la source de ma joie & de mon repos. Si j'observai fidélement la loi que Madame Gerald m'avoit imposée, je fus recompensé de cette soumission par d'autres complaisances qui satisfirent ma ten-

dreſſe. Je rendis compte enſuite à mon frère de toutes les circonſtances qu'il ignoroit, & de la diſpoſition où Roſe étoit de le voir la nuit ſuivante. Il me promit d'être à minuit aux Saiſons, & il me recommanda d'avance de faire naître quelque prétexte pour aller le jour d'après à St. Germain, parce qu'il avoit formé de nouvelles vues qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée, rien ne me fut ſi facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma ſœur s'impatientoit à l'attendre, & toute la maiſon étoit déjà dans un profond ſommeil. Vous vous imaginez quel put être le ſujet de leur entretien. Georges employa tout ſon eſprit pour donner un tour inſinuant à ſes offres & à ſes prières. Il ne propoſa pas d'abord ouvertement de quitter les Saiſons; mais après avoir parlé de Milord Linch comme d'une conquête certaine, & relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma ſœur à l'épouſer, il lui repréſenta qu'une affaire ſi importante ne pouvoit être ménagée qu'à Paris; qu'il étoit queſtion de s'aſſurer une fortune, un rang, un titre, & que ces favorables occaſions ne renaiſſent pas toujours; qu'ayant vécu quelque temps ſeule avec lui, elle avoit dû rendre plus de juſtice que vous à l'innocence de ſes vues

& de sa conduite, & ne pas donner si légérement dans vos fausses alarmes; qu'il conviendroit toujours que vous étiez plus capable que personne de faire d'elle une Religieuse & une Sainte, mais que si elle n'étoit pas résolue de s'ensevelir dans un Cloître, elle n'avoit point d'autre parti à prendre, que de se produire dans le monde, & de faire valoir ses qualités naturelles, qui étoient désormais son unique ressource; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils, & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens. Enfin il joignit à ces raisons les instances les plus tendres & les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue. Cependant elle eut la force de se défendre; & refusant constamment de vous quitter, elle consentit seulement à recevoir la visite de Milord Linch, quand nous pourrions l'amener aux Saisons avec bienséance.

Mon frère parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint-Germain le jour suivant. On y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques, & le dessein de Georges étoit de faire tomber par notre présence un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avanta-

geux. On ne douta plus de notre bonne intelligence lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la Cour. Nous y fûmes reçus favorablement du Roi, & comblés de civilités de nos amis.

Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement & de fortune, que M. de Sercine, à qui Georges avoit déjà confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la Cour, nous offrit de la recevoir dans sa maison, où elle seroit agréablement avec son épouse & sa fille. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnoissance; & lorsque je fus seul avec mon frère, je lui demandai s'il n'espéroit pas que vous pussiez l'approuver vous-même, & prendre cette occasion pour nous réconcilier sincérement. J'en doute, me dit-il, car quelle espérance de le guérir de ses scrupules, & de le rassurer sur les dangers du bal, des spectacles, & des assemblées? Il demande du temps pour fortifier Rose, mais dans ses idées une femme ne sera-t-elle pas toujours foible? Ne nous exposons pas, ajouta-t-il, à lui voir renverser de nouveau tous nos projets. Commençons par la délivrer de ses mains, & par établir sa fortune. Il sera toujours temps de

nous réconcilier ; & s'il trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions, nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces spécieuses raisons, que je voyois dans Milord Linch un empressément extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher sérieusement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volontiers en acceptant la sienne. Il étoit d'un caractère vif & ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inspirer. Connoissant Rose, je concevois que pour faire la conquête de son cœur, il eût fallu dans un amant des qualités plus brillantes, & sur-tout plus d'esprit & de noblesse de sentimens. Cependant comme il n'étoit question que de fortune, & que Georges ne lui en avoit pas parlé sur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à le souffrir comme il l'avoit fait consentir à le voir.

Peu de jours après nous ménageâmes si heureusement l'occasion, qu'étant venu aux Saisons avec Georges, il y passa une partie de l'après-midi. Quelques affaires vous avoient obligé de sortir avec M. des Pesses, & j'avois pris soin la veille d'avertir mon frère de votre dessein. J'exa-

minai curieuſement l'impreſſion que Linch fit ſur ma ſœur. Elle fut conforme à mes conjectures ; c'eſt-à-dire, que malgré la paſſion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever ſa fortune. Pour lui, dont j'avois obſervé de même tous les diſcours & les mouvemens, il emporta tant d'amour en la quittant, que je crus l'établiſſement de Roſe auſſi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus expoſé les jours ſuivans à des ſollicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la ſatisfaction de la voir; mais quoique mon frère y joignit les ſiennes, il me fut impoſſible d'en faire renaître l'occaſion juſqu'à la maladie de M. des Peſſes.

Cet accident, dont M. des Peſſes eut aſſez de généroſité pour vous cacher la cauſe, ne fut que l'effet de ſa jalouſie. Avec quelque ſoin que nous euſſions gagné nos domeſtiques, il eut l'adreſſe, ſur quelques ſoupçons, de tirer d'eux aſſez d'éclairciſſemens pour découvrir une partie de la vérité. Sa paſſion, qui eſt montée depuis long-temps à l'excès, le porta à quelques plaintes, que ma ſœur rejetta peut-être avec trop de hauteur, & qui faillirent cauſer ſa mort en achevant de lui faire perdre l'eſpérance. Quoique je

fusse irrité moi-même de son indiscrétion, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie, & elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un temps si favorable ne fut pas négligé par Milord Linch & mon frère, qui étoient souvent aux Saisons, tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos Livres. Ils y demeuroient même une partie de la nuit, que nous passions à souper, lorsque vous étiez livré au sommeil. Le rétablissement de M. des Pesses interrompit peu leurs plaisirs, parce que sur quelques représentations que je vous fis goûter, vous le priâtes bientôt de retourner à Paris. Enfin, Milord Linch absolument livré à Rose, nous proposa le dessein où il étoit de partager sa fortune avec elle, & le fit même éclater à Saint-Germain, en suppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaisance presque aveugle, pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas cessé de me servir. De tant de cœurs contens, le mien étoit le plus heureux, puisque avec l'espérance de la fortune, j'avois les plus doux plaisirs de l'amour; car il ne se passoit pas de jour que je ne fisse le

voyage de Paris, & que je n'y jouiſſe librement de la vue ou de l'entretien de Mademoiſelle de L..... Son père étoit revenu au temps qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir ſon amitié & quelques droits même ſur ſa reconnoiſſance. Comme c'étoit un homme dur & violent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frère avoit employé un ſtratagême innocent dont le ſuccès avoit ſurpaſſé notre attente. Après s'être aſſuré du jour de ſon arrivée, il avoit fait prendre des habits de ſoldat à deux laquais de Milord Linch & aux deux ſiens, & les ayant armés de piſtolets, il les avoit poſtés ſur le grand chemin, avec ordre d'attaquer bruſquement ſa chaiſe. Nous étions à cent pas d'eux, de ſorte qu'ayant piqué nos chevaux, nous arrivâmes à ſon ſecours lorſqu'il ſe croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de piſtolets tirés en l'air, d'autres marques de réſiſtance & de combat lui perſuadèrent facilement que nous avions expoſé notre vie pour le défendre, & qu'il nous devoit la ſienne. Nous le trouvâmes muet & tremblant dans ſa voiture. Mais lorſqu'il nous vit maîtres du champ de bataille, il parut vivement touché du ſervice qu'il venoit de recevoir.

Il nous pressa de lui apprendre le nom de ses libérateurs, il nous déclara le sien, enfin il nous offrit la disposition de sa fortune & de la vie que nous lui avions conservée. Mon frère lui répondit modestement; & pour mettre le comble au bienfait, nous le conduisîmes jusqu'aux portes de Paris, où malgré ses instances nous refusâmes de lui apprendre notre demeure; mais nous lui promîmes de n'être pas longtemps sans le revoir à la sienne.

Sa fille & Madame Gerald étoient dans le secret de notre entreprise. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il sortoit, & de leur vanter le service que nous lui avions rendu. Madame Gerald qui, étant Irlandoise, devoit naturellement connoître notre nom, ne l'entendit pas sans en prendre occasion de faire notre éloge. Elle s'épuisa particuliérement sur le mien; de sorte qu'étant allés chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoissance & de l'estime. Il nous présenta sa fille, en lui recommandant de nous regarder désormais comme ses meilleurs amis. Il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de distinction entre notre maison & la sienne, & que nous userions librement de tout ce qui lui appartenoit

tenoit. Je commençai à croire mon bonheur solidement affermi. Mademoiselle de L..... aussi charmée que moi du succès de notre artifice, se crut tout-à-fait autorisée à se livrer à sa tendresse. Nous eûmes la liberté de nous voir, le temps de nous connoître, & mille nouvelles raisons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propositions à son père, tout nous portoit du moins à espérer heureusement de l'avenir. Il est vrai que nous gardâmes toujours assez de mesures pour lui déguiser nos sentimens, mais c'étoit par le conseil de Georges même & de Madame Gerald, qui, voyant croître de jour en jour son amitié pour moi, s'imaginèrent qu'il pourroit se porter de lui-même à m'offrir sa fille. J'eus encore plus d'une fois la pensée, dans un temps où tout m'étoit favorable, & où vous n'auriez pu condamner mes vues & ma conduite, de vous faire l'ouverture de cette intrigue pour m'autoriser de votre consentement. Je le proposai à Georges qui s'obstina à me le défendre. Il me fit craindre que la différence de Religion n'alarmât votre zèle, & ne vous fît traverser nos projets.

Voilà quelle étoit notre situation lorsque vous prîtes le parti d'aller à la Cour.

Je donnai avis de votre départ à mon frère. Cette occasion lui parut propre au dessein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma sœur. Il n'avoit pu lui faire goûter jusqu'alors l'offre même de la conduire à Saint-Germain ; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager M. de Sercine à se rendre aux Saisons avec son épouse & sa fille, la présence & la compagnie de ces deux Dames ne missent beaucoup de changement dans ses résolutions. Je ne vous rappelle point le reste ; vous en pûtes juger par les circonstances dont vous fûtes témoin. Je me laissai vaincre à mon tour par les mêmes instances qui avoient vaincu ma sœur. A la vérité j'en eus honte, lorsque vous me fîtes appercevoir votre chagrin ; mais vous ayant vu prendre un air plus tranquille aussitôt que vous eûtes entendu M. de Sercine, je me figurai que vous approuviez ses raisons, & que vous nous verriez partir sans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conseils qui regardoient moins le présent que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuses sincères, j'étois résolu du moins de retourner si souvent aux Saisons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le temps de vous appercevoir de mon absence.

Enfin nous nous séparâmes de vous. Il est impossible que vous ayez supporté notre séparation sans ressentiment, puisqu'elle vous a fait prendre aussi-tôt le parti de nous abandonner : mais si vous nous croyez coupables, si vous avez souhaité peut-être que le Ciel renversât nos desseins, & qu'il nous fît sentir par quelque châtiment la légéreté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs, & de celles d'un frère & d'une sœur encore plus malheureux, qui vous demandent des secours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. Georges au fond d'un cachot pour n'en sortir jamais. Rose dans un cloître, où son penchant ne l'a point conduite, & que la nécessité néanmoins doit l'empêcher de quitter aussi long-temps qu'elle aimera la vertu & l'honneur. Moi dépouillé..... hélas ! de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis, car je mépriſe toutes les autres richesses que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faisoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attendrir, lorsque mon récit demande plus que jamais votre attention.

En quittant les Saisons, nous nous rendîmes à Paris, où le projet de Georges

étoit de faire passer quelques jours à ma sœur pour la mettre en état de paroître honorablement à la Cour. M. de Sercine avec sa famille & Milord Linch reprirent au soir la route de Saint-Germain. Nous étions logés chez Georges, qui s'étoit donné nouvellement une maison propre & commode. Ayant dessein de rendre ma visite ordinaire à Mademoiselle de L..... je proposai à ma sœur de satisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître, & mon frère lui conseilla de m'accompagner, tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes Mademoiselle de L..... seule; & la vue de Rose, que je lui faisois espérer depuis long-temps, la combla de plaisir. La vivacité & la joie animèrent long-temps notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ma maîtresse une sœur si aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiselle de L..... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi, & m'abandonnant à toute la mienne, avec cet air de badinage qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de Mademoiselle de L..... mille nouveaux témoignages d'affection, dont il

ſembloit auſſi qu'elle voulût ſe faire un mérite auprès de ma ſœur. Jamais deux amans n'avoient paru ſi contens l'un de l'autre. Roſe nous reprocha agréablement l'excès de notre paſſion. Nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous ſervir d'excuſe. Elle continua quelque temps de nous faire la guerre, & nous de nous défendre ſans paroître diſpoſés à céder à ſes raiſons. Mais je crus enfin m'appercevoir que l'enjouement qu'elle affectoit étoit forcé. Je trouvai même un air de peſanteur & de mélancolie dans ſes yeux. Pendant qu'elle s'efforçoit de rendre la converſation agréable, elle étoit occupée de quelque revêrie, & la moitié de ſon attention s'arrêtoit ſur ce qui ſe paſſoit dans elle-même. Je craignis que cette ſcène de tendreſſe ne lui fût devenue importune; & quoique je ne la cruſſe point capable de ſe choquer mal-à-propos, il me vint à l'eſprit qu'une délicateſſe exceſſive pouvoit lui faire trouver mauvais que nous n'euſſions pas gardé plus de meſure avec elle dans une première viſite. Ses diſtractions ne faiſant enſuite qu'augmenter, juſqu'à lui faire garder le ſilence & perdre quelquefois le fil de nos diſcours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée,

& qu'elle souhaitoit de se retirer. Elle y consentit en effet dès la première proposition.

Nous ne trouvâmes point Georges de retour au logis, & nous reçûmes un billet de lui à l'heure du souper, par lequel il nous faisoit des excuses de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de notre arrivée. Il se trouvoit retenu malgré lui par M. le Duc de..... son ami & son protecteur. Nous en serons plus libres, dis-je à ma sœur; & je souhaitois en effet de l'être, pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fusse apperçu d'un changement de son humeur chez Mademoiselle de L .... & comme je m'étois proposé de leur faire lier une étroite amitié, dans l'espérance d'en tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts, j'étois véritablement affligé que les apparences eussent répondu si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pu lui déplaire, ou qu'elle me fît naître du moins quelqu'ouverture pour l'interroger. Elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de Mademoiselle de L..... sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin vou-

lant être éclairci, je lui demandai préciſément ce qui lui avoit cauſé l'altération dont je m'étois apperçu. Elle balança à me répondre. Je la preſſai. Si c'eſt quelque choſe, lui dis-je, qui intéreſſe Mademoiſelle de L..... comment pouvez-vous refuſer de me l'apprendre? Je vous réponds déjà qu'elle vous aime tendrement, & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu. Elle m'en a marqué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres inſtances auxquelles elle réſiſta long-temps; cependant je voyois que ſon cœur étoit plein, & qu'il ne demandoit qu'à ſe ſoulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi, qui lui avoit toujours porté une affection particulière, & qu'elle avoit toujours aimé auſſi avec une eſpèce de prédilection. Hé bien, dit-elle, en cachant d'une main ſon viſage, que me ſervira-t-il de vous dire que je ne puis aimer Milord Linch, & que j'aimerois autant mourir que de me voir forcée à l'épouſer? En aimez-vous un autre, interrompis-je auſſi-tôt. Non reprit-elle, mais je ſens que je ne puis être heureuſe avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez de vous découvrir la foibleſſe de mon cœur, ajouta-t-elle en ſoupirant. Je n'ai pu voir

Mademoiselle de L..... si contente de sa tendresse & de la vôtre, sans être jalouse, d'un bonheur qui n'est pas fait pour moi. Qu'elle est heureuse, & vous aussi ! Je suis aussi tendre qu'elle, & je n'ai pas le moindre espoir de trouver un peu de douceur dans mes sentimens. On pense à me faire épouser un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût. Il faudra donc passer toute ma vie sans l'aimer, gémir de mon sort, m'ennuyer de mon devoir, porter envie à toutes les femmes qui me vanteront leur tendresse, & faire une cruelle violence à la mienne ? Quel tourment continuel ! Et vous, Patrice, qui m'aimez, dites-vous, & qui m'avez arraché cet aveu de mes peines, ne ferez-vous rien pour m'en délivrer ?

Je l'écoutois avec un extrême étonnement. Mais, chère Rose, lui dis-je, qui parle de vous forcer à quelque chose, & de vous faire épouser Linch malgré vous ? Convenez que voilà les premières marques que vous ayez données de votre répugnance. N'est-il pas étrange qu'elle soit née si tard, ou que vous l'ayiez dissimulée si long-temps ? Elle m'assura que sa seule timidité lui avoit lié la langue, & qu'après avoir refusé M. des Pesses, sous prétexte qu'il manquoit de naissance, elle n'avoit

osé rejetter un homme de la considération de Milord Linch. Quoi qu'il en soit, lui répondis-je, moi qui préfère le contentement du cœur, à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne serez mariée que lorsqu'il vous plaira d'y consentir, & je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes sentimens. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la salle où nous étions, & la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort surpris d'en voir sortir Milord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la visite que nous avions rendue à Mademoiselle de L..... & me voyant arriver seul avec ma sœur, il avoit voulu se faire un plaisir de nous écouter & de nous surprendre. Sa curiosité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien jusqu'au moindre mot. Un juste désespoir ne lui permettant plus de se contraindre, il vint se jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Rose. Nous demeurâmes tous trois fort long-temps dans un profond silence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras. Milord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas si proche, & qu'on est fort confus de cette scène. Mais puisque le hasard vous a fait entendre ce

qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer, je ne doute pas que vous n'ayiez pour ma sœur toute la complaisance qu'un honnête homme doit à son sexe, & que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques momens incertain : mais s'adressant tout d'un coup à elle. Non, Mademoiselle, lui dit-il, je n'aurai pas la sotte complaisance que vous demandez. Vous êtes à moi, par votre consentement, par la parole de vos frères, & par l'autorité même du Roi. Je ferai valoir des droits si justes, & je ne me laisserai pas jouer impunément. Rose, perdant toute contenance, se leva pour se retirer. Il se présenta brusquement devant elle, en protestant qu'elle ne quitteroit pas la salle jusqu'au retour de mon frère, de qui il vouloit recevoir, dit-il, l'explication d'un si ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme qu'il suffisoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il desiroit, & que je commençois par prétendre que ma sœur fût libre chez elle. Un reste de considération lui fit calmer apparemment son transport. Il prit un ton plus doux pour me demander si je savois où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à souper chez M. le Duc de..... & nous quittant sans

repliquer, il se mit en chemin pour l'aller joindre.

Rose ne prévit que trop juste les malheureuses suites de ce démêlé. Elle me pressa avec larmes d'oublier la confidence qu'elle m'avoit faite, & de lui laisser reprendre ses chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur jusqu'au tombeau. Je confesse, me dit-elle, qu'il y a eu de l'immodestie dans mes plaintes. Nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh! qu'importe en effet au bon ordre de l'Univers, que le cœur d'une femme soit tranquille! Que dites-vous? lui répondis-je. Il me semble, au contraire, que la foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, & qu'indépendamment du penchant naturel, la justice & la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'emploie cette seule raison pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frère & par celle d'amant: car si l'on vient à compter vos charmes, & la douceur que votre commerce répand dans la société, il n'y a qu'un barbare qui puisse se plaire à chagriner une femme, ou chercher même la satisfaction de son cœur aux dépens du

vôtre. Mais dans quelques principes que soit là-dessus Milord Linch, comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations seront libres, & que je veux vous voir quelque jour aussi heureuse que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendresse, & ne connoissant rien de si doux que le plaisir de se livrer à une passion innocente, j'aurois souhaité à toute sorte de prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroissoit si sensible.

Nous étions encore à raisonner sur notre aventure, lorsque nous entendîmes revenir Georges, qui demandoit avec empressement si nous nous étions retirés. Il vint à nous aussi-tôt; & nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre sans déguisement ce qui s'étoit passé dans son absence. Je le satisfis. Le rapport de Milord Linch avoit été fidéle, puisqu'il s'accordoit exactement avec le mien. Georges ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penser à Milord Linch, nous dit-il, puisqu'il déplaît à Rose; ni se plaindre même qu'elle nous ait caché jusqu'aujourd'hui son dégoût, puisque le passé ne se répare point. Mais l'embarras est de nous dégager honnêtement, du moins aux yeux du public. Il

nous apprit là-dessus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit cru devoir l'écouter avec patience, & lui demander le temps de s'éclaircir; qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement sur quoi il pouvoit compter; que le connoissant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes sortes de voies pour se venger, & que le tort étant de notre côté, nous serions obligés, par ménagement pour le public, de nous conduire avec modération. Rose nous pressa encore de ne pas nous exposer pour elle aux conséquences qu'elle craignoit: mais mon frère n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ses inclinations.

Il écrivit à Linch le jour suivant, & nous nous attachâmes ensemble à donner un tour civil à nos excuses. Nous fûmes quelques jours sans recevoir de réponse. Ce fut dans cet intervalle que M. des Pesses nous apprit votre départ, avec mille circonstances qui nous firent sentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Rose étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber sans connoissance. J'en fus aussi vivement touché qu'elle; & Georges même en parut si frappé, qu'il auroit pris la poste pour vous suivre & pour vous

faire changer de résolution, si nous n'eussions appris en même temps qu'étant parti depuis plus de quatre jours, il y avoit peu d'espérance de vous rejoindre. Avec quelle amertume ne rappellai-je point notre ingratitude & votre tendresse, dans tous les entretiens que j'eus avec ma sœur? J'avois comme elle un pressentiment des malheurs qui nous menaçoient. Les consolations mêmes de Mademoiselle de L..... à qui je fis la confidence de mon chagrin, ne firent point rentrer la tranquillité dans mon cœur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu l'empire absolu qu'elle avoit sur mes peines & mes plaisirs. Hélas! ma passion n'avoit jamais été si parfaite. Mais elle avoit part elle-même à mes craintes. J'étois agité sans savoir pourquoi; & dans le trouble involontaire de mes sentimens, je croyois devoir trembler pour tout ce qui m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune réponse de Linch, nous commencions à croire qu'il avoit pris le parti de se venger par l'oubli, & nous nous disposions à conduire Rose à Saint-Germain, lorsqu'un Gentilhomme Irlandois qui se fit connoître de nous par son nom, nous remit deux lettres, l'une adressée à mon frère, & l'autre à moi. J'ouvris la mienne avec un mouve-

ment de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amère ironie des bons offices que je lui avois rendus auprès de sa maîtresse, & m'apprenoit que s'étant cru obligé de me rendre service pour service, il avoit pris de bonnes mesures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens dont il s'étoit servi, parce qu'il avoit le cœur, disoit-il, incapable de trahison. Il avoit marqué à M. de L..... le soir précédent, toutes les circonstances de mon intrigue avec sa fille, l'état de ma fortune, c'est-à-dire, ma pauvreté, qui me faisoit souhaiter avec raison un mariage capable de la réparer; les justes droits que je m'étois acquis sur son amitié, en lui suscitant de faux assassins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de péril qu'à moi, & qui avoient servi fort heureusement à lui procurer l'honneur de ma connoissance; enfin mille choses qui sous un tour si odieux devoient me ruiner infailliblement dans l'esprit de M. de L..... Il ne doutoit pas, ajoutoit-il, que mon esprit & mon adresse ne me fissent tirer beaucoup d'avantage de tous ces articles; mais il me déclaroit en attendant qu'il falloit se battre. La lettre adressée à mon

frère étoit plus courte. C'étoit un simple appel, où le lieu & l'heure du combat étoient marqués. Aussi Georges n'eut-il besoin que d'un coup d'œil pour la lire, & se hâtant de répondre avant que j'eusse fini de lire la mienne, il assura le messager que nous serions exacts au rendez-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit se rencontrer à dix. Mon frère me dit froidement qu'il étoit fâché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le désespoir convient; je lui fis la lecture de ma lettre. Il confessa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le succès de mon amour. En effet, ma situation étoit si accablante, qu'il m'étoit même impossible de voir Mademoiselle de L..... pour apprendre du moins quel effet la malignité de mon ennemi avoit produit sur son père, car l'heure pressoit, & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis-je, vous ne plaignez pas Rose, qui va demeurer sans ressource, si le sort des armes se déclare contre nous. Il me répondit que dans une occasion de cette nature il ne falloit

pas s'attendrir inutilement, & que l'honneur ne nous permettant pas d'arriver trop tard sur le pré, nous devions remettre tout autre soin après la décision de notre querelle. Une cruelle nécessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes après nous être embrassés. Rose, qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos ennemis étoient déjà à nous attendre. Ils s'étoient faits accompagner de deux valets, qui gardoient leurs chevaux; & nous étions à pied, sans aucune suite. Mais l'intrépidité de Georges ne s'arrêtant point au nombre, il les aborda l'épée à la main, sans savoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant Milord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter: & nous voyant à pied, si vous êtes les plus heureux, nous dit-il, je vous fais présent de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin généreux dissipa notre défiance. Il me fit signe de la main que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement, & je parai des coups si furieux, qu'il me fut aisé de comprendre qu'on en vouloit à ma vie. Enfin je fus blessé au bras. Mon frère qui étoit aux prises avec l'autre, ayant vu couler mon sang, ne garda plus de mesures, & s'a-

bandonnant sur son adversaire, il lui porta dans l'estomach un coup qui le fit tomber mort. Je le vis qui accouroit à mon secours ; mais soit que la crainte affoiblît Linch, soit que l'envie de vaincre sans secours augmentât mes forces, je lui fis au même moment une blessure si profonde à la cuisse, que ne pouvant plus se soutenir, il fut obligé de s'asseoir à terre, & de m'abandonner son épée. Je la lui rendis aussitôt. La honte lui fit tenir quelque temps les yeux baissés. Mais nous voyant appeller ses gens pour leur faire prendre soin de lui, il nous renouvella généreusement l'offre de ses chevaux, si nous les croyions nécessaires à notre sûreté.

Dans le besoin qu'il en avoit lui-même, notre propre générosité ne nous permettoit point d'accepter cette proposition. D'ailleurs, quelque danger qu'il y eût à craindre, nous étions rappellés à Paris par des raisons trop puissantes, pour nous en éloigner si légérement. Nous en reprenions le chemin, lorsque se sentant affoibli par la perte de son sang, & commençant à croire sa blessure mortelle, il nous fit rappeller par ses gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris, ne nous empêcha pas de retourner d'assez loin, & nous le trouvâmes en effet d'une

pâleur & d'une foibleſſe qui nous fit mal augurer de ſa vie. Ses gens s'étant écartés de quelques pas par ſon ordre, il nous conjura d'une voix mourante, par la confiance qu'il avoit dans notre honneur, d'être les dépoſitaires d'un ſecret dont l'importance étoit égale pour la Religion & pour l'Etat, & qui pouvant même ſervir à nous faire obtenir grace pour ſa mort & celle de Plunck (c'étoit le nom de ſon ami) ſeroit l'expiation de ſa haine & du mal qu'il avoit voulu nous faire. Plunck & moi, continua-t-il, nous ſommes, ou puiſque la mort nous met au rang des choſes paſſées, nous étions en poſſeſſion d'un tréſor immenſe qui s'eſt conſervé depuis long-temps dans nos maiſons, & que mon père & lui ont augmenté conſidérablement par leurs propres ſoins. La principale partie conſiſte dans les vaſes & les reliques d'or & d'argent qui ont appartenu avant la réformation à pluſieurs Egliſes Epiſcopales d'Irlande, & à quantité de riches Abbayes. Le tumulte des guerres, & la crainte de tous les maux qui ſont arrivés depuis, obligèrent dans ce temps-là un grand nombre de Prélats & de Seigneurs Catholiques de chercher un lieu de ſûreté pour tant de richeſſes; & la ſituation des domaines de nos aïeux les rendant pro-

pres à ce dépôt, elles furent transportées pendant la nuit dans un souterrein qu'ils firent creuser au milieu d'une vaste forêt. Quoique le fait ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est toujours demeuré dans nos seules maisons. Enfin perdant toute espérance de rétablissement pour la religion, depuis que la branche Protestante est sur le trône, mon père & Plunck avoient formé le dessein de faire passer un trésor désormais inutile à l'Irlande, entre les mains du Roi Jacques, pour en faire l'usage qui conviendroit à sa piété & à sa sagesse. Leur zèle les avoit portés en même temps à lever parmi les Catholiques du pays, de grosses sommes, qu'ils destinoient aussi au soutien de la Cour, & qui sont renfermées dans le même souterrein. Ils se disposoient à faire le voyage de St. Germain, pour recevoir les ordres du Roi sur les moyens de transporter en France cet amas de richesses, lorsque la mort a interrompu le projet de mon père. A sa dernière heure il s'est déchargé sur moi de son secret & de son devoir, & c'étoit pour suivre ses vues que j'étois ici avec Plunck depuis quelques mois. Le Roi est informé du motif de notre voyage, & n'attend que des circonstances favorables pour profiter de nos offres, mais il ignore

dans quel lieu le tréſor eſt caché. En voici les indices, ajouta Linch en tirant un mémoire de ſa poche. Je vous le remets, Plunck en a le double. C'eſt une précaution que nous avions priſe contre toute ſorte d'accidens. Faites-en l'uſage qui conviendra à votre ſûreté, à votre fortune & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un ſi long récit, il nous fit ſigne de prendre dans la poche de Plunck le double du mémoire; & nous ayant proteſté en peu de mots qu'il nous pardonnoit ſa mort, il nous laiſſa la liberté de nous retirer. Nous ne pûmes lui refuſer quelques marques de regret & de reconnoiſſance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laiſſâmes entre les mains de ſes gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la Juſtice contre les duels, & nous concevions bien que le parti le plus ſûr étoit de penſer d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts auſſi preſſans que ceux de l'amitié & de l'amour devoient marcher avant le nôtre. Roſe, qui n'avoit aucune connoiſſance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même ſans ſecours & ſans conſeils; & j'aurois

exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus long-temps comment j'étois dans le cœur de Mademoiselle de L..... & dans l'esprit de son père. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup répandu ; nous nous flattâmes de pouvoir trouver assez de temps pour satisfaire à ces deux soins. Mon frère entreprit de retourner chez lui, tandis que j'irois chez M. de L.... Il se proposoit de régler avec Rose de quelle manière elle devoit se conduire, & de prendre une partie de notre argent, qu'il avoit apporté des Saisons à Paris. Il devoit se rendre ensuite chez M. le Duc de..... où je lui promis de le rejoindre, & où nous remîmes à former d'autres résolutions.

Nous ne nous séparâmes point sans nous être embrassés tendrement, en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger, & de mettre à profit tous les momens. Mon frère affectoit encore un air ferme, & je m'efforçois de l'imiter ; mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur, qui se communiquoit jusqu'à mes regards & au son de ma voix. Outre l'horreur du combat sanglant d'où je sortois, je frémissois de ce que j'avois à craindre dans l'instant où j'allois entrer, & je pressentois toutes mes pertes avant

que de les connoître. Georges qui s'en apperçut, m'exhorta à mieux espérer, & me fit promettre que de quelque manière que les choses pussent tourner, je ne manquerois pas de le rejoindre. Mais il ne prévoyoit ni son infortune, ni la mienne.

Je me rendis à la porte de M. de L.... que je trouvai fermée. Les fenêtres l'étoient aussi, avec toutes les apparences d'une maison déserte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroître un homme dont le visage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du corridor qui conduisoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, & qui me saisirent les bras, quoique sans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laissèrent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette réception & de leur dessein. Ils m'exhortèrent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas long-temps sans voir entrer M. de L..... suivi de sa fille & de Madame

Gerald. Je commençai à lui dire quelques paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un moment le silence. Il y avoit quelques flambeaux allumés, mais en petit nombre. M. de L..... me fit approcher d'une table, au tour de laquelle tous les spectateurs se rangèrent. Il plaça sa fille vis-à-vis de moi, & tirant son épée hors du fourreau, il m'en appuya tout d'un coup la pointe sur l'estomac. La crainte & la tendresse firent jeter à sa fille un cri perçant. Il lui ordonna sévérement de se taire. Et s'adressant à moi : vous vous êtes fait un jeu de m'effrayer, me dit-il d'un ton brusque, il est juste que je jouisse du même plaisir à mon tour. Mais quoique je n'aie pas dessein de vous ôter la vie si vous m'obéissez, comptez-vous au nombre des morts qui reposent dans cette cave, si vous faites difficulté de me satisfaire. Ensuite m'expliquant ses volontés : vous m'avez trompé, continua-t-il, vous avez séduit l'esprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des sermens de vous aimer & de vous être fidelle, qu'elle m'objecte pour justifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la dégagiez sur le champ de toutes ses promesses, & que vous renonciez à toutes sortes de droits sur elle. Vous êtes mort si vous balancez.

Je

Je tournai les yeux vers elle, pour lire le mouvement de son cœur dans les siens. Sa pâleur & ses larmes, que l'obscurité m'avoit d'abord empêché d'appercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette scène par des persécutions auxquelles sa tendresse pour moi l'avoit faite résister. Etoit-ce assez de ma vie pour payer ces précieuses marques d'amour & de constance ? J'avois peut-être senti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée ; mais n'écoutant plus qu'une passion capable de me faire braver la mort & tous les supplices, je répondis avec une fermeté à laquelle M. de L..... ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puisque je me trouvois sans défense, qu'avec la possession du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parût terrible, & que je la chercherois volontairement si j'avois le malheur de perdre le seul bien pour lequel je voulois vivre ; qu'ainsi dans l'un ou l'autre sort sa vengeance seroit trompée si elle lui faisoit espérer quelque chose de ses menaces ; mais que s'il vouloit écouter la raison, il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité ; que ma naissance, & l'honnêteté de mes vues & de mes sentimens, ne méritoient pas son mépris ni sa haine...

Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer son épée dans le sein : & je ne sais à quoi la violence de son humeur l'auroit porté, si sa fille, à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces, ne fût tombée tout d'un coup sans connoissance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ses esprits. Il s'empressa d'aller à elle & de la secourir. Peut-être aurois-je pu m'échapper dans le désordre qui dura quelques momens. Mais je rejettai une pensée si basse, sur-tout pendant le péril où tout le monde croyoit la vie de Mademoiselle de L..... Je me serois efforcé bien plutôt de lui donner tous mes soins sans songer à la mienne, si son père n'eût eu la barbarie de me repousser, lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gerald prit cet intervalle pour me dire en Irlandois, qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie, & mettre celle de Mademoiselle de L..... en danger, pour une chimère Luthérienne qui n'intéressoit ni mon honneur, ni mon amour ; qu'étant sûr d'être aimé, je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit me faire perdre, & dont ma maîtresse étoit aussi jalouse que moi ; enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse, & ce

qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi ; mais qu'elle m'avertissoit sérieusement que le seul moyen de calmer l'orage étoit de céder aux emportemens de M. de L..... En effet, il ne vit pas plutôt sa fille hors de danger, qu'il reprit son épée avec la même furie. C'est vous, s'écria-t-il, qui me causez des peines que je n'avois jamais senties, mais si vous vous obstinez, je vous perce le cœur à ce moment. Il allongeoit le bras, en me regardant d'un air qui confirmoit sa menace. Sa fille, prête à retomber dans l'évanouissement dont elle sortoit, me dit d'une voix foible & tremblante ; Eh! Monsieur, ne pensez-vous pas à votre vie ? J'avoue que mon agitation étoit extrême. Je voulois suivre l'avis de Madame Gerald, ne fût-ce que pour délivrer Mademoiselle de L..... de la mortelle situation où je la voyois : mais mon cœur & ma langue se refusoient également à une déclaration qui me paroissoit honteuse, parce qu'elle étoit forcée. J'étois sûr à la vérité de la constance de ma maîtresse ; mais c'étoit ma propre délicatesse que j'avois à vaincre : sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence ne pouvoit me paroître aussi peu important que Madame Gerald vouloit me le persuader.

Cependant je ne réſiſtai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme un ordre auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez, dis-je à ſon père ; je conſens à tout ce que vous exigez. Il ne ſe contenta pas d'une déclaration ſi vague. Il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employés, & il m'obligea de les confirmer par un ſerment. Enſuite ſe tournant vers ſa fille, vous êtes libre, lui dit-il, j'en prends toute l'aſſemblée à témoin. Au reſte, reprit-il en s'adreſſant à moi, ſi vous penſiez à me trahir pour vous venger, je vous déclare qu'ayant toujours reſpecté les Ordonnances du Roi, & n'ayant jamais fait ici d'autre acte de Religion que l'enterrement de quelques morts, je crains peu votre reſſentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoiſſoit mal mes principes. Les mêmes perſonnes qui m'avoient introduit, me prièrent auſſi-tôt de me retirer. A peine eus-je le temps d'exprimer à Mademoiſelle de L.... par quelques regards, que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement s'étoit refugiée au fond de mon cœur pour n'en ſortir jamais. Je fus reconduit à la porte, où l'on me rendit mon épée avec la liberté de ſortir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste, j'emportois du moins la douceur de croire ma maîtresse fidelle, & l'espérance de la revoir bientôt malgré tous les obstacles ; car c'est une promesse que Madame Gerald avoit trouvé le moyen de me faire secrétement. D'ailleurs, plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arrachée, moins j'y trouvai le sujet de me chagriner. Dans quelque sens que M. de L..... voulût l'expliquer, & quelqu'idée même que je pusse me former de ses vues, il étoit certain que mon serment ne m'engageoit à rien pour l'avenir, & qu'en rendant à sa fille les droits que j'avois sur son cœur, je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la constance de son affection. Au premier instant que je la reverrai, disois-je, j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendresse & de fidélité. Nous resserrerons nos chaînes ; nous en formerons de nouvelles, si l'on se flatte d'avoir rompu les premières ; & nous aurons pour dernière ressource, comme nous nous le sommes toujours proposé, d'attendre la mort de son père, ou l'âge qui rend une fille maîtresse d'elle-même.

Ce fut le Ciel qui tourna ainsi mes

réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté suspendit les noirs pressentimens qui m'avoient agité pendant plusieurs jours, pour me laisser la liberté d'esprit qui m'alloit être nécessaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frère de le rejoindre chez M. le Duc de.... dont nous espérions que l'hôtel nous serviroit quelque temps d'asyle. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté, & je ne doutois pas qu'il ne s'y fût déjà rendu. Cependant, comme les dernières idées dont j'étois rempli me faisoient presqu'oublier le péril, je ne pus passer proche de la rue où étoit sa maison, sans être pressé de l'envie d'y entrer. Je serois même allé directement chez lui, dans l'espérance de l'y trouver encore, si je n'eusse rencontré M. des Pesses, qui me fit sortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel! où allez-vous, me dit-il; que je suis heureux de vous avoir apperçu! Et sans me laisser le temps de lui répondre, il me pressa d'entrer dans un carrosse de louage qui avoit déjà ses ordres. Nous marchâmes aussi-tôt. Que je suis heureux! répéta-t-il en m'embrassant. J'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue, & j'y suis depuis une demi-heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans son amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras, s'il n'en eût pas été informé ; mais son discours me faisant connoître qu'il l'étoit déjà, je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frère. Hélas ! non, me répondit-il. Mais avant que de me demander des explications, souffrez que je vous mette dans un lieu où vous puissiez les entendre sans danger. Cette réponse & le refus qu'il fit de me conduire chez M. le Duc de..... me firent juger de notre malheur. Mon frère est arrêté, lui dis-je. Il ne put le désavouer. La tendresse fraternelle me fit jeter un cri douloureux qu'il me fut impossible de retenir. Je voulois sortir du carrosse, courir à son secours, sans savoir néanmoins à qui je devois m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Pesses eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin m'ayant fait comprendre que les secours violens étoient désormais inutiles, il m'apprit que Georges, dénoncé apparemment par les gens de Milord Linch, avoit été surpris dans sa maison, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Bastille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir M. le Duc..... de son infortune. Ce

Seigneur qui ſavoit où étoit ſa maiſon s'y étoit rendu auſſi-tôt, pour offrir ſes premiers ſoins à Roſe; mais ſa viſite & ſes propoſitions avoient déplu ſans doute à ma ſœur, puiſque, malgré les raiſons qui pouvoient lui ôter l'envie de s'adreſſer à M. des Peſſes, elle avoit pris le parti de lui écrire, & de lui marquer ſa ſituation. C'étoit proprement la ſeule connoiſſance qu'elle eut à Paris. Des Peſſes, en me faiſant ce récit, ne pouvoit me cacher ſa joie. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait penſé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé M. le Duc, mais peu content; puiſque ſur quelques froids remerciemens qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'eſt déterminé à ſe retirer. On avoit déjà mis le ſcellé ſur tout ce qui vous appartient, & quatre gardes étoient demeurés dans la maiſon. J'ai propoſé d'abord à votre aimable ſœur, continua des Peſſes, de ſe laiſſer conduire chez une Dame de mes amies, où elle recevra toutes ſortes de ſoins & de reſpects, mais elle a voulu que j'aie commencé par vous chercher; & dans la crainte que vous ne retournaſſiez à la maiſon, où les gardes ſont peut-être uniquement pour vous attendre, j'ai cru devoir veiller avec un carroſſe à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de ſon zèle ; & concevant que tous les momens que je paſſerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts, j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras ſi preſſans. En arrivant au lieu que des Peſſes m'avoit choiſi pour aſyle, je le renvoyai chez ma ſœur. Il la conſola beaucoup en lui apprenant que j'étois en ſûreté, mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un Couvent. Loin de condamner cette réſolution, je la regardai comme le ſeul parti qui convenoit à ſon honneur, ſur-tout lorſqu'ayant appris que M. le Duc lui avoit offert une maiſon, un équipage & des richeſſes, je compris à quels périls ſa ſageſſe ſeroit expoſée dans tout autre lieu que le Cloître. Des Peſſes la conduiſit dans un Monaſtère Anglois, où il eut la généroſité de payer d'avance une partie de ſa penſion. S'étant rendu delà à la Baſtille, il ne put obtenir la permiſſion de voir mon frère ; cependant on ne lui en ôta point l'eſpérance, auſſi-tôt qu'on auroit reçu les ordres de la Cour. Il revint chez moi le ſoir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ſes bienfaits, en ſe rendant à Saint-Germain ſans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance

extrême que tous nos amis fussent prévenus en notre faveur par un récit sincère de notre aventure. J'écrivis même à M. de Sercine, pour l'engager à nous rendre ses bons offices auprès du Roi, & je recommandai à des Pesses de s'assurer jusqu'à quel point nous pouvions compter sur la protection de ce Prince.

Je demeurai en proie à mes craintes jusqu'à son retour. Il ne revint que le lendemain au soir. Sa tranquillité me parut de bon augure. En effet, je reçus de son récit toute la consolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non seulement M. de Sercine & tous nos amis, mais le Roi même, à qui les circonstances de notre malheur avoient inspiré plus de compassion que de colère. Et ce qui me fit reprendre encore plus d'espérance, il m'assura que Milord Linch, quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de son sang, n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunck, je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre, & nous étant défendus avec honneur, le Roi Jacques ne nous eût fait grace aisément, si nous eussions été en Angleterre; mais nous étions en France; le bien que nous y avions acquis nous soumettoit aux Loix du Pays, & c'étoit à la Cour de Ver-

failles que nous avions besoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que si celle de Saint-Germain nous étoit favorable, nous trouverions plus de faveur à celle de France, avec une recommandation si puissante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de commencer mes sollicitations de ce côté-là. Ensuite pour ne rien négliger, je priai M. des Pesses de voir M. le Duc de..... que je ne croyois point assez refroidi par le refus de ma sœur, pour refuser de s'employer pour nous. Il y alla sur le champ, & les assurances de zèle & d'amitié qu'il en reçut, servirent encore à me rendre l'esprit plus tranquille. Nous convînmes d'écrire à mon frère, pour le délivrer d'une certaine inquiétude en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours. M. des Pesses se chargea de ce soin, parce que la vue de mon caractère pouvoit m'exposer à quelque nouveau péril.

Cet intervalle d'espérance étoit encore une faveur du Ciel, qui ne vouloit pas que ses épreuves surpassassent mes forces, & qui me ménageoit ainsi quelques instans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de M. des Pesses, j'avois mille autres raisons d'impatience avec le desir

de savoir le succès de son voyage. L'état où j'avois laissé Mademoiselle de L..... l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que Madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de sujets d'inquiétude, qui m'avoient fait balancer plus d'une fois si je ne sortirois pas de mon asyle au mépris du danger, pour satisfaire ma curiosité & mon amour. Enfin, comme je m'étois proposé de charger des Pesses de cette commission, je n'eus pas plutôt fini sur ce qui concernoit mon frère, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit question d'abord que de voir Madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonstances je me trouvois, & de savoir d'elle si je pouvois l'entretenir la nuit suivante chez M. de L..... ou dans quelqu'autre lieu. Rien n'étant difficile au zèle de des Pesses, il me promis que je serois satisfait de sa diligence, & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vu Madame Gerald, il ne m'apportoit qu'une lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec Mademoiselle de L..... sous la conduite de deux hommes, & que n'ayant point le temps de s'expliquer davantage, elle

remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit en finiſſant, qu'elle étoit trompée, ſi on ne les menoit en Allemagne; mais que dans quelque lieu qu'on les forçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, & Mademoiſelle de L..... de m'aimer avec une conſtance qu'elle me propoſoit pour modèle à la mienne.

Hélas, mon cher frère, la piété vous rend trop tranquille, & votre eſprit eſt trop ſupérieur aux foibleſſes de l'amour, pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de ſouvenir & de fidélité, & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier déſeſpoir. Mais vous ne ſavez pas que le ſouverain bien d'un amant eſt la préſence de ce qu'il aime. Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & il reſpire; que ſans la douceur du moins de le voir, ſans un ſoulagement ſi néceſſaire, la vie eſt une langueur, l'ennui un poiſon, l'impatience un martyre: ah! vous ne connoiſſez ni les délices ni les tourmens de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que Madame Gerald me flattoit d'une

vaine espérance? Ne prévoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir contre leur attente, sauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir leurs Lettres; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure; que j'étois par conséquent abandonné, trahi, perdu sans ressource & sans consolation.

Je sentis en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Pesses des éclaircissemens que je ne pouvois recevoir de lui ni du valet même qui lui avoit remis la lettre. Toute la maison de M. de L..... étoit dans mes intérêts; mais cette raison, qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans sa cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gerald avoit à peine eu le temps de m'écrire deux mots. Elle avoit confié sa lettre à un garçon dont elle connoissoit l'adresse & la fidélité, & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui se présenteroient de ma part. Je le vis la nuit suivante, mais je n'en tirai point d'autres lumières. Près de quatre mois qui se sont écoulés depuis, sans que

tous mes soins & les empressemens de des Pesses aient pu me faire sortir d'une si funeste obscurité, vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion, si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la justice. Le premier effet du crédit de nos protecteurs fut de faire suspendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Milord Linch s'étant rétabli heureusement, Georges que M. des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crut obligés par l'honneur, de lui renvoyer les deux mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette générosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens défenseurs. Cependant l'amour eut la meilleure part à son zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de son ressentiment, que se trouvant plus passionné que jamais, il avoit fait faire à ma sœur des excuses fort soumises de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre sans bornes de son bien & de ses services. Il n'avoit osé néanmoins se présenter à elle aussi-tôt que sa santé s'étoit rétablie; mais prenant occasion du retour des deux

mémoires, pour se louer hautement de notre procédé, & pour se reconnoître obligé de nous servir à toutes sortes de prix; il se figura qu'après cette profession d'estime & d'amitié, elle pourroit consentir à recevoir sa visite. Son espérance fut trompée plusieurs fois; jusqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faisoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Rose tremblait pour nous, & s'attendoit à tous momens de voir la tête de Georges sur un échafaud. Ce sentiment qui étouffoit tous les autres, lui fit faire assez de violence à son cœur pour promettre à Linch que s'il réussissoit à nous sauver la vie, & à nous faire obtenir la liberté, sa main seroit la récompense d'un si grand service. Un motif si capable d'animer un amant ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ses richesses pour gagner nos Juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des protecteurs avec tout le zèle de l'amour.

Cependant notre mauvaise fortune a rendu tant de soins inutiles. Les sollicitations des deux Cours, & le voyage que le Roi même a fait à Versailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le Roi de France croit devoir à ses sermens. Il s'est retranché

sur cette loi inviolable, qu'il s'est imposée à lui-même, & que nulle considération ne lui a jamais fait violer. L'unique grace qu'il ait accordée à tant d'instances, est de souffrir que notre procès demeure suspendu, & que mon frère achève sa vie à la Bastille. J'aurois sans doute le même sort si j'étois arrêté; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette espèce d'indulgence, que Plunck n'a point laissé de parens qui sollicitent la vengeance de sa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoître à Paris sous un nom différent du mien, & de visiter même mon malheureux frère dans sa prison.

Je voyois beaucoup plus souvent ma sœur. Le plaisir de la revoir après tant d'inquiétudes & d'alarmes me faisoit oublier une partie de mes peines. Hélas! cette chère Rose! Je ne la quittois guère sans être arrosé de ses larmes. Elle se reprochoit d'être la cause de tous nos malheurs, & c'étoit pour s'en punir, disoit-elle, qu'elle avoit promis sa main au Milord Linch. Je flattois son cœur, en lui représentant que sa promesse ne l'obligeoit à rien, puisque nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre; & si la reconnoissance pouvoit l'engager à quelque chose, je lui parlois de des Pesses qui

méritoit bien de balancer son rival par l'ardeur & le désintéressement de ses services. Elle sentoit tout, car le cœur de Rose est un composé de générosité & de tendresse ; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois de la douceur aussi à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourmens. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse & inutile tendresse qui rempliſſoit mon cœur d'amertume, & qui ne devoit pas rendre Mademoiselle de L..... plus heureuse si le sien m'étoit aussi fidèle. En dépit du sort qui me séparoit de mon amante, elle prétendoit que nous étions dignes d'envie, & que des peines causées par la fidélité & la tendresse méritoient le nom du plus charmant bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables à M. des Pesses, je n'attendois pas seulement celle qu'il méritoit par ses soins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'amour l'avoient engagé. Dans le besoin absolu où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur, il avoit fourni libéralement à notre dépense, & il continuoit de nous aider avec la même générosité. Aussi long-temps que nous

avions eu l'espérance de rentrer en possession de notre terre des Saisons & de notre argent, nous avions accepté ses bienfaits sans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la Cour la restitution de nos biens, qu'ils auroient obtenue plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles sollicitations pour nous faire accorder cette faveur, & le succès en étoit incertain; de sorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, & forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette nécessité étoit devenue un de nos maux les plus insupportables. Je vous avois écrit au sort du danger de Georges, dans le seul dessein de vous le communiquer, & je n'avois point reçu de réponse. Votre silence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cause qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, & je m'efforçois sur-tout de vous attendrir pour l'intérêt de ma sœur, que l'honneur seul devoit vous porter à secourir, lorsqu'elle n'avoit plus pour ressource que vous & sa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes lettres ont péri sans doute: que seroient-elles devenues, puisque vous m'assurez qu'il n'en est parvenu aucune jusqu'à vous? Enfin, dans l'extrêmité du

besoin & de la douleur, accablé du malheur de mon frère dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Rose qui augmentent tous les jours, pressé du désespoir d'autrui & du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, sûr de réveiller plus heureusement votre bonté & votre affection par ma présence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Pesses pour les frais d'une si longue route.

Il y a huit jours que passant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reste du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le vaisseau qui m'a apporté de Holyhead faisant voile à Cork, c'est de ce Port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités & de fatigue. Hier au soir la pluie & l'obscurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, & m'étant souvenu de Fincer, notre ancien ami, dont la maison n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais temps. Je n'y trouvai que sa fille. Elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques soupçons, si la froideur de cet accueil n'eût été réparée aussi-tôt par ses civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'igno-

rois le malheur de ſon père, ou que je ne l'accuſois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me perſuader qu'elle me voyoit avec plaiſir. Ma triſteſſe apparemment, & l'air attendri que me doit donner le ſentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette diſpoſition, qu'elle me fit appercevoir par mille témoignages, que nous ne devons pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuſe aventure de ſon père, l'adreſſe avec laquelle il s'eſt défendu, & le bonheur qu'il a eu dans ſa fuite. Elle ne me déguiſa pas le chagrin qu'il vous a cauſé, ni le péril auquel ſes accuſations m'expoſent en Irlande. C'eſt par ſon conſeil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda, en finiſſant ce récit, ſi je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & ſi l'amitié étoit ſi éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappellée par la compaſſion. Je l'embraſſai, en le ſerrant de toute ma force. Mes larmes que j'avois eu peine à retenir pendant ſon diſcours, s'ouvrirent un paſſage malgré moi; & ne pouvant réſiſter à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon ame: ô! Patrice, lui dis-je, ô cher objet de mon inquiétude & de ma tendreſſe,

qu'avez-vous fait de votre sagesse & de mes conseils ? Qu'avez-vous fait du secours du Ciel qui n'a jamais pu vous manquer ? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? Georges, Rose, malheureuse famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O Dieu ! profiteront-ils de cet exemple, pour sentir le besoin qu'ils ont de vous ! j'ajoutai mille choses avec la même amertume de sentimens. Cependant ne voulant pas augmenter son chagrin par des reproches, & remettant à délibérer sur tant d'événemens dans une situation d'esprit plus tranquille, je me fis violence, pour songer à lui faire prendre les rafraîchissemens & le repos qui devoient lui être nécessaires. Nous nous mîmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement sur ce que je venois d'entendre. Je recommençois sans cesse à faire des questions, à demander des éclaircissemens sur toutes les circonstances, lorsque nous entendîmes frapper brusquement à ma porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, parce que mes domestiques étoient sans défiance. Au même moment huit hommes armés, avec un Officier à leur tête, s'introduisirent dans le lieu où nous étions, & recon-

noissant sans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient, ils lui déclarèrent qu'ils l'arrêtoient par l'ordre du Vice-roi, pour le conduire au Château de Dublin. L'Officier étoit un homme civil. Voyant mon saisissement & ma douleur, il me dit avec beaucoup d'excuses qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cause ; mais qu'après l'affaire de Fincer, j'en devois juger mieux que personne ; que si mon frère avoit quelque chose à se reprocher, il avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le dessein de son voyage ; qu'on avoit sans doute intercepté toutes les lettres qui étoient à mon adresse, & qu'il savoit du moins que c'étoit d'une lettre de Patrice même qu'on avoit appris si juste le temps de son arrivée.

Fin de la première Partie.

LE DOYEN
DE KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une Illustre Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'Abbé PREVOST.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec Figures.

SECONDE PARTIE.

Prix, 15 liv. relié.

A LYON;

Chez AMABLE LE ROY, Libraire.

M. DCC. LXXXIII.

LE DOYEN
DE KILLERINE.
SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

A Peine eus-je assez de pouvoir sur mon inquiétude pour la modérer jusqu'à la fin de la nuit. Celle que j'avois conçue pour Georges & pour Rose, sur le récit de Patrice, fit place à des agitations dont la cause étoit plus présente; & ne croyant point qu'il y eût de temps à perdre, ni de peine à ménager, je résolus de suivre le lendemain mon frère jusqu'à Dublin. Je comptois également sur la faveur de mes amis & sur son innocence: mais trop de lenteur à les faire valoir, nous exposoient à des embarras dont la durée étoit incertaine, & je ne perdois pas de vue les dangers de Paris, jusqu'à oublier

que Georges & Rose avoient droit à une partie de mes soins.

Le jour commençoit à paroître, lorsque me disposant à partir, je fus averti qu'un Gentilhomme du voisinage me demandoit à ma porte avec beaucoup d'empressement, & qu'il me faisoit prier de l'aller recevoir moi-même, sans m'offenser d'une incivilité qu'il étoit sûr que j'approuverois, lorsqu'il m'en auroit appris la cause. Je connoissois son nom; mais j'avois si peu de liaison avec lui, que le temps & les formalités de sa visite auroient pu me causer de l'effroi dans d'autres circonstances. Cependant, un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de ne rien négliger pour l'intérêt de mon frère, me fit descendre sans balancer. Je trouvai le Gentilhomme à cheval. Il baissa la tête pour me demander si je pouvois faire écarter mes domestiques. Oui, lui dis-je, en le considérant au visage, où je croyois remarquer de l'émotion. Il me pressa de les éloigner avec tant de soin, que nous pussions gagner ma chambre sans être apperçus. Je n'eus pas de peine à le satisfaire; & je continuois seulement de le regarder avec quelques marques de surprise. Enfin, se croyant sans témoins, il mit pied à terre, & me laissa voir une valise fort épaisse, qui

étoit cachée auparavant sous son manteau. N'ayez aucune défiance de mon honneur, me dit-il, en attachant la bride de son cheval au mur; aidez-moi à transporter ce fardeau dans votre cabinet, où je remets à vous expliquer le secret de ma visite. L'obscurité n'étant pas encore assez éclaircie pour lui faire craindre les regards de mes voisins, il ne paroissoit inquiet que de la part de mes domestiques; & il me demanda de nouveau si j'étois sûr de les avoir éloignés. Dans quelqu'alarmes que pussent me jeter tant de précautions, je cédai à ses instances, par la seule crainte de blesser un homme d'honneur, en lui marquant de la défiance.

Le poids du fardeau surpassoit beaucoup sa grosseur. Nous le portâmes néanmoins sans nous trahir par aucun bruit. Dilnick (c'étoit le nom du Gentilhomme) me pressa de le renfermer dans un lieu sûr; & m'ayant proposé de m'asseoir, il baissa la voix pour me tenir ce discours. Votre sagesse, me dit-il, & le zèle que vous avez fait éclater pour l'honneur de votre maison, sont deux garans de votre discrétion & de la confiance des personnes qui m'emploient. Ce n'est pas ma propre vie que je viens remettre entre vos mains; mais celle qui s'abandonne à vous, doit vous

être encore plus précieuse. Vous connoissez Sara..... la fille unique du malheureux Fincer, mon parent & mon ami. L'indiscrétion, ou plutôt la foiblesse de son père, qui a exposé l'honneur du vôtre par de fausses imputations, & qui vous a causé des embarras dont vous n'êtes pas encore délivré, ont pu vous la faire regarder comme une ennemie de votre famille. Vous en prendrez d'autres idées en apprenant que c'est par ses ordres que je suis ici, & que les richesses que je vous ai apportées, sont un secours qu'elle vous envoie pour votre défense & pour celle de Patrice. Elle a su cette nuit, par le bruit qui s'en est déjà répandu dans le voisinage, que votre frère fut arrêté chez vous hier au soir, & qu'un ordre de la Cour le fait conduire à Dublin. Il est clair que c'est la dernière persécution qui se renouvelle. Les frais de vos propres affaires & le désordre de votre bien, lui font juger que vous n'êtes pas dans l'abondance; elle a recueilli non-seulement tout ce qu'elle avoit d'argent comptant, mais jusqu'à ses diamans & sa vaisselle, pour vous fournir les moyens de soutenir votre innocence, & de mettre promptement la liberté & la vie de Patrice à couvert. Je voulus interrompre Dilnick, & lui marquer l'admiration que

je devois à cette générosité. Il me conjura de lui laisser la liberté de continuer.

Sara, reprit-il, est une fille pleine d'esprit & de charmes. Avec ces perfections naturelles, elle a les sentimens dignes de sa naissance. Une somme d'argent & quelques bijoux, n'est pas ce qu'elle peut offrir de plus précieux. J'ai pénétré le secret de son cœur; & trop heureux qu'elle ait cru devoir quelque confiance à mon amitié, je l'ai exhortée à suivre des inclinations qu'elle peut confesser sans honte. Elle a vu Patrice: l'éloge ardent qu'elle m'a fait de son mérite, & les alarmes où elle est tombée cette nuit, à la première nouvelle de son malheur, m'ont fait découvrir ce qu'elle ne pensoit point à m'apprendre. Le hasard m'avoit conduit chez elle. Je l'ai pressé de ne pas s'ouvrir à demi. Les liens du sang & ceux d'une longue familiarité justifioient mes instances. Elle m'a confessé que dans le peu de temps que Patrice a passé chez elle, il a touché vivement son cœur, qu'elle se flatte aussi d'avoir fait quelqu'impression sur le sien; que n'en pouvant juger néanmoins que par des apparences équivoques, elle ne s'en croyoit pas plus autorisée à se livrer à son penchant; mais que de quelque manière qu'il fût disposé pour elle, il ne lui seroit pas aisé de vain-

cre des sentimens si tendres ; & que pour se satisfaire, du moins par un endroit si sensible, elle vouloit employer tout ce qui dépendoit d'elle, à lui procurer la liberté. Loin de combattre sa résolution, continua Dilnick, je lui ai représenté que je connoissois peu de partis sur lesquels elle pût jeter les yeux avec tant de bienséance & d'honneur ; que votre frère étoit à la vérité sans bien, mais qu'avec sa naissance & ses qualités naturelles, il n'y avoit point de fortune à laquelle il ne pût aspirer ; que pour elle, son âge, la retraite & la vieillesse de son père, ses richesses & sa qualité d'héritière unique, tout s'accordant enfin à la faire penser au mariage, elle ne seroit condamnée de personne, lorsqu'elle auroit suivi l'inclination de son cœur pour disposer de sa main ; & qu'avec mille raisons de louer son choix, on auroit celle de le voir servir à la réconciliation de deux maisons illustres, que les malheurs du temps avoient divisées. Elle a reçu ma réponse avec des larmes de joie ; elle s'est reposée sur moi du soin de son bonheur ; & toujours possédée de ses craintes présentes, elle n'a pas pris un moment de repos pendant toute la nuit, pour se rendre utile à la liberté de Patrice. Je me suis chargé avec plaisir, ajouta

Dilnick, de vous apporter ce qu'elle a jugé de plus propre à vous ſecourir dans un premier trouble; & je ne lui ai pas caché que pour abréger les difficultés que votre délicateſſe pourroit m'oppoſer, je commencerois par faire uſage avec vous de ſa confidence & du pouvoir qu'elle m'a donné de la ſervir.

Chaque partie de ce diſcours me parut mériter plus de réflexion que je n'en étois capable, dans la néceſſité où je me trouvois d'expliquer auſſi-tôt mes penſées par ma réponſe. Les ſentimens de Sara pour Patrice étoient propres à m'inſpirer pour elle autant d'eſtime que de reconnoiſſance: mais je me ſouvenois du récit de mon frère, que j'avois entendu quelques heures auparavant; & comment m'imaginer que le cœur plein de ſa Julie, il eût pu s'engager dans un nouvel amour qu'il falloit l'accuſer de m'avoir déguiſé? Cependant, ſans cette ſuppoſition je ne pouvois ni m'expliquer juſte ſur les ouvertures favorables que je recevois, ni accepter avec honneur un ſecours que Sara ne deſtinoit point à l'amant d'un autre. En rendant juſtice à ſa généroſité, je comprenois ce qu'il falloit attribuer à ſa tendreſſe: l'une étoit clairement le motif de l'autre; & la probité ne me permettoit

pas d'abuſer de ſon erreur. Dans cette incertitude, je pris le ſeul parti qui pouvoit m'en délivrer. Ma chaiſe étoit prête pour le voyage de Dublin. Sans m'ouvrir à Dilnick, je le priai de trouver bon que je l'accompagnaſſe ſur le champ chez ſa parente, n'apportant pour prétexte que l'excès de ma reconnoiſſance, qui ne pouvoit différer plus long-temps à s'exprimer. Mon eſpérance étoit qu'en m'acquittant d'un ſi juſte devoir, je me procurerois adroitement quelques lumières ſur les diſpoſitions de Patrice; & que ſuivant la conduite qu'il auroit tenue avec ſon amante, je réglerois tout à la fois l'opinion que je cherchois à me former de ſes deſſeins, & les marques d'approbation que je ne pouvois leur refuſer.

La diſtance étoit courte. Nous trouvâmes Sara qui paroiſſoit attendre avec impatience le retour de ſon confident: l'ardeur qu'elle ne put modérer en l'appercevant, fut refroidie tout d'un coup par la ſurpriſe qu'elle eut d'apprendre que je le ſuivois. J'avois prié Dilnick de me précéder de quelques pas, pour la prévenir ſur mon arrivée. Il lui rendit compte en peu de mots de toutes les circonſtances de ſon voyage; du moins ſa rougeur me fit-elle juger en la ſaluant, qu'elle me

croyoit informé de tout ce qui se passoit dans son cœur : cette pensée me fit employer des termes fort simples pour ménager sa modestie. Elle répondit à mes remerciemens, qu'elle se croyoit fort heureuse, si Dilnick, qui lui avoit proposé d'accorder sa main à mon frère, m'avoit bien expliqué toute l'estime qu'elle avoit effectivement pour lui, & l'honneur qu'elle croyoit se faire en s'alliant avec ma famille: que son père en quittant l'Irlande, où son malheur ne laissoit guère espérer qu'il pût jamais reparoître ouvertement, lui avoit permis, par un écrit signé de sa main, de chercher honnêtement l'occasion de se marier : que le penchant qu'elle s'étoit senti pour mon frère, avoit été déterminé par la nouvelle disgrace qui venoit de nous arriver dans sa personne; qu'elle confessoit, à la honte de son père, que nous n'en devions accuser que lui : que cette raison même servoit à lui rendre Patrice plus cher, & à lui faire regarder l'offre qu'elle lui faisoit de son cœur, & de son bien, comme une juste réparation du mal qu'il souffroit injustement : que son père, dont elle ne craignoit pas d'expliquer les intentions, approuveroit infailliblement son dessein par les mêmes vues, & me proposant de la

ſuivre dans ſon cabinet : je vous ferai voir, me dit-elle, dans ſa dernière lettre des ſentimens qui ne ſauroient être ſuſpects. Elle me remit en effet une lettre aſſez récente, où parmi quantité de reproches qu'il ſe faiſoit de ſa conduite, il s'accuſoit particuliérement d'avoir violé la reconnoiſſance & l'attachement qu'il devoit à mon père & à notre famille. Que j'appréhende, ajoutoit-il, que mes fauſſes dépoſitions ne deviennent funeſtes à ſes enfans, & que leur infortune ne faſſe quelque jour la honte de ma mémoire ! J'arrêtai ſa fille : cette pièce, lui dis-je, eſt d'une importance extrême pour Patrice ; & vous ne pouvez être ſi bien diſpoſée pour lui, ſans la faire ſervir à ſa juſtification. Elle compris dans quel ſens une lettre de cette nature pouvoit lui être utile ; & je la vis quelques momens ſuſpendue entre ce qu'elle croyoit devoir à l'honneur de ſon père, & l'intérêt de ſon amant. Mais lui ayant repréſenté qu'il y avoit plus de gloire à rétracter une impoſture, que de honte à l'avoir commiſe ; & que le Public mettoit d'ailleurs une juſte différence entre les fautes volontaires, & celles où l'extrêmité de certaines ſituations peuvent entraîner les plus honnêtes gens, elle me confia ſans peine cette eſpèce de rétracta-

tion, dont j'espérai les plus favorables effets pour mon frère.

Des procédés si nobles & si désintéressés augmentèrent tellement l'estime que je croyois déjà devoir à cette généreuse fille, que je lui souhaite dès ce moment au fond du cœur, tout le retour de tendresse & de fidélité qu'elle paroissoit attendre de Patrice. Je me hâte de faire cet aveu, pour attirer l'attention de mes Lecteurs sur la justice & la force des raisons qui m'engagèrent insensiblement dans la plus fatale démarche où le Ciel ait jamais permis que la prudence humaine m'ait entraîné. Je conçus de l'affection pour la belle Sara, & je l'en crus digne. Sa fortune, qui étoit seule un avantage considérable pour mon frère, ne me prévint pas plus en sa faveur, que l'excellence de son naturel, & les témoignages que je recevois de sa vertu. Que pouvoit-il arriver de plus heureux à Patrice, que de se trouver tout d'un coup dans l'opulence, & de la devoir à une femme aimable, dont la sagesse & les charmes pouvoient fixer si agréablement l'inquiétude naturelle de son caractère? Je ne balançai point à m'expliquer d'une manière conforme à ces réflexions. Cependant le souvenir du récit de Patrice me laissant quelque sujet

de défiance, j'aurois souhaité d'être éclairci sur les raisons que Sara pouvoit avoir de lui croire du penchant pour elle. Je pris occasion d'une réponse modeste qu'elle fit à mon discours. Mon frère seroit un monstre, lui dis-je, s'il ne sentoit pas le prix de votre cœur : il ignore vos bienfaits ; mais je ne doute pas que dans l'occasion qu'il a eue de vous entretenir, il ne vous ait fait connoître qu'il est capable de distinguer votre mérite, & de s'attacher à vous par estime autant que par reconnoissance. Elle me répondit avec le même air de modestie, que sans s'être expliqué sur ses sentimens, il avoit paru trouver quelque satisfaction à la voir, & qu'elle croyoit pouvoir interpréter bien des choses en sa faveur. Cette réponse n'étant pas suffisante pour lever mes craintes : je lui témoignai plus ouvertement que malgré le désordre de notre fortune, qui rendoit les sommes qu'elle m'avoit envoyées, fort utiles à la situation de Patrice, je ne croyois pas que l'honneur me permît d'en faire usage sans l'avoir informé de son bonheur. Je pars pour Dublin, ajoutai-je ; la rigueur avec laquelle on le traite, n'ira pas jusqu'à me faire interdire la liberté de le voir. Je me flatte de vous rapporter dans peu de jours, les expressions de sa recon-

noissance, & la confirmation de tout ce que vos bontés m'en font augurer. Elle comprit à la fin ce qui causoit mon scrupule. Ses plaintes me firent naître une nouvelle admiration. Quoi, me dit-elle, indépendamment de ma tendresse, dont je ne dois plus faire mystère, faites-vous un si grand mérite à l'estime d'aider un voisin malheureux de quelqu'argent superflu! Me refuseriez-vous le même service dans les mêmes situations? Elle s'obstina à rejeter toutes mes excuses; & je n'obtins la liberté de partir, qu'après lui avoir promis de retourner chez moi, pour me charger d'une partie de ce qu'elle m'avoit envoyé. Dilnick s'engagea, pour lui plaire, à faire avec moi le voyage de Dublin, & à l'informer promptement du succès de notre entreprise.

Dans les idées que j'ai expliquées, je conçus que de quelque manière que Patrice fût disposé pour elle, la reconnoissance seroit un motif de plus pour le faire consentir à nos propositions, & que je ne pouvois prendre une meilleure voie pour lier un cœur aussi sensible que le sien. Cette réflexion diminua la répugnance que j'avois à profiter de la générosité d'autrui. Nous prîmes Dilnick & moi dix mille francs, qui font une som-

me considérable en Irlande. Patrice n'ayant rien à se reprocher, & la sévérité du gouvernement n'étant excitée que par des soupçons, je n'appréhendois point qu'on se portât contre lui à des extrêmités violentes. Mais je connoissois par expérience la lenteur des procédures de la Cour, & partagé comme j'étois, par d'autres inquiétudes, je portai sur toute la route un fond de tristesse qui étonna Dilnick. Il ne l'attribua qu'à la crainte qui m'alarmoit pour mon frère; & s'efforçant d'interrompre les rêveries auxquelles je me livrois continuellement, il me raconta comment il avoit contribué à l'évasion du père de Sara.

Le Château de Dublin, qui sert de prison aux criminels d'Etat, est un ancien édifice fortifié de plusieurs tours inaccessibles, où les prisonniers sont gardés avec beaucoup de vigilance. Fincer étoit renfermé dans une des plus épaisses; & ses amis, après mille tentatives, désespéroient de s'ouvrir une voie jusqu'à lui. Sa perte néanmoins paroissoit inévitable, on appréhendoit toujours qu'à l'extrêmité de sa vie, quelques alarmes de conscience ne lui fissent révéler le nom de ses complices; & les meilleures familles d'Irlande attendoient cette catastrophe en

tremblant, par la crainte d'y être mêlées dans la perſonne de quelque parent ou de quelqu'ami. Dilnick, intéreſſé pour lui-même, forma le plan d'un artifice que tout autre n'auroit pas exécuté ſi heureuſement. Sa demeure habituelle étant dans une terre éloignée de la Capitale, il craignoit peu d'être reconnu à Dublin. Il acheva de ſe précautionner contre ce péril en ſe déguiſant ſous l'habit d'un bourgeois : cet habillement convenoit d'ailleurs à ſon projet. Il ſavoit, par le ſoin que ſes amis avoient eu de s'informer des moindres circonſtances, que le concierge particulier de la tour, qui ſervoit de priſon à Fincer, étoit un homme marié & père de pluſieurs enfants. Sous divers prétextes il trouva le moyen de ſe faire connoître d'une de ſes filles ; & ſans s'arrêter à la beauté, il jetta les yeux ſur celle à qui il crut le plus d'empreſſement pour le mariage. La propoſition de l'épouſer ſuivit de près les premières déclarations de tendreſſe. Pour ſe faire agréer du père, il parla d'une ſomme conſidérable qu'il cherchoit à placer ; & lui ayant demandé s'il connoiſſoit quelque perſonne de confiance, dont il pût ſuivre les lumières, il lui propoſa de prendre ce ſoin lui-même. Enſuite ſon attachement & ſon eſtime paroiſſant augmen-

ter par degrés, il l'associa aux profits de son commerce, sans autre condition que de se charger de le conduire. Le geolier se crut trop heureux du changement qu'un gendre si crédule alloit mettre dans sa fortune. Il lui promit sa fille, en touchant la somme promise que Dilnick avoit ramassée effectivement dans la bourse d'une multitude d'amis. On avoit évité avec soin dans cet intervalle, de prononcer le nom de Fincer, & même de faire connoître qu'on fût informé de ses affaires, ou sous la garde de qui il étoit. Mais après avoir remis la somme au concierge, Dilnick avoit ajouté sans affectation, qu'il lui en étoit dû une autre dont il appréhendoit beaucoup de n'être jamais payé, parce qu'il avoit négligé quelques formalités qui manquoient à l'obligation; & que son débiteur étant un des conjurés que la Cour avoit fait arrêter, il y avoit peu d'apparence qu'il pût rien obtenir d'un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. L'avidité du gain faisant naître la curiosité du concierge, il lui nomma naturellement Fincer. Ce détour parut si peu suspect, qu'il parvint sur le champ à son but. On ne sauroit même accuser le concierge d'avoir violé son devoir; il rendoit service de bonne foi à un homme qu'il regardoit déjà comme son gendre.

Dilnick, introduit dans la prison de Fincer, réussit sans peine à le faire entrer dans le sens de sa visite & de son discours. Il n'étoit question d'abord que de lui glisser un billet par lequel il vouloit l'avertir du dessein qu'on avoit de le sauver. Mais Fincer tira parti sur le champ des circonstances, & se procura lui-même la liberté de l'entretenir plusieurs fois, en reconnoissant qu'à la vérité il lui devoit une somme considérable, mais obscurément expliquée dans les mémoires qu'il avoit reçus, & qui demandoient par conséquent de nouveaux comptes. L'avarice du concierge fut trompée de nouveau par une réponse si simple ; il consentit à leur accorder le temps de s'éclaircir. Dilnick le mit à profit dans plusieurs visites, pour fournir à son ami divers instrumens qui pouvoient faciliter sa liberté. Cependant un stratagême encore plus heureux lui épargna la peine de les employer. La confiance du concierge encouragea Dilnick à lui montrer enfin une obligation nette & précise, qui paroissoit lui assurer le paiement de sa somme ; mais en feignant de n'avoir plus rien à démêler qu'avec l'Intendant ou les héritiers de son débiteur, il marqua tant de satisfaction de la facilité avec laquelle il avoit obte-

nu ce qu'il desiroit, qu'il engagea aisément le concierge à partager sa reconnoissance. On convint que pour en marquer quelque chose au prisonnier, on porteroit secrétement de quoi souper dans sa chambre. La fille promise à Dilnick, fut la seule qui fut admise à cette fête avec son père. Fincer eut l'adresse de se les attacher de plus en plus, en commençant la partie par un présent de nôces qu'il fit généreusement aux prétendus époux. Ce fut au milieu de la joie que le vin & cette galanterie avoient inspirée aux convives, que Dilnick tua le père d'un coup de poignard, tandis que Fincer menaçoit la fille du même sort, si elle poussoit le moindre cri. Leur dessein étoit de la faire servir à leur évasion, en se faisant accompagner d'elle jusqu'à la porte; & Fincer s'étant revêtu des habits du concierge, se promettoit de passer sans difficulté à la faveur des ténébres. Mais cette malheureuse fille épouvantée du meurtre de son père & de son propre péril, tomba dans un évanouissement si profond, que désespérant de lui faire rappeller ses esprits, ils se hâtèrent de fuir. Le danger de la porte étoit moindre que celui du délai; Fincer passa heureusement sous l'habit de concierge: d'ailleurs leurs amis

les attendoient pour favoriser leur sortie; & quantité de relais placés de longue main sur la route, les rendirent au bord de la mer avant la fin de la nuit.

Il seroit admirable, me dit Dilnick en finissant ce récit, que nous trouvassions votre frère dans la tour d'où j'ai tiré Fincer. Vous en savez les routes, répondis-je en souriant: mais vous auriez à craindre de ne pas trouver la famille de votre beau-père si favorablement disposée. Ce discours, qui n'étoit qu'un badinage, fut vérifié par des événemens sérieux. La première nouvelle que j'eus du sort de Patrice, fut qu'il étoit gardé en effet dans la même tour d'où Fincer s'étoit sauvé. Toute la ville étoit déjà informée de son aventure; & le souvenir de la mienne qui étoit toute récente, servoit à échauffer encore plus la curiosité du public. Je recommandai à Dilnick de ne pas suivre imprudemment son zèle. N'ayant rien à ménager pour moi-même, je me rendis sans crainte au Palais du Vice-roi, où j'eus la satisfaction de me voir reçu avec quelques marques de considération. Ce Seigneur me fit introduire; en prévenant mon discours, il se justifia honnêtement de la nécessité que son emploi lui imposoit de faire violence à son inclination,

pour soutenir les droits de la Couronne & de l'autorité du Roi. Si votre frère est innocent, ajouta-t-il, je m'empresserai de réparer le chagrin que je lui cause. Je le pressai là-dessus d'écouter ce que j'avois à dire pour sa défense. Il me refusa cette faveur, sous prétexte que le jugement d'une affaire si importante ne dépendoit pas de sa seule autorité. La permission de le voir, à laquelle je fus obligé de me réduire, me fut vendue plutôt qu'accordée; car je ne l'obtins qu'à condition de me faire accompagner d'une garde ou d'un messager d'Etat, qui devoit être témoin de notre entretien.

C'étoit néanmoins une grace précieuse, & que je me hâtai de mettre à profit: dans la crainte seulement qu'elle ne me fût pas accordée plus d'une fois, je retournai au lieu où j'avois laissé Dilnick; & je convins avec lui des conseils que je devois donner à mon frère. Il me recommanda de lui porter mille écus qui pouvoient lui être nécessaires à plus d'un usage; & m'expliquant particuliérement ses vues, il m'assura que si dans les premières interrogations il ne se trouvoit rien d'assez considérable à sa charge, pour faire prendre aux procédures une couleur de *haute trahison*, il n'y avoit pas un seul habitant

de Dublin à qui l'espoir de la plus légère récompense ne fît tout entreprendre pour sa liberté. C'est ce que j'ai vérifié, ajouta-t-il, dans l'affaire de Fincer. La rareté de l'argent le rend si cher aux Irlandois, qu'ils se le procurent à toutes sortes de prix ; mais les exécutions terribles par lesquelles on a voulu cimenter l'autorité Royale, ont répandu tant d'épouvante à Dublin, que vous verrez pâlir tout le monde au seul mot de haute trahison. Il m'engagea à mettre cette remarque par écrit, & à cacher le papier dans la bourse où je mettois les mille écus. Je ne me flatte pas, lui dis-je, que mon Argus m'accorde la liberté de remettre la bourse sans l'avoir visité. Commencez par le gagner lui-même, répliqua Dilnick ; cent pistoles vous rendront le maître de toutes ces ames vénales. Je compris que cette entreprise étoit possible : mais j'étois arrêté par deux scrupules ; l'un causé par mes principes de religion, qui ne me permettoient pas de séduire un homme à prix d'argent pour lui faire violer son devoir ; l'autre, par la délicatesse de l'honneur qui me faisoit regarder comme une bassesse d'employer l'argent de Sara au service de mon frère, sans savoir si je le trouverois disposé à l'épouser. Cependant

cent piſtoles n'étant point une ſomme ſi conſidérable, que mes propres revenus ne fuſſent ſuffiſans pour la reſtituer, j'aurois paſſé ſur cet obſtacle, ſi l'autre n'eût agi ſur moi dans toute ſa force. Je fis l'aveu de mon embarras à Dilnick : il le traita de foibleſſe ; mais n'ayant pû me faire changer de penſée, il me laiſſa partir ſans la combattre plus long-temps.

Je me rendis au Château, conduit par le Meſſager d'Etat que le Vice-roi avoit nommé. Patrice fut attendri de ma diligence à le ſuivre & des premières expreſſions de mon amitié. Hélas ! me dit-il, ce n'eſt ni ma vie ni ma liberté qui cauſe mes craintes ! Mais que deviendra ma ſœur ? Qui ſollicitera pour mon frère ? Vous ne vous figurez pas, ajouta-t-il, toute l'horreur de leur ſituation, puiſque c'eſt à moi que vous vous croyez redevable des premiers ſoins. Allez, partez pour Paris où votre préſence eſt plus néceſſaire qu'à Dublin ; & ſous quelque prétexte qu'on me retienne ici, remettez-vous au Ciel du ſoutien de mon innocence. Je louai la tendreſſe de ſon naturel ; mais comment voulez-vous, lui répondis-je, que l'objet le plus préſent ne ſoit pas celui qui cauſe ma plus vive alarme ? Vous laiſſerai-je périr ſans ſecours, pour en por-

ter au loin, & peut-être d'inutiles à votre frère & à Rose, dont vous ne m'avez pas même représenté le danger comme une extrêmité si pressante? Patrice m'interrompit : je crois Georges, me dit-il, à couvert de certaines craintes; mais le malheur qui m'arrive, me force de vous ouvrir mon cœur sur d'autres sujets d'inquiétude, que la seule envie de vous ménager, m'a fait déguiser dans mon récit. Rose est vertueuse, n'en doutez pas : elle a supporté notre infortune avec courage; elle paroît insensible à la sienne; mais elle est à la veille de tomber dans la dernière indigence. Les soins amoureux du Duc de..... ne se relâchent pas un moment. Etrangère, jeune, crédule..... dispensez-moi de vous faire pressentir tout ce qui la menace. La vertu la plus ferme a besoin de secours; & qui vous assure qu'un instant négligé n'entraîne pas quelques fois des suites irréparables? Il vouloit continuer; mais son discours avoit déjà fait trop d'impression sur moi. L'air même d'obscurité qu'il paroissoit affecter, avoit servi à redoubler mon trouble. Je l'interrompis à mon tour, mais avec un sentiment si vif & si amer, que je ne fus pas surpris de l'effet qu'il produisit. Secours du Ciel, m'écriai-je, n'abandonnez pas

une fille infortunée ! Hélas, Patrice ! pourquoi me déchirez-vous le cœur ? Je vous y porte tous trois, mais que vous le diviſez cruellement ! Affreux partage ! Où dois-je tourner ? où courir ? où porter les premiers remèdes ? Devois-je quitter Paris ! mais pourquoi mépriſiez-vous mes conſeils ? Mille plaintes de cette nature, que je laiſſai échapper dans mon tranſport, touchèrent ſi ſenſiblement le meſſager d'Etat, qu'il mêla à notre entretien quelques marques civiles de compaſſion. L'ardeur avec laquelle nous nous étions livrés d'abord au plaiſir de nous revoir, ne nous avoit guère permis de faire attention que nous étions obſervés. L'expreſſion naturelle de nos peines avoit amolli ce caractère farouche : j'en fus frappé, malgré les mouvemens qui m'agitoient ; & je crus que la reconnoiſſance étoit une juſte raiſon de le récompenſer. Je lui offris une partie de la ſomme que Dilnick avoit cru capable de le corrompre. La diſpoſition où j'avois intérêt de le mettre, n'étoit que celle où il entroit naturellement, & je n'avois rien à lui propoſer qui ne pût s'accorder avec ſon devoir. Il reçut avidemment mes offres : ſon zèle augmenta ; & ne voyant que de l'innocence, nous dit-il, dans tout ce qu'il venoit

venoit d'entendre, il nous permit de traiter nos affaires domestiques à l'écart.

Je puis donc m'expliquer en liberté, dis-je aussi-tôt à Patrice. Hélas, quel contre-temps! Comment puis-je vous laisser dans le péril où vous êtes, si je vole au secours de Rose, & dois-je abandonner aussi notre malheureuse sœur au bord du précipice où vous me la représentez. Je sens, continuai-je en arrêtant l'impatience qu'il avoit de me répondre, je sens, mon cher Patrice, qu'avec un peu de présence & de fermeté d'esprit, vous pouvez résister à nos persécuteurs & faire triompher votre innocence. Je suis sorti heureusement des mêmes embarras: mais votre caractere m'épouvante; je crains votre manière de penser sur les événemens de la vie, & cette indifférence mélancolique que vos dernières aventures n'ont fait que redoubler. Vous vous défendrez mal; vous vous abandonnerez vous-même à l'injustice, en vous croyant assez vengé par vos dédains. Vous êtes capable de servir mieux que personne à la défense d'autrui, & vous ne ferez rien pour la vôtre. Vous laisserai-je ici dans un doute si cruel, & n'exposerai-je pas plutôt ma vie pour assurer celle d'un frère qui m'est si cher? Ah! repris-je en l'em-

braſſant, que n'êtes-vous en état de goûter un conſeil qui répareroit tous nos malheurs! Vous mettriez le repos & l'honneur de Roſe à couvert; vous faciliteriez la liberté de Georges; vous me retiendriez auprès de vous pour avancer la vôtre; vous rétabliriez notre maiſon dans ſon ancien luſtre: enfin, vous deviendriez le ſoutien & la gloire d'une malheureuſe famille, qui paroît toucher à ſa ruine, & qui ne peut être relevée que par vous. Je ne vous nomme point des avantages chimériques: tous les biens que j'ai comptés ſont entre vos mains: je vous les offre, & je vous conjure de les accepter.

Je le regardois fixement, en m'efforçant de mettre dans mes yeux tout l'air de confiance & de joie, que je ne devois avoir qu'après l'aſſurance de ce que je deſirois. De ſon côté il paroiſſoit inquiet & agité, comme s'il eût preſſenti à quoi mes propoſitions alloient aboutir. Mais, doutez-vous, me répondit-il, que je n'embraſſe avec ardeur tout ce qui peut nous conduire à tant de biens, du moins ſi c'eſt par des voies dignes de nous? Non, je n'en doute pas, répliquai-je, ſi vous avez quelque tendreſſe pour votre famille, ſi l'intérêt de Roſe vous touche, ſi vous êtes ſenſible au mérite, à la généroſité, au

desir qu'on a de vous plaire & d'acheter votre cœur par mille bienfaits. Ensuite, sans lui laisser le temps de se reconnoître, je continuai de lui apprendre que Sara Fincer, dont il connoissoit la beauté & les richesses, consentoit à le rendre le maître de sa fortune & de sa personne, que Dilnick, son plus proche parent, m'en avoit fait la proposition; qu'elle me l'avoit confirmée de sa bouche; & que ne consultant que son inclination & son estime, elle avoit déjà fait pour lui tout ce qu'un mari pouvoit attendre d'une femme tendre & vertueuse. Elle s'est dépouillée, lui dis-je, de ce qu'elle possédoit de plus précieux; elle a sacrifié son argent, ses pierreries, & jusqu'à sa vaisselle; c'est vous dire qu'elle se sacrifieroit elle-même. Je ne connois rien de si modeste que son caractère, & de si tendre que ses sentimens. Voyez si c'est payer trop cher tous les avantages qui nous manquent, que de nous les procurer en un moment par le consentement que je vous demande: car vous devez comprendre qu'étant chargé des libéralités de Sara, je puis sauver Rose en vous quittant, & lui faire toucher de quoi se passer du secours d'autrui. C'est vous-même qui lui rendrez cet important service, en lui faisant part d'un bien que

je n'ai accepté que pour vous. Libre de cette inquiétude, je demeure à Dublin pour vous aider de mes conseils & de mes soins. Je vous mets dans peu de jours entre les bras d'une femme aimable & passionnée pour vous. Vous devenez le chef, le protecteur, le père de votre famille; vous faites tout à la fois votre bonheur & le nôtre. Un mot, un signe de volonté nous rend tous heureux.

Le cœur de Patrice s'étoit comme resserré à proportion des efforts que j'avois faits pour l'ouvrir. Il paroissoit consterné de m'entendre : sa consternation s'étoit répandue sur son visage. Hélas, que me proposez-vous, me répondit-il en baissant les yeux! Avez-vous oublié ce que je vous racontois il y a trois jours? Est-ce mettre notre fortune & notre bonheur à des conditions possibles, que de les faire dépendre du parjure & de la perfidie? Songez-vous que je ne suis pas plus lié à Julie par mon inclination que par mes sermens; qu'elle a reçu ma foi; qu'elle m'a donné la sienne; que je suis moins à moi qu'à elle, & que je n'ai plus de pouvoir sur un cœur où elle regne avec des droits si justes? Qui vous arrête, ajouta-t-il en soupirant? Partez pour Paris: allez secourir Rose: les secours qui

peuvent la sauver ne surpassent pas vos forces ; & moi je n'en desire pas d'autre à Dublin que celui de mon innocence.

Il étoit trop clair que Sara s'étoit flattée mal-à-propos. Cette explication suffisoit pour arrêter l'usage que j'aurois pu faire de ses libéralités. Je ne parlai pas même à Patrice des mille écus que j'avois à lui offrir, & je remis à délibérer seul sur le parti qui me restoit à prendre. Cependant, ayant peine à concevoir qu'une passion, que je regardois comme le déréglement d'une jeunesse oisive, pût tenir long-temps dans un esprit aussi sensé que Patrice, contre toutes les raisons que je lui avois apportées, je l'exhortai sans faire de réponse aux siennes, à méditer sur une affaire de cette importance. M'accorder la permission de vous voir, ajoutai-je en levant la voix pour être entendu du Messager, c'est marquer en effet qu'on ne vous croit pas digne d'être traité avec rigueur. La condition qu'on y attache n'est pas importune, puisque cet honnête homme ne nous ôte point la liberté de nous entretenir. Je vous reverrai dès aujourd'hui.

J'affectai ainsi de ne pas m'ouvrir sur les embarras de Rose, pour lui laisser toute son inquiétude, qui me paroissoit un motif puissant sur un cœur tel que le sien.

Mon projet n'étoit pas moins de prendre de juſtes meſures, en ſortant du Château, pour faire toucher une ſomme honnête à ma ſœur. C'étoit l'eſpérance de voir réuſſir les deſirs de Sara, qui m'avoit engagé plus que la néceſſité à recevoir ſon argent: car il m'en reſtoit aſſez pour faire tête à une partie du moins de mes embarras; & je n'aurois pas déſeſpéré de trouver d'autres ſecours dans la généroſité de quelques amis, avec leſquels j'avois toujours eu plus de liaiſon qu'avec les Fincer. Je quittai donc Patrice, ſans lui laiſſer d'autre ſujet de réflexion que les avantages que je lui avois propoſés, & ſes allarmes pour ſa ſœur. Mais un incident cruel, contre lequel toute la droiture de mes vues ne pouvoit me prémunir, augmenta tout d'un coup mes peines, & faillit à détruire toutes mes eſpérances.

Dilnick, que j'avois laiſſé ſeul, ne crut pas que l'aventure qu'il m'avoit racontée, fût une raiſon de ſe tenir caché dans une Ville telle que Dublin. Le changement de ſes habits & le ſoin qu'il avoit eu de nous choiſir un logement fort éloigné du Château, lui parurent deux ſûretés ſuffiſantes. Sans autres précautions il employa le temps de mon abſence à viſiter ſes amis, qui demeuroient dans divers quartiers de

la Ville. La fille du Concierge qu'il avoit poignardé, cette même maîtresse qu'il avoit feint de vouloir épouser, le reconnut au passage d'une rue écartée; & joignant à la vengeance de son père le ressentiment de sa propre honte, elle résolut à toutes sortes de prix de le livrer à la Justice. Quoique Dilnick fut en carrosse, elle s'obstina à le suivre à pied pendant une partie du jour, jusqu'à ce que s'étant assurée de son logement, elle crut le pouvoir faire arrêter à coup sûr. J'arrivois du Château, pour le consulter sur la voie la plus courte de faire tenir une Lettre de Change à Paris. A peine avois-je commencé à m'expliquer, qu'un bruit causé par la résistance de nos Domestiques, nous fit craindre qu'on ne pensât à nous faire quelque insulte. Je fis souvenir Dilnick qu'elle ne pouvoit regarder que lui, & je lui conseillai de se mettre à couvert par la fuite, sans faire fonds, comme il y paroissoit porté, sur une défense inutile. Il suivit si heureusement mon conseil, que s'étant échappé par une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il eût le temps de s'éloigner du quartier, avant qu'on fût prêt à le suivre.

Cependant le bruit croissant par les cris de la Garde qui menaçoit d'enfoncer les

portes, je me préſentai pour en ſavoir la cauſe. J'appris de nos Domeſtiques, qu'à la ſeule vue de pluſieurs gens armés, ils avoient pris le parti de pouſſer une porte fort épaiſſe qui faiſoit la ſéparation de notre appartement. Cette précaution ſauva Dilnick, qui eut toute la liberté de ſe réfugier chez un de ſes amis. Pour moi, qui ne croyois rien avoir à redouter, je donnai ordre à nos gens d'ouvrir la porte; & me préſentant à la Garde, je me plaignis du trouble qu'elle cauſoit chez moi. L'Officier ne me répondit que par un ordre du Vice-roi, qui le chargeoit d'arrêter un ennemi du Gouvernement, & de ſe ſaiſir de tout ce qu'il trouveroit dans la même chambre. Cette commiſſion qui n'étoit point expliquée dans d'autres termes, fut exécutée ſur le champ. Quoique l'Officier, qui avoit pris des informations dans la maiſon, fût ſurpris de me trouver ſeul, il ſe contenta de faire une recherche exacte dans tous les cabinets; & n'écoutant ni mes juſtifications ni mes plaintes, il me conduiſit dans les priſons du Château, tandis que les malles de Dilnick & les miennes furent portées chez le Vice-roi.

Nous n'avions heureuſement avec nous, que la lettre de Fincer, que j'avois reçue

de sa fille. Cette réflexion soutint un peu mes esprits; & m'imaginant avec raison que le nom de Dilnick n'avoit point été connu dans son ancienne aventure, je me flattai que lorsque l'accusation de son ennemie ne pourroit être vérifiée par sa présence, elle tomberoit d'elle-même avec toutes les poursuites de la Justice. Je prévis aussi qu'il en coûteroit quelque chose à ma sincérité pour répondre nettement aux interrogations; mais j'espérois de les éluder en protestant que je n'avois jamais eu de commerce avec Dilnick, & en prouvant même par le témoignage de diverses personnes d'honneur, avec lesquelles je vivois familiérement, que je ne le connoissois que depuis deux jours. Cette manière de me défendre, pouvoit servir aussi à faire soupçonner son ennemie de s'être abusée, & d'en avoir cru trop légérement sa haine; parce que n'ayant point de preuves à donner de son accusation, il étoit naturel, dans une affaire qui touchoit l'honneur d'un homme de distinction, de s'en rapporter plutôt à des apparences qui lui étoient favorables qu'aux dépositions d'une fille sans nom & sans aveu. Le souvenir de Rose fut donc le seul poids dont mon imagination ne put se soulager. Les instances de Patrice & ses expressions équivo-

ques, me revinrent à l'esprit ; & n'ayant que trop de penchant à grossir le danger par mes craintes, je me plaignis amérement au ciel pendant toute la nuit, de l'obstacle qu'il avoit laissé naître aux secours que je destinois à la vertu.

Il arriva néanmoins, comme je l'avois prévu, que cette affaire prit bientôt un heureux cours. Le Vice roi fut surpris d'entendre que c'étoit moi qu'on avoit arrêté. Il trouva si peu de vraisemblance dans l'accusation dont on l'avoit entretenu, que sans porter ses vues plus loin, il se reprocha d'avoir fait une démarche inconsidérée, qu'il se crut même obligé de la réparer par des excuses. La lettre de Fincer ne servit qu'à le confirmer dans cette disposition, & à lui en inspirer de favorables pour Patrice. Il me fit ouvrir dès le lendemain les portes de ma prison, avec un compliment civil sur l'erreur où sa précipitation l'avoit exposé. Le premier usage que je fis de ma liberté, fut pour l'aller remercier. Il me renouvella ses excuses ; & me parlant de la lettre de Fincer, il me témoigna la satisfaction qu'il avoit eue d'y trouver un éclaircissement qu'il pouvoit faire valoir à l'avantage de ma famille, & à la justification de mon frère. Enfin soit qu'ayant mal compris le premier discours de ceux qui

m'avoient arrêté, la seule honte de m'avoir chagriné mal-à-propos lui eut fait rejetter toutes les autres explications; soit qu'il fût bien-aise au fonds d'avoir trouvé un prétexte pour ne pas réveiller une affaire ensevelie, il ne me fit pas la moindre question qui eût rapport à Dilnick. On publia donc comme une nouvelle constante à Dublin, que j'avois été arrêté injustement sur une ridicule accusation; & Dilnick fut si heureux, que son nom ne fut pas même mêlé dans cette aventure.

Qui ne s'imagineroit pas que mes peines touchoient à leur fin, ou que j'étois du moins délivré du principal embarras qui les avoit causées? J'en avois moi-même cette opinion; & pressé par le souvenir de Rose, je ne perdis pas un moment pour me rendre à ma maison, où le Vice-roi m'avoit assuré que mes malles avoient été renvoyées par ses ordres. Elles y étoient en effet; mais notre argent étoit disparu. A peine en crus-je mes yeux & ma mémoire. J'étois trop sûr néanmoins, que non-seulement le gros de nos richesses, mais les mille écus mêmes que j'avois porté la veille au Château, devoient être dans un sac de cuir où je les avois mis à mon retour. Je n'étois pas moins certain d'avoir renfermé le sac

dans ma malle ; elle avoit été enlevée à ma vue par les Gardes du Vice-roi. C'étoit sans doute par les mêmes mains qu'elle avoit été rapportée. Il étoit clair que je ne pouvois accuser qu'eux, & qu'ils devoient m'en répondre. Je conçus du moins l'espérance que mes plaintes seroient écoutées, & que la justice du Vice-roi me feroit restituer ce qu'on m'avoit ravi sans son ordre. Je retournai sur le champ au Palais, moins ému par le ressentiment de notre perte, que par mille idées effrayantes qui me troubloient déjà pour l'avenir. Le Vice-roi apprit l'infidélité de ses Gardes avec une vive colère. Il fit arrêter au même moment ceux qui avoient été chargés du dépôt. Mais soins inutiles. La présence de la mort n'auroit pas fait lâcher leur proie à des misérables, qui estiment l'argent plus que la vie. Ils s'étoient trop fidélement accordés dans l'exécution de leur crime. On ne put tirer d'eux la moindre confession qui les exposât même aux procédures de la Justice. Ils protestèrent constamment que la malle n'avoit pas été ouverte jusqu'au Palais, & que le Vice-roi l'ayant fait visiter à ses yeux, c'étoit à lui-même qu'il falloit demander compte de ce que j'avois perdu.

Cette insolence, qui auroit mérité seule

d'être punie dans une autre Nation, & qui ne peut être conçue que par ceux qui connoiſſent le caractère de la populace d'Irlande, n'en eut pas moins le ſuccès que ces malheureux s'étoient promis. Le Vice-roi me dit avec chagrin qu'il étoit au déſeſpoir de ma perte, mais que je ne devois en accuſer que moi-même, & que pour être en droit d'en exiger la réparation, ſuivant toute la rigueur des Loix, il eût fallu qu'au moment que j'avois été arrêté par ſes Gardes, j'euſſe déclaré que j'avois dans ma malle la ſomme que je les accuſois de m'avoir ravie. Il me fit même entendre que ne pouvant les convaincre par aucune preuve, j'avois à craindre qu'ils ne me chagrinaſſent à leur tour, en exigeant eux-mêmes la réparation d'une plainte qu'ils pouvoient traiter de calomnie.

C'étoit me déclarer qu'il étoit temps de finir mes pourſuites; car le témoignage de Dilnick, qui auroit pu ſervir de preuve à la vérité, n'étoit pas un ſecours auquel il me fût permis de penſer. J'eus aſſez de pouvoir ſur le trouble de mon cœur pour faire valoir du moins mon infortune, comme une nouvelle raiſon d'indulgence, qui obligeoit un Seigneur auſſi généreux que le Vice-roi à ne pas faire languir Patrice dans une trop longue atten-

te de son sort. Il parut sensible à ce motif, & je sortis satisfait de ses promesses. Mais foible consolation, lorsque me trouvant rendu à moi-même, j'essuyai les assauts réunis de mille passions que je ne connoissois pas encore, & qui se joignirent à celles dont j'éprouvois déjà toute la force. Mon inquiétude pour Rose & pour Patrice ne fut pas le premier tourment qui se fit sentir à mon cœur. Je pensai à cette généreuse Sara, dont l'attente étoit si malheureusement trompée, & qui perdoit avec ses tendres espérances une somme qu'elle croyoit mieux employée. Je pensai à moi-même, qui me trouvois ainsi chargé de deux sortes de dettes, auxquelles je ne voyois aucune apparence de pouvoir satisfaire; celle de l'honneur, qui m'obligeoit à restituer un prêt dont toutes mes épargnes n'égaleroient pas de long-temps la valeur; & celle de la reconnoissance, dont les refus de Patrice ne me permettoient jamais de m'acquitter. Quelle opinion Sara pouvoit-elle prendre de mon aventure? Comment lui faire entendre que son argent s'étoit échappé de mes mains, & qu'elle n'en avoit pas plus de fruits à espérer de sa tendresse & de sa générosité? Mais en supposant que par une longue privation du nécessaire, je pusse

me décharger du moins du premier de ces deux devoirs, que devenoit Rose, à qui je m'ôtois le pouvoir de procurer le moindre secours? Il lui restoit l'assistance du Ciel; mais l'a-t-elle méritée, disois-je, par son penchant pour les vaines occupations du monde, & par sa résistance à mes conseils? Et de quelque cause que vienne sa chûte, en est-elle moins terrible pour moi, soit que j'écoute l'honneur, ou que je ne consulte que la religion?

Je passai une partie du jour dans ces réflexions, & rien ne me paroissoit propre à calmer mon esprit, lorsque je reçus un billet des mains d'un inconnu, qui n'ajouta rien pour expliquer le sujet de sa commission. Je le reçus avec inquiétude; mais avec quelque obscurité qu'il fût conçu, je n'en lus pas deux lignes sans y reconnoître Dilnick, qui se croyoit obligé par l'expérience à garder toutes ces précautions. Il me marquoit qu'étant à couvert chez un ami fidéle, il avoit été informé de toutes les suites de son aventure, qu'il apprenoit en dernier lieu la perte de mon argent: mais que la regardant comme le moindre de nos malheurs, il m'exhortoit à m'armer de courage, & à faire fonds sur de nouveaux secours qu'il se disposoit à

me procurer; qu'étant lié de si près par le sang avec Sara, il prenoit déjà pour Patrice tous les sentimens qu'il croyoit devoir au mari d'une parente si chère, qu'il étoit sans enfans, & que son bien ne pouvant être mieux employé, il étoit résolu d'en vendre une portion pour suppléer à ma perte; qu'il trouvoit ce parti plus convenable que celui de vendre ou la vaisselle ou les diamans de Sara, d'autant plus que cette vente entraîneroit des longueurs, & qu'il pouvoit terminer la sienne en un moment avec un de ses amis à qui il l'avoit déjà proposée. La suite de sa lettre contenoit d'autres témoignages de zèle, & quelques conseils qui pouvoient avancer la liberté de Patrice. Je marquai hier notre disgrace à Sara, ajoutoit-il en finissant; mais je n'ai pas jugé à propos de lui apprendre aujourd'hui le vol qu'on vous a fait, & je vous demande la même discrétion.

Nouveau sujet de reconnoissance, mais qui ne pouvoit servir qu'à redoubler les tourmens de mon cœur. Je ne balançai pas sur la réponse que je devois à cet avis; ce fut une prière pressante de ne rien entreprendre sans avoir reçu quelques explications que je lui promettois dans notre première entrevue; & louant la prudence

qui l'avoit empêché de me nommer ſon aſyle dans une lettre, je le ſuppliois de s'aſſurer de quelqu'un qui put me l'apprendre avec moins de danger. Dans l'ardeur des mouvemens que tant de généroſité m'inſpiroit, je ſerois parti ſur le champ pour Killerine, & j'aurois employé tout mon crédit pour lever une ſomme d'argent, fallut-il engager juſqu'au dernier de mes meubles & tous les revenus de mon bénéfice : mais outre que je n'aurois jamais compté de faire monter mes emprunts à dix mille francs, je ne pouvois oublier de quelle importance il étoit pour Patrice que je fuſſe à Dublin, lorſqu'il ſeroit interrogé pour la prémière fois. La diligence ou la lenteur des procédures me paroiſſoit dépendre de cette ſcene, & ç'eut été m'arracher le cœur que de m'éloigner de lui ſans ſavoir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer.

Je ne laiſſai point paſſer le jour ſans retourner à ſa priſon, autant pour le délivrer de l'inquiétude qu'il avoit pû reſſentir la veille de ne me pas revoir ſuivant ma promeſſe, que pour tirer de lui des explications poſitives ſur la ſituation de Roſe. J'eſpérois quelque choſe auſſi de mes dernières inſtances, & de tant de motifs preſſans auxquels j'avois laiſſé le temps

d'agir. A l'égard de sa sœur, il me répéta que sa principale crainte consistoit dans l'adresse & les intrigues du Duc de... qui s'étoit comme proposé la ruine de sa sagesse & de son honneur; mais je reconnus encore qu'il dissimuloit une partie de ses sentimens, & je n'en fus que plus effrayé d'un péril qu'il s'obstinoit à me déguiser. Je ne remportai pas plus de satisfaction pour le second de mes desirs. Il me renouvella tristement ce qu'il m'avoit dit la veille, avec les mêmes instances de l'abandonner à son malheureux sort. Il n'étoit pas temps de lui découvrir toutes les circonstances qu'il ignoroit; mais j'ajoutai aux raisons que je connoissois capables de toucher son cœur, diverses considérations prises des aveux mêmes qu'il m'avoit faits. Songez-vous, lui dis-je, que votre Julie vous est ravie sans retour; que vous ignorez jusqu'au lieu de sa demeure; qu'elle est sous la garde d'un père qui vous hait, qui lui destine un autre époux, qui l'a déjà forcée peut-être de le recevoir; enfin que vous n'avez rien à vous promettre de sa tendresse ni de la vôtre... Il m'interrompit en versant quelques larmes: Vous comptez mes douleurs, me dit-il; mais ce n'est pas un remède propre à les guérir.

J'aurois déſeſpéré de le vaincre, ſi la confiance que j'avois au pouvoir du Ciel ne m'eût fait penſer continuellement que le cœur des hommes eſt entre ſes mains, & qu'il peut les tourner à ſon gré. Nos infortunes me ſembloient dignes de ſa pitié; & ne voyant que le mariage de Patrice qui pût les réparer, je l'attendois comme une faveur de ſa bonté, ou j'étois diſpoſé à le voir manquer avec cette patience qu'on a dans les malheurs dont on ne voit point la cauſe, & que la Religion ſeule apprend à ſouffrir ſans murmurer. Qu'aurois-je fait dans cette cruelle ſuppoſition? Je me ſerois jetté aux genoux de Sara, au riſque peut-être d'y mourir de douleurs: je lui aurois confeſſé le malheureux ſuccès de ſa tendreſſe & de ſa généroſité: j'aurois remis à ſa diſpoſition, ma vie qui n'étoit pas mon objet le plus cher, & le bien modique dont je jouiſſois; & ſi la bonté de ſon cœur m'eut laiſſé l'un & l'autre, j'aurois volé à Paris pour en offrir de nouveau le ſacrifice à Roſe, ſans autre condition que d'aimer la vertu, & de ſuivre quelquefois mes conſeils. Je me gardai bien de communiquer toutes ces idées à Dilnick, que je vis le lendemain. Il ſatisfit au deſir que je lui avois marqué, en me faiſant remet-

tre ſimplement le nom & la demeure de ſon ami. Je compris le ſens de cette adreſſe; & ne voulant négliger aucune précaution, je fis pluſieurs détours pour me rendre au lieu qu'il m'avoit nommé. Il me reçut avec une joie qui me fit attendre quelque nouvelle favorable. En effet, me prévenant d'abord: je ne me ſuis pas arrêté, me dit-il, aux difficultés que vous m'avez fait preſſentir; & craignant de manquer une occaſion qui ne ſe trouve pas toujours, j'ai vendu à mon hôte une portion de mon bien. Quoiqu'il le connut, ajouta-t-il en riant, j'ai gagné quelque choſe à ce marché; car j'ai tiré quinze mille francs de ce qui n'en a jamais été eſtimé que treize ou quatorze. Comme je me récriois ſur cette démarche, en la traitant d'inutile & d'inconſidérée: vous ne ſavez pas, reprit-il, que plus heureux que nous n'aurions jamais oſé l'eſpérer après tant de traverſes, nos affaires ſont à la veille de ſe terminer; & ne me reprochez pas d'avoir été trop vîte; car c'eſt à cette diligence que je dois tout le bonheur qui ne peut plus nous manquer. Il continua de m'apprendre que le matin du même jour ſe croyant en état d'entreprendre quelque choſe avec ſon argent, il étoit allé chez le Préſident du Commi-

té, que la Cour avoit établi pour les derniers troubles, & devant lequel l'affaire de Patrice devoit s'inſtruire; que n'en étant point connu, il s'étoit fait annoncer ſans crainte pour un gentilhomme de notre Maiſon: que dès les premières explications il avoit compris clairement qu'on n'alléguoit rien de précis à la charge de Patrice, & qu'il n'étoit queſtion que de ſimples ſoupçons; mais que ne comprenant pas moins qu'on prendroit du temps pour les éclaircir, il avoit jugé que ce que nous avions à craindre de plus dangereux, étoit le délai de l'interrogatoire, & la durée d'une priſon dont nous ne verrions peut être jamais la fin: qu'il s'étoit hazardé là-deſſus à ſonder le Préſident; & que ſans parler d'indulgence pour un coupable, il avoit demandé au contraire qu'il y eut de la ſévérité dans les recherches & le jugement, pourvu qu'il y eut autant de diligence: qu'il avoit ajouté ſeulement qu'étant auſſi perſuadé que cette faveur dépendoit de lui, qu'il l'étoit qu'elle ne bleſſoit pas ſon devoir, il ne faiſoit pas difficulté de lui propoſer des motifs qui pouvoient s'accorder avec ſa conſcience, & devenir peut-être utiles à ſes affaires! enfin qu'il lui avoit parlé de mille piſtoles qui pouvoient être comptées au même mo-

ment; sur quoi le marché avoit été conclu, portant dans un seul article, que si Patrice ne se trouvoit chargé de rien, il seroit libre avant la fin du mois. Cette promesse avoit été payée sur le champ par les dix mille livres que Dilnick avoit en or; & comme il étoit homme sensé, la manière dont il avoit lié le Président, lui répondoit de l'exécution. J'allois marquer, ajouta-t-il, cette heureuse nouvelle à Sara, & vous pouvez de votre côté la communiquer à Patrice.

Son récit n'avoit pas été assez long pour me donner le temps de revenir de ma surprise, ni de mettre dans ma réponse plus d'ordre que dans mes pensées. Je sentois palpiter mon cœur de crainte & d'embarras. Mais pourquoi vous hâtiez-vous, lui dis-je, sans être fixé à ce que je voulois exprimer? Pourquoi ne pas attendre que je me fusse expliqué avec vous? Se défait-on de son bien, continuai-je avec le même embarras, pour servir des étrangers, du moins sans les avoir consultés, sans savoir s'ils sont en état de satisfaire à des avances & à des générosités de cette nature? Si c'est l'unique peine, répondit Dilnick, qui cause vos difficultés, calmez-vous; & n'ayez pas plus d'inquiétudes pour la re-

connoissance que je ne vous impose d'obligations pour le bienfait. Sara doit hériter de mon bien ; qu'importe qu'elle le reçoive aujourd'hui ou après ma mort, lorsqu'il m'en reste assez pour continuer de vivre avec agrément ? Je sais, ajouta-t-il, que je la flatte par l'endroit le plus tendre, & qu'elle préféreroit le service que je viens de lui rendre à tout mon héritage.

Plus touché encore de ces sentimens que de leurs effets, je ne répliquai que ce qu'il falloit pour faire connoître que je leur donnois leur juste prix ; & quittant Dilnick sur quelque prétexte, je me rendis au Château avec toute la vîtesse dont je fus capable. Mon impatience souffrit beaucoup du détour que je fus obligé de prendre pour me faire accompagner du Messager d'Etat. Chaque moment de délai me sembloit une perte pour l'honneur de Patrice, pour le mien, pour la tendresse de mon cœur, enfin pour tout ce que j'avois de cher & de sacré.

Il n'est plus temps de ménager les termes, dis-je à Patrice en l'abordant, ni d'écouter une vaine tendresse, lorsqu'il faut se rendre à la voix de l'honneur, & lui racontant sans interruption tous les droits que les Fincer avoient acquis sur

lui, voilà, repris-je avec force, ce que j'oppose à vos prétextes & à vos excuses. Si l'on vous offroit avec un cœur si noble, un visage rebutant, ou quelqu'autre difformité du corps & d'esprit, je vous plaindrois peut-être d'une nécessité à laquelle vous ne seriez pas moins obligé de vous soumettre. Mais la naissance, la beauté, les richesses, unies à toutes les qualités de l'esprit & du cœur, ne sont pas une offre qui mérite vos dédains. En un mot, vous êtes lié. Vous n'êtes plus libre de choisir. Accusez, si vous voulez, le caprice de votre sort, qui vous rend malgré vous l'esclave des bontés d'autrui; & plaignez-vous d'un excès de bonheur, auquel mes soins n'ont pas eu plus de part que les vôtres : mais cette plainte même doit demeurer renfermée au fond de votre cœur; & vous ne pouvez manquer d'amour & de reconnoissance pour Sara, sans vous couvrir d'un opprobre éternel. Je ne fais plus valoir, ajoutai-je, les raisons qui étoient prises auparavant de notre propre intérêt. C'est à vous de voir si elles ont perdu leur force, & jusqu'à quel point le malheur de Rose peut vous toucher.

Il m'écoutoit les yeux baissés, avec plus d'agitation qu'il n'eût entendu la sentence

tence de ſes Juges. Vous m'accablez, me dit-il impatiemment; & vous êtes de concert avec ceux qui veulent ma perte. Je connois Sara Fincer. Je confeſſe tout ce que vous dites de ſes charmes; mais ſi je dois de l'eſtime à ſon mérite, & de la reconnoiſſance à ſes bienfaits, je ne ſuis obligé par aucun droit de me livrer à ſes vues, & de me rendre la victime d'une inclination que je n'ai pas eu deſſein de lui inſpirer. Si elle ne demandoit que ma vie, je ne lui diſputerois rien. Vous exigez pour elle un cœur qui n'eſt plus à moi; & quand des raiſons plus invincibles me forceroient d'accepter l'offre de ſa main, je ſens que tous ſes charmes n'obtiendroient jamais de moi ce que je ne ſuis plus le maître d'accorder. Je lui répondis que l'honneur & l'habitude ſuppléeroient à la vivacité de l'inclination; & que le plus ſolide fondement du mariage étant l'eſtime, il en trouveroit une ſource perpétuelle dans le mérite qu'il attribuoit lui-même à ſon épouſe. A l'égard des réponſes par leſquelles il croyoit ſatisfaire à mes inſtances, je les lui reprochai comme une ingratitude; & reprenant en détail toutes les circonſtances de la conduite & de la généroſité de Sara, je le réduiſis à reconnoître, en ſoupirant, qu'elle méritoit

les adorations d'un cœur libre. Hélas ; s'écria-t-il, que ne m'eſt-il poſſible de l'aimer ! Je le crus ébranlé ; cependant voulant ménager auſſi ſa ſanté & ſon repos, qui avoient beaucoup à ſouffrir dans un combat ſi rude, je remis à le ſoumettre entiérement dans la ſuite de nos entretiens.

Mes raiſons ne firent que ſe fortifier de jour en jour par de nouveaux événemens. Dilnick attentif à ſon entrepriſe, laiſſa ſi peu de relâche au Préſident, que, dès le jour d'après, il l'obligea d'aſſembler ſon Commité avec la participation du Vice-roi, pour ouvrir l'interrogatoire. Tout le crime de Patrice étant d'être le fils d'un père, que les fauſſes dépoſitions de Fincer avoient rendu ſuſpect, on n'eut à lui objecter que les mêmes ſoupçons, fondés ſur le parti qu'il avoit pris d'abandonner l'Irlande, & ſur ſon ſéjour en France, d'où l'on ſuppoſoit qu'il pouvoit être ramené par quelque deſſein contraire à l'Etat. Il expliqua les motifs de ſon départ & ceux de ſon retour, avec toute la ſimplicité qui accompagne l'innocence. L'honnêté & la candeur qui étoient peintes ſur ſon viſage, achevèrent de mettre l'aſſemblée dans ſes intérêts. Le Préſident, diſpoſé en effet à le ſervir, fit remarquer la juſteſſe & la net-

teté de ſes réponſes ; & s'étant jetté habilement ſur la nature du zéle qu'on doit à l'Etat, il obſerva que pour remplir un devoir ſi juſte, il n'en falloit pas bleſſer d'autres, en expoſant légérement l'honneur d'une infinité de perſonnes diſtinguées par le mérite & la naiſſance, & en ſe fondant ſur les moindres apparences, pour attenter à leur liberté. La lettre de Fincer qui fut communiquée à l'aſſemblée par le Vice-roi, vint confirmer fort à propos cette favorable diſpoſition. La main de ce Gentilhomme étoit connue. On ne pouvoit ſe figurer raiſonnablement qu'il eût été gagné pour nous rendre un témoignage de cette nature ; & quand on l'eût cru capable de ſe parjurer ſucceſſivement pour & contre, il étoit clair que du Dannemarck, où l'on n'ignoroit pas qu'il s'étoit refugié, on ne ſe communique point ſes demandes & ſes réponſes dans un eſpace ſi court. Il n'y eut perſonne qui, voyant prendre un ſi heureux tour aux premières délibérations, n'augurât bien de l'avenir. Dilnick entretint le Préſident après l'aſſemblée. J'obtins de mon côté l'audience du Vice-roi ; & les réponſes que nous reçûmes de part & d'autre, s'accordèrent ſi bien en notre faveur, que nous ne doutâmes plus du prompt ſuccès de nos deſirs.

Patrice fut le seul qui parut insensible à l'approche de sa liberté. Il commençoit à regarder ses engagemens avec Sara, comme une chaîne qu'il auroit peine à rompre; & cette pensée l'avoit tellement abattu, qu'il n'auroit point été plus défiguré par quelques jours de maladie. Quoique la cause de cette altération ne pût m'échapper, j'affectai de l'attribuer à l'inquiétude que l'interrogatoire avoit pu lui causer; & surmontant moi-même le chagrin que je ressentois de sa peine, par la persuasion où j'étois que je travaillois solidement à son bonheur, j'eus la constance de renouveller mes persécutions, & de lui faire rappeller son devoir avec plus de vigueur que jamais. Il ne pouvoit se dispenser de voir Dilnick en sortant de sa prison. J'appréhendois que n'ayant point vaincu ses répugnances, il n'eût la foiblesse de faire appercevoir qu'il se croyoit mené au supplice, & que nos bienfaiteurs ne fussent choqués de lui voir accepter de si mauvaise grace une faveur qui paroissoit mériter toutes sortes d'empressemens. Je n'épargnai rien pour le faire entrer dans les mêmes vues, & je continuai les jours suivans de le presser sans ménagement.

L'arrivée imprévue de Sara Fincer enflamma de plus en plus le zéle que j'avois

pour leur bonheur commun. Elle étoit partie sur la première lettre de Dilnick; & s'attendant à nous trouver, lui dans la nécessité de garder son asyle, moi dans une prison aussi étroite que celle de mon frère, elle avoit ramassé avec précipitation tout ce qu'elle avoit pu tirer de ses amis, pour venir travailler elle-même à notre liberté par ses propres soins & par de nouveaux secours. J'avoue que malgré tous les sentimens de reconnoissance dont j'étois pénétré, je ne la vis pas sans quelques marques de confusion. Ce n'étoit pas le fardeau de ses bienfaits qui m'étoit incommode. Il étoit aisé à porter près d'une personne qui s'estimoit heureuse de les avoir acceptés, & qui me confessoit que j'aurois bien des avantages sur elle, lorsqu'elle seroit redevable à mes services, de l'estime & de l'affection de mon frère. Mais quelle explication pouvois-je lui donner sur le fonds même de cette espérance? Je fus réduit à me renfermer dans des complimens vagues, qui lui auroient fait démêler une partie de mon embarras, si sa générosité & sa droiture ne l'eussent soutenue dans ses préventions. Loin de condamner la conduite de Dilnick, elle le remercia, les larmes aux yeux, du service important qu'il avoit rendu à Patrice. Elle

vouloit lui reſtituer ſur le champ le prix de ſa terre. Mais avec la même nobleſſe, il la pria de remettre ce ſoin à d'autres temps. Je ne manquai pas de faire valoir à Patrice ce ſurcroît de bontés & d'obligations. Il ne répondit plus rien à mes diſcours les plus ardens; & ſes ſoupirs n'étant point pour moi un langage aſſez clair, je le quittai ſans ſavoir comment je devois interpréter ſon ſilence.

Je reçus le même jour du Vice-roi, l'agréable confirmation des réſultats du Commité. On s'étoit aſſemblé de nouveau, & tous les Juges entraînés par l'autorité du Préſident & par le ſuffrage du Vice-roi, avoient opiné de concert à rendre la liberté à Patrice. Il avoit même été réſolu par une délibération unanime, que pour réparer aux yeux du public l'eſpèce d'outrage qu'il avoit ſouffert injuſtement, on lui députeroit un Membre du Commité, qui le prieroit de pardonner la conduite qu'on avoit tenue avec lui, au zéle du Gouvernement pour la Maiſon Royale & pour la tranquillité de l'Etat. Cette attention venoit du Vice-roi, qui avoit des ménagemens à garder avec la Nobleſſe. J'en informai auſſi-tôt Sara. Elle reçut cette nouvelle avec des tranſports de joie; & ne ſe croyant pas moins ſûre du cœur

que de la liberté de son amant, elle se livra sans réserve à deux espérances qui devoient être remplies dès le lendemain. Je m'y serois livré avec elle, si j'avois pu me répondre à moi-même des dispositions de Patrice. Je l'avois laissé incertain dans ma dernière visite. C'étoit ce que j'avois conclu de plus favorable de son silence. J'espérois à la vérité, qu'en faisant un nouvel effort au moment même qu'il se verroit ouvrir la porte de sa prison, je lui ferois sentir plus vivement que jamais, ce qu'il devoit du moins à la reconnoissance; & que dans le premier mouvement qui emporte un cœur sensible, il seconderoit l'erreur de Sara par la vivacité de ses remerciemens. Cette pensée m'en fit naître une plus étendue. Je me flattai qu'en donnant toute la force que je pourrois à cette première ardeur, je le ferois peut-être passer à l'instant sur ses frivoles difficultés; & que n'osant se défendre contre des raisons qui seroient soutenues si fortement par la vue & les tendresses de Sara, il consentiroit sans réflexion à tout ce qu'elle paroîtroit desirer. Je ne la mis point elle-même dans la confidence de mon dessein; mais la prévenant en général sur l'empressement que j'avois de m'acquitter promptement de toutes nos dettes par le cœur & la

main de mon frère, je lui fis entendre que si elle étoit absolument résolue de se contenter d'un retour si inférieur à ses bienfaits, il étoit inutile de remettre à Antrim ce qui pouvoit s'exécuter à Dublin. Les cérémonies catholiques se font sans éclat en Irlande, & les pouvoirs dont j'étois revêtu me donnoient encore le droit de les abréger. Nous éviterons ainsi, lui dis-je, & le bruit & les frais d'une fête, dont le principal prix consistera dans les tendres sentimens de nos cœurs. Elle applaudit à cette proposition, & Dilnick ne la goûta pas moins qu'elle; ils me laissèrent tous deux le maître de régler la cérémonie & les momens.

Je me retirai de bonne heure, pour méditer à loisir sur une entreprise dont je rendois graces au Ciel de m'avoir inspiré le dessein. En arrivant chez moi, je trouvai une Lettre qui m'étoit envoyée de Killerine, où j'avois eu soin de laisser mon adresse; & levant la première enveloppe, je reconnus avec étonnement dans la seconde souscription le caractère de Rose. Avec quelle ardeur ne me hâtai je pas de l'ouvrir? Je me sentis le cœur ému & les mains tremblantes, comme si j'eusse pressenti tout ce que j'allois lire. Cette triste Lettre subsiste encore entre mes papiers

les plus précieux ; & je ne puis mieux satisfaire mes Lecteurs, qu'en la leur représentant ici fidélement.

« Que les momens me paroissent longs, » mon cher frère, & que la nécessité cause » d'étranges alarmes ! Patrice est parti. » Je ne reçois point de ses Lettres, & » j'ignore le succès de son voyage ; mais » quelques nouvelles qu'il puisse m'en ap- » prendre, elles ne sauroient être plus » tristes que celles que j'ai à vous écrire. » Peu de jours après son départ, la Su- » périeure du Couvent où il m'a laissée, » surprise de ne le plus voir paroître, » & sans doute inquiette pour quelques » frais extraordinaires où mes incommo- » dités l'avoient engagée, m'est venue dé- » clarer honnêtement que sa maison n'é- » tant point en état de faire des avances » aux Pensionnaires, il falloit lui restituer » la valeur de ce qu'elle avoit employé » pour moi ; & paroissant encore plus » alarmée pour la suite de ma pension, » elle m'a demandé si je comptois de re- » voir bientôt mon frère. Mes inquiétu- » des ne m'ayant point permis de l'en- » tendre sans verser quelques larmes, loin » d'en être attendrie, elle m'a répété que, » n'étant point assez riche pour se charger » gratuitement de mon entretien, elle me

» prioit de penſer de bonne heure à me
» ménager une autre retraite. J'ai compris
» qu'elle étoit informée du déſordre de
» notre fortune, & qu'elle faiſoit peu de
» fonds ſur les promeſſes de mon frère.
» Dans l'embarras où je me ſuis trouvée,
» avec peu d'argent comptant, & forcée
» d'en donner ſur le champ la meilleure
» partie, je n'ai pas vu de reſſource plus
» honnête, que de me réduire à vivre du
» travail de mes mains, en faiſant uſage
» de mes petits talens que je dois à mon
» éducation. J'ai ſatisfait à toutes mes det-
» tes; & ſuivie de ma femme de cham-
» bre qui n'a pas voulu m'abandonner,
» je me ſuis retirée chez d'honnêtes gens,
» mais pauvres, qui me louent une cham-
» bre d'un prix fort vil. Je m'y tiens ren-
» fermée depuis huit jours dans une ſoli-
» tude impénétrable. Mes hôtes ſe char-
» gent de faire vendre mon ouvrage, & ne
» me demandent point d'autre paiement
» pour mon logement & ma nourriture.
» Je m'occupe à broder, & ma femme de
» chambre m'aide dans mon travail.

» Ce triſte état ne ſeroit point ſans dou-
» ceur pour un cœur affligé, ſi mon mal-
» heur n'avoit fait découvrir ma retraite
» à quelques ennemis de mon repos, qui
» s'obſtinent continuellement à le trou-

» bler. Le Duc de... m'a fait renouveller des offres, qui ſont trop exagérées » pour ne pas couvrir quelque poiſon. Il » m'a fait aſſurer par mes hôtes, que ſa » réſolution eſt de m'épouſer; & je n'ai » pu me délivrer de leurs perſécutions, » qu'en les menaçant de chercher une » autre retraite. L'un de ces jours, il a » fait mettre dans la corbeille où je ſerre » mes ouvrages, une bourſe remplie d'or, » & ſi peſante que j'ai eu peine à la jeter » par ma porte, en ordonnant à mon hôte » de la rendre, & de ne rien accepter » de la même main. Un autre jour m'étant apperçue que nos alimens étoient » meilleurs & mieux apprêtés qu'ils ne » doivent l'être chez des gens tels que » mes hôtes, je les forçai de confeſſer » qu'ils les recevoient d'un Traiteur inconnu, qui refuſoit d'accepter leur argent; & me privant de dîner ce jour-là, je leur proteſtai qu'à l'avenir je me » laiſſerois plutôt mourir de faim, que de » toucher à ces viandes empoiſonnées. » Des Peſſes ne me laiſſe pas plus de repos. Il ſeroit inutile de vous nommer » d'autres perſécuteurs que vous ne connoiſſez pas. Mes peines augmentent ſans » ceſſe, & je n'ai perſonne de qui je puiſſe » eſpérer la moindre conſolation.

» Ce n'eſt pas des ſecours que je vous » demande, je ne m'imagine que trop le » mauvais état de vos affaires ; mais ne » m'accorderez-vous pas des conſeils ? Un » juſte égard pour l'honneur de notre » nom, m'a retenue cent fois, lorſque je » prenois la plume pour écrire à Saint-» Germain ; cherchons, diſois-je, à me » cacher, plutôt qu'à lever le voile qui » couvre encore nos infortunes. Si je con-» noiſſois quelque ſolitude plus retirée » que la mienne, un Couvent où l'on ne » rougiſſe point d'accorder un aſyle à » l'honneur & à la vertu abandonnée, j'i-» rois me dérober pour jamais au monde, » & je vous épargnerois tout d'un coup les » chagrins que l'incertitude de mon ſort » ne manquera point de vous cauſer. Mais » où m'adreſſer ? N'auriez-vous pas quel-» qu'ami qui pût me rendre ſecrétement » un ſi important ſervice ? Qu'importe où » je meure de triſteſſe & d'ennui, pour-» vu que je parvienne à n'incommoder » & à ne déshonorer perſonne ? Patrice » m'a ſans doute abandonnée. J'aurois » reçu de ſes nouvelles. Sous prétexte de » repaſſer en Irlande, il eſt allé chercher » de l'emploi dans quelque Cour étran-» gère. Il a raiſon de s'être déchargé d'un » fardeau tel qu'une malheureuſe ſœur.

» Hélas, j'avois fait néanmoins plus de
» fonds sur sa tendresse! Georges est dans
» les chaînes : j'ignore s'il en sortira ; &
» ne pouvant lui être utile à rien, je n'i-
» rai pas redoubler ses peines, en lui fai-
» sant communiquer les miennes. Il ne
» me reste que mon honneur, ma con-
» fiance au Ciel, & le secours que je tire
» de mes mains. Adieu, mon cher frère.
» Vous ne sauriez croire combien mes
» pleurs m'ont changée. »

Elle finissoit par le nom de ses hôtes & de sa demeure, où elle me prioit d'adresser directement ma réponse.

J'étois seul heureusement, lorsque j'achevai de lire cette lettre fatale. Il importoit à mon honneur que personne ne fût témoin de mon transport. Je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre, & le cœur plus serré que de la crainte d'un cruel supplice, je demeurai long-temps dans cette posture, sans autre mouvement que celui de mes bras que j'étendois de toute ma force vers le Ciel. Mes pensées étoient aussi forcées que mon attitude. Je ne me représentois rien distinctement ; & dans la confusion de tant de sensations douloureuses, mes yeux avoient déjà versé un ruisseau de larmes, que je n'avois pas encore commencé à les sentir couler.

Enfin, tournant plus librement mes regards vers le Ciel, comme s'ils s'y étoient portés naturellement dans mon premier transport, je lui adressai toutes les plaintes qui s'étoient comme accumulées au fond de mon cœur pendant ce violent silence. O Père des misérables! ô protecteur des foibles, m'écriai-je mille fois en un moment! abandonnes-tu ceux qui ne t'ont pas oublié? Laisses-tu périr une fille tremblante qui combat encore pour son devoir? Qui sera le refuge des orphelins & des pauvres, si tu leur refuses ton secours? & revenant comme à moi après quantité d'autres invocations, je me représentai avec mille nouvelles douleurs, la situation dont ma chère & malheureuse sœur me faisoit un portrait si touchant: réduite à travailler dans la maison d'un pauvre, à donner son travail en échange pour sa nourriture, à se cacher pour fuir la honte & pour supporter honnêtement la misère, à pleurer & à souffrir! O Rose! ô tendre sœur! quelle destinée! & de quoi sert dans le monde le mérite & la naissance, si la fille du Comte de... est forcée à cet horrible abaissement!

Cependant à mesure que la raison & la Religion reprenoient le dessus sur les mouvemens de la nature, je considérai que ce

que je regardois comme le dernier excès du malheur pour une fille de la naissance & du mérite de Rose, pouvoit n'être qu'une disposition du Ciel, qui avoit voulu mettre sa vertu à l'épreuve, & qui n'en seroit peut-être que plus libéral à la récompenser. Je relus cette lettre qui m'avoit causé tant d'agitations. J'eus honte d'avoir pris dans des vues si humaines une disgrace qui devoit être reçue avec soumission, & qui serviroit infailliblement à faire éclater l'honneur & la sagesse de ma sœur. Car laissant à part l'expression de ses peines, qui n'avoit même rien d'amer ni d'emporté, je croyois découvrir dans tous ses termes une ame ferme dans son devoir, & un goût déclaré pour la vertu. Qu'ai-je à redouter pour elle, disois-je? un peu de chagrin & d'ennui; quelques pleurs que l'orgueil de la nature lui arrache; un peu d'altération dans ses traits, que la bonne fortune aura bientôt réparée. Mais elle se forme à la patience, à l'humilité, à la douceur, à la compassion des malheurs d'autrui; & ce cœur que l'adversité ne peut abattre ni écarter de son devoir, formera peut-être quelque jour un des premiers caractères du monde. Nous prendrons soin, ajoutai-je, que l'épreuve ne dure pas trop long-temps; & la santé,

ou plutôt la vie me manquera bientôt; si quelque chose est capable de retarder le secours que je veux porter moi-même à ma chère sœur Rose.

Une autre réflexion qui contribua beaucoup à me calmer l'esprit, fut la pensée qui me vint tout d'un coup, de faire servir cet incident à fixer les irrésolutions de Patrice. Je connoissois sa tendresse pour sa sœur. La peinture de sa misère, celle de ses dangers, l'impuissance présente où il étoit de la soulager par d'autres voies que par son mariage, enfin mille terreurs que l'éloignement alloit grossir & que mes raisonnemens rendroient encore plus pressantes, me firent croire ma victoire presqu'assurée. Ainsi, disois-je, j'étois aveugle de ne pas reconnoître une faveur du Ciel, dans ce que j'ai pris d'abord pour une nouvelle disgrace.

Je passai tranquillement la nuit dans cette espérance; & l'arrivée du jour ne l'ayant pas diminuée, je pris le chemin du Château sur les neuf heures, avec plus de joie que d'inquiétude. Le concierge m'avertit que Patrice n'étoit pas seul, & que sur les bruits qui s'étoient répandus, il ne falloit pas douter que la visite qu'il avoit reçue, ne fût pour lui annoncer sa liberté. En effet, je vis sortir de sa cham-

bre un Magiſtrat que je reconnus pour un membre du Commité; & qui laiſſant au concierge un ordre par écrit, lui déclara qu'il pouvoit rendre ſur le champ la liberté à ſon priſonnier. M'ayant apperçu, il me témoigna civilement la ſatisfaction qu'il avoit eue d'être choiſi par ſon corps, pour apporter une ſi heureuſe nouvelle à mon frère; & il me répéta les termes qu'il avoit eu ordre d'employer. C'étoient des félicitations ſur ſon innocence, & des regrets de l'avoir ſoupçonné mal-à propos. Mais il ne nous reſtoit pas moins à ſatisfaire le concierge pour les frais de ſa priſon, qui ſont immenſes en Irlande. J'en fis le compte avant que de voir Patrice; & les joignant à ce qui revenoit encore au Meſſager d'Etat, j'eus le chagrin de ne me pas trouver aſſez d'argent pour y fournir. Cependant étant bien réſolu de ne pas recourir volontairement à Sara, trop confus de tant de bienfaits que ſa généroſité & l'embarras des circonſtances m'avoient forcé d'accepter, je propoſai au concierge de nous accorder quelque délai ſur mon billet; & je le trouvai aſſez civile pour me promettre cette faveur.

Je n'eus plus rien de ſi preſſant, que de vaincre le cœur de Patrice. Vous êtes

libre, lui dis-je, en l'embraſſant; vos Juges vous traitent avec tant de diſtinction, que vous devez leur pardonner leur rigueur. Je ne connois point de ſort plus heureux que le vôtre, ajoutai-je; & je doute ſi un paſſage ſi prompt du malheur à la plus brillante fortune, n'a pas quelque choſe de plus piquant qu'un bonheur ſans interruption. Sara Fincer vous attend, repris-je encore. Croiriez-vous qu'elle eſt à Dublin; & que dans l'impatience de vous voir, autant que pour nous apporter de nouveaux ſecours, elle arriva hier chargée de ce qu'elle a pu recueillir de plus précieux? Il m'interrompit: Ne cherchez point de détours inutiles, me dit-il; je pénétre votre penſée. Il eſt clair, ſur tous les récits que vous m'avez faits, qu'il n'y a rien d'égal à la généroſité de Sara Fincer, & que je me trouve couvert de ſes bienfaits. C'en eſt un autre encore plus ſignalé, de vouloir partager ſon ſort & ſes richeſſes avec moi. J'ai honte de m'en trouver indigne; mais ne refuſez pas de m'écouter. On n'eſt pas maître de ſes affections, continua-t-il froidement: plus je conſulte les miennes, plus je trouve d'impoſſibilité à les gouverner. Donnez le nom qu'il vous plaît à cette foibleſſe; mais je

prends le Ciel à témoin, qu'ayant promis une tendreſſe éternelle à Julie, rien ne me fera jamais renoncer à ce ſentiment. J'épouſerois donc Sara ſans l'aimer. Je la rendrois malheureuſe par ma froideur. Elle s'appercevroit tôt ou tard que j'ai le cœur occupé d'un autre amour. Je ne ſerois capable que de la plaindre, ſans la conſoler. Voyez à préſent s'il vous convient de preſſer un mariage que le Ciel ni les hommes ne peuvent approuver, & qui eſt peut-être propre à réparer notre fortune, mais aux dépens de Sara même, qu'il précipiteroit infailliblement dans une infortune ſans remède.

Ce diſcours me parut médité; & ne doutant point que ſon principal deſſein ne fût de me refroidir par des alarmes de conſcience, je trompai extrêmement ſon attente, en lui répétant avec la même froideur, qu'il s'égaroit abſolument dans ſes principes. Je lui prouvai par un raiſonnement ſans replique, que ce qu'il nommoit amour invincible, conſtance inviolable, fidélité néceſſaire, étoient autant de chimères que la Religion & l'ordre même de la nature ne connoiſſoient pas dans un ſens ſi badin. Car il s'enſuivroit donc, lui dis-je, qu'un homme de la plus vile condition, qui peut

être aussi sensible qu'un autre au mérite d'une femme distinguée, seroit en droit de suivre son penchant, & qu'après l'avoir suivi, il devroit se faire, comme vous, une loi de son amour & de sa constance. Non, continuai-je, si ces deux qualités sont des vertus nécessaires, c'est après un engagement juste & légitime : mais la raison & l'estime sont les guides qui doivent le précéder. L'amour ne manque jamais de venir à la suite d'une si belle cause ; & la bénédiction du Ciel, en purifiant la nature, achève de faire trouver de la douceur dans des liens qu'elle a sanctifiés. Cette morale s'accordant peu avec ses idées, il se préparoit à répliquer ; mais dans le dessein où j'étois d'employer de la chaleur pour l'émouvoir, j'interrompis des spéculations qui m'auroient mené trop loin, & dont le succès étoit douteux. Je nommai brusquement l'honneur & la reconnoissance, qui sont, après la religion, ce que le monde a de plus sacré, & à qui je soutins que toute autre sorte de vues & de considérations humaines doit être sacrifiée. Je lui rappellai de nouveau tous les bienfaits de Sara. Je ne lui fis valoir ses charmes, que comme une espèce de récompense, pour avoir suivi un sentiment

vertueux ; mais n'oubliant pas l'excellence de ſon caractère, je lui demandai ſi, dans la concurrence même du vrai mérite, elle avoit à craindre le déſavantage d'aucune comparaiſon, & s'il y avoit au contraire quelqu'autre femme qui joignît au même nombre de vertus & de qualités aimables, un droit de plaire auſſi bien acquis par une ſuite innombrable de ſervices. Voilà des titres, lui dis-je, ſi ſaints, ſi inviolables, qui ne peuvent jamais être affoiblis. Regardez-les néanmoins comme autant de chimères. Foulez au pied tous les devoirs & tous les droits. Allez, partez, ſi vous l'avez réſolu ; mais gardez-vous de vous préſenter à Sara. Que dis-je ! fuyez ſans être vu de perſonne. On vous traiteroit ici de monſtre, on ne vous verroit qu'avec horreur & avec mépris ; & ne comptez pas d'être vu d'un autre œil dans tous les lieux où l'on apprendra l'indignité de vos ſentimens. Croyez-moi, cachez ſoigneuſement votre nom ; il ne ſuffiroit pas de vous taire ſur un procédé dont vous ne pourriez parler ſans confuſion. Ne doutez pas que le bruit n'en ſoit bientôt répandu. La honte eſt attachée à vos pas, & vous devez vous attendre qu'elle vous ſuivra dans toute l'Europe.

Mais où irez-vous, repris-je, en attachant mes yeux sur les siens ? quelle ressource avez-vous pour partir ? Faites-vous réflexion que vous êtes sans argent, sans secours, & sans espérance d'en obtenir ? Le fonds que vous auriez pu faire sur moi, vous manque par le nouvel engagement que je viens de prendre pour assurer votre liberté ; car vous ne savez pas que la porte de votre prison n'est ouverte qu'à demi, & que pour satisfaire aux droits du concierge, il faut que je lui abandonne presqu'une année de mon revenu. Vous serez témoin de la promesse que je vais lui faire par écrit. Que me reste-t-il donc à vous offrir ? Hélas, Rose même, ajoutai-je d'un ton tendre & en m'attendrissant en effet jusqu'aux larmes, Rose se trouve ainsi privée de mon secours ! Ce que je fais pour vous, est autant de retranché sur ce que je destinois à soulager sa misère. Voyez néanmoins s'il y a rien de si touchant que ses plaintes, & de si terrible que sa situation. Je lui donnai la lettre de Rose, qu'il ouvrit avec empressement, après en avoir reconnu le caractère. Il la lut avec la même ardeur. Je vis bientôt ses pleurs qui commençoient à couler. De quelque source qu'elles pussent partir, je les pris pour le signe de ma vic-

toire ; & recommençant à le presser par les motifs réunis de l'honneur, de l'intérêt, de la reconnoissance & de la tendresse naturelle, je tirai enfin de sa bouche une résignation absolue à toutes mes volontés. Les soupirs & les regrets, dont elle fut accompagnée, étoient des restes de foiblesse, que je pardonnai à la violence qu'il faisoit à ses inclinations. Mais persuadé, comme je devois l'être, que nous suivions l'un & l'autre la voix de notre devoir, je fus moins sensible à la pitié qu'à la joie, & je ne pensai qu'à tirer parti d'une disposition qui pouvoit encore changer. Je fis appeller le concierge, pour finir avec lui le réglement des frais. Ma surprise fut extrême d'entendre pour réponse, qu'il étoit satisfait, lui & le Messager d'Etat; & que pendant que je m'étois entretenu avec mon frère, on lui avoit apporté sous notre nom une somme qui surpassoit même ses prétentions. Il ne falloit pas chercher long-temps pour découvrir à qui nous étions redevables de ce nouveau bienfait. C'étoit Sara, qui ne s'occupant que du succès de ses soins, s'étoit faite informer aussi-tôt que moi de tout ce qui pouvoit encore le retarder.

Patrice me confessa, au milieu de son trouble, qu'il sentoit le prix de tant de gé-

nérosités. Nous nous rendîmes directement chez Sara, dont il étoit juste de satisfaire l'empressement par notre première visite. Ce fut en chemin que, m'étant souvenu du pouvoir qu'elle m'avoit donné de régler le temps & la cérémonie de son mariage, je conçus la pensée de ne pas laisser à Patrice un moment pour se refroidir. Je donnai ordre secrétement au domestique qui me suivoit, d'avertir un Ecclésiastique que j'avois déjà prévenu; & ne doutant point que mon projet ne fût approuvé de Sara & de Dilnick, je résolus de profiter du tumulte même des premiers sentimens, pour sceller notre bonheur commun par les cérémonies de l'Eglise. Patrice avoit marché long-temps sans parler. Je suis inquiet, me dit-il enfin, du rôle que j'ai à soutenir. Comment paroître sans embarras devant une personne à qui j'ai tant d'obligations, avec si peu d'espérance de pouvoir jamais les reconnoître? Sommes-nous éloignés de chez elle? Je fus ravi de voir prendre ce cours à ses réflexions. Nous touchions à la maison de Sara: Votre inquiétude est juste, lui dis-je, si vous perdez de vue votre promesse, & toutes les raisons qui vous y ont engagé; mais avec un peu de fidélité à l'honneur, vous devez ressentir moins d'embarras que de joie

&

& d'assurance, à la vue d'une personne qui attend son bonheur de vous. Et lui montrant la porte au moment qu'il y pensoit le moins, je l'introduisis brusquement sans prêter l'oreille à sa réponse.

Sara parut elle-même un peu déconcertée de nous voir arriver sans s'y être attendue. Sa rougeur & celle de Patrice auroit formé une scène agréable pour des spectateurs indifférens. Mais voulant leur épargner toutes les explications qui pouvoient sentir la contrainte, je les mis tout d'un coup où ils ne seroient parvenus que par bien des longueurs. En vous présentant mon frère, dis-je à Sara, je vous offre un bien qui est à vous par toutes sortes de droits; & son bonheur est de trouver aujourd'hui son devoir dans ce qui est capable de flatter ses plus tendres inclinations. S'il a dû juger des sentimens que vous avez pour lui par les généreuses preuves qu'il en a reçues, vous devez juger des siens par vos propres bienfaits, & par l'opinion que vous avez eue de lui lorsque vous l'en avez cru digne. Des engagemens de cette nature ont déjà toute la force de ceux du mariage, & les cérémonies de l'Eglise ne sont nécessaires que pour les sanctifier. Elles ne seront pas retardées long-temps, ajoutai-je en regardant

Sara ; & si vous en croyez l'ardeur des sentimens que je dois partager avec mon frère, j'aurai dès aujourd'hui la satisfaction de vous nommer ma belle-Sœur. J'attendis un moment sa réponse. Elle ne la prononça point, mais elle exprima son consentement par une inclination gracieuse & modeste. Patrice, à qui je n'avois pas laissé le temps d'ouvrir la bouche, prit cet intervalle pour lui adresser quelques complimens, moins tendres que civils & spirituels ; & parlant néanmoins du bonheur d'être à elle comme d'une fortune digne d'envie, il ajouta qu'il n'osoit l'accepter aussi promptement que je le proposois, & qu'il demandoit quelque temps pour le mériter. Je conçus son adresse ; & tremblant de me voir obligé à de nouvelles discussions en présence de Sara, je me tournai vers Dilnick, à qui je demandai, sans affectation, s'il n'étoit pas d'avis comme moi de ne pas différer ce qui pouvoit être exécuté au même moment. Il me répondit, en riant, que c'étoit leur rendre service à l'un & à l'autre, & que Patrice sur-tout avoit besoin de ce soulagement à la fin d'une longue prison. Heureusement l'Ecclésiastique, que j'avois fait avertir, parut avec deux surplis sous le bras, & le Rituel Ecclésiastique à la main. Voyez, leur

dis-je, si mon zèle vous laisse quelque chose à desirer ; & m'étant revêtu aussi-tôt du surplis, je pris la main de Sara que je mis dans celle de Patrice. Il me regardoit d'un œil interdit. Que Rose, lui dis je pour le soutenir, recevra de consolation d'une si heureuse nouvelle ! Une courte prière, leur consentement que je leur fis prononcer en peu de mots, & ma bénédiction que je leur donnai en prenant le témoignage des assistans, firent l'essence de cette cérémonie. Le nœud indissoluble étant ainsi formé, je les fis mettre à genoux avec moi pour achever avec moins de précipitation. Mon cœur s'échauffa de joie & de tendresse en remerciant le ciel de l'heureuse fin qu'il accordoit à mes desirs. Il m'étoit lui-même témoin que je n'avois en vue que sa gloire, le bonheur de mon frère, l'intérêt de notre famille, & les bienséances mêmes du monde, autant qu'elles peuvent s'accorder avec la religion. On reconnoîtra dans la suite de notre Histoire de quelle nécessité il étoit de peser sur toutes ces circonstances.

Quelques sentimens qui pussent s'élever dans le cœur de Patrice, il avoit trop d'honneur & d'esprit pour ne pas sentir ce qu'il devoit à ses engagemens. Il embrassa son épouse après notre prière ; & quoiqu'il

ne fit point remarquer toute l'ardeur que j'aurois souhaité dans ses embrassemens, il ne lui échappa rien du moins qui pût rendre sa disposition suspecte. Pour elle, il paroissoit visiblement qu'elle se croyoit en effet au plus beau jour de sa vie. La joie qui éclatoit dans ses yeux, ses caresses modestes, ses regards, ses attentions, me firent penser plus d'une fois qu'elle faisoit le personnage de Patrice. Il étoit question de confirmer le sceau de l'Eglise par un acte civil, suivant la méthode ordinaire. J'avois bien pressenti que je n'aurois pas besoin de précautions pour la disposer à traiter favorablement mon frère. Elle lui fit tous les avantages qui étoient autorisés par les loix; & voulant, lui dit-elle, tenir tout de lui avec son cœur, elle lui abandonna au même moment les sommes qu'elle avoit apportées, avec les clefs de toutes ses malles, & celles mêmes de ses cabinets d'Antrim. En vain se défendit-il de les recevoir. Elle l'exigea comme une complaisance qu'elle vouloit prendre, ajouta-t-elle, pour l'augure de leur éternelle tendresse. J'applaudissois à ces tendres transports; & je ne doutai point que sensible comme je connoissois Patrice, il ne prît bientôt malgré lui-même du goût & de l'attachement pour une femme si aimable.

Dilnick, qui aimoit le plaisir de la table, ne parla plus que de célébrer la fête par un dîner somptueux qu'il prit soin de faire préparer. Il y invita, avec le consentement de ma belle-sœur, trois de ses amis, qu'il avoit déjà informés de notre joie, & qui avoient assez connu mon père & celui de Sara, pour prendre part au bonheur des deux familles. Ils arrivèrent à l'heure marquée; mais rien ne fut égal à notre étonnement, lorsque nous vîmes entrer avec eux Milord Linch, qui se jetta impétueusement au cou de Patrice. Il étoit à Dublin depuis quelques jours; & se trouvant lié avec un des amis de Dilnick, de qui il venoit d'apprendre toutes les circonstances qu'il n'avoit su qu'imparfaitement par le bruit public, il n'avoit pu résister à l'impatience de nous embrasser. Le souvenir du passé n'empêcha point Patrice de le recevoir avec beaucoup d'amitié. Ses premières offenses avoient été réparées par son propre malheur, & par le zèle qu'il avoit fait ensuite éclater pour le service de mes frères. D'ailleurs ses sentimens pour Rose étant toujours les mêmes, nous ne pouvions le regarder comme un ennemi de notre famille, lorsqu'il brûloit de s'y attacher par le lien le plus étroit. Il n'ignoroit point la triste si-

tuation de Rose ; & non-seulement il étoit un de ceux dont elle se plaignoit que les soins l'avoient importunée dans sa retraite, mais l'intérêt même qu'il prenoit à ses peines, & le desir d'obtenir d'elle & de nous la liberté de les finir, étoit la principale cause de son voyage : cependant sa discrétion ne lui permettant point de s'ouvrir au premier moment sur toutes ses vues ; il se borna d'abord à des félicitations sur le mariage de mon frère, & il nous pria de trouver bon qu'il demeurât à dîner avec nous.

On se mit à table avec tous les préparatifs qui pouvoient nous promettre de la joie. Patrice même que j'observois continuellement, sembloit se prêter de bonne grace à la fête ; & quoique je crusse appercevoir un reste de mélancolie dans ses yeux, j'étois toujours persuadé que les charmes & la tendresse de son épouse en triompheroient bientôt. Je l'excitois moi-même à se livrer au plaisir ; & le fond naturellement sérieux de mon caractère, ne m'empêchoit pas d'entrer dans la disposition des convives, que Dilnick animoit par sa gaieté & par son entretien. Enfin tout le monde paroissoit livré au même sentiment, lorsque Milord Linch, entre divers complimens qu'il adressoit aux deux époux, crut pouvoir mêler les

excuſes qu'il devoit à mon frère pour le mauvais office qu'il lui avoit rendu à Paris. Il les tourna à la vérité d'une manière ſi galante, qu'elles ne pouvoient être choquantes pour Sara ; mais en ſe félicitant lui-même d'avoir contribué ſans y penſer au bonheur qui attendoit Patrice en Irlande, il fortifia les ſombres réflexions que je m'efforçois de diſſiper, & qui n'agiſſoient déjà que trop ſur ſon cœur. Du moins n'obſervai-je rien de plus vraiſemblable à quoi je puiſſe attribuer les triſtes effets qu'elles produiſirent. Je remarquai l'impreſſion que Patrice en reſſentit ; & je me hâtai de faire prendre un autre cours à la converſation. Il s'apperçut de ma contrainte, qui ſervit peut-être quelques momens à redoubler la ſienne, mais ſuccombant enfin au poids qui lui oppriſoit le cœur, il ſe leva ſans prononcer un ſeul mot, pour aller reſpirer dans une chambre voiſine. N'ayant pu me tromper à ce mouvement, je me levai auſſi pour le ſuivre, dans la ſeule penſée de le rappeller à lui-même par une courte exhortation. On prit mon départ pour la marque de quelque alarme qu'on me ſuppoſoit pour ſa ſanté. Tous les convives en ayant la même opinion, ils quittèrent la table comme de concert, & vinrent après moi, en ſe de-

mandant d'un air inquiet les uns aux autres, s'il se trouvoit mal. Il s'étoit assis près d'une table, sur laquelle il avoit le coude appuyé, & la tête sur sa main. Soit que l'empressement de tant de personnes qui l'avoient suivi, & la crainte peut-être qu'on n'eût pénétré quelque chose de ses agitations, lui causassent une révolution subite, soit que le poids de ses peines commençât en effet à surpasser ses forces, nous ne fûmes pas plutôt autour de lui, qu'il tomba à nos pieds sans connoissance & sans sentiment.

Les secours n'étant point éloignés, on ne fut pas long-temps à lui faire rappeller ses esprits. Son épouse fut la plus ardente à lui rendre toutes sortes de soins. Il remarqua son zèle; & touché sans doute de tant d'affection, il prit une de ses mains qu'il baisa respectueusement. Les Médecins qui furent appellés aussi-tôt, lui trouvèrent une fièvre violente. Ils le forcèrent de se mettre au lit; & jugeant que le repos lui étoit nécessaire, ils voulurent qu'on l'y laissât quelques heures sans l'interrompre. S'étant fait expliquer les circonstances de cet accident, ils l'attribuèrent à l'imprudence qu'il avoit eue de s'exposer tout d'un coup à l'air, en sortant du Château, & au passage trop précipité de la tristesse d'une

prison à la joie d'un festin. Loin de combattre leur erreur, je fus ravi de voir tout le monde disposé à trouver cette explication juste & naturelle. On devint tranquille sur leur parole; & Sara même se laissa persuader, malgré son inquiétude, de retourner à table avec la compagnie.

J'avois des idées bien différentes de ce qui venoit d'arriver; & je brûlois de pouvoir me dérober avec bienséance, pour retourner au lit du Malade, à qui je jugeois bien qu'un moment de mon entretien étoit plus nécessaire que le repos. J'en fis naître l'occasion sous quelque prétexte, & j'arrêtai même Sara qui étoit aussi empressée que moi de le revoir. Il poussa un profond soupir en me voyant approcher. Je m'assis proche de lui, & j'y demeurai quelques momens sans parler, feignant en apparence de ménager son repos, mais au fond pour attendre qu'il m'ouvrît son cœur, & qu'il s'expliquât le premier. Enfin, voyant qu'il continuoit de garder le silence, je lui témoignai l'inquiétude où son évanouissement avoit été capable de nous jeter, & l'espérance où nous étions néanmoins que cet accident seroit sans suite dans un tempérament tel que le sien. Ah, me dit-il, d'une voix basse, & comme s'il eût appréhendé d'être entendu, les

ſuites que je crains, ne ſont pas celles qui peuvent menacer ma ſanté & ma vie; le ſacrifice en eſt fait, & j'abandonne au Ciel l'une & l'autre. Y penſez-vous, me hâtai je d'interrompre? Vous m'alarmez par un diſcours que j'ai peine à comprendre. Je devine vos alarmes, reprit-il auſſitôt, mais je ne puis les guérir, & vous avez dû les prévoir. Je me ſuis ſacrifié à vos volontés & à l'intérêt de ma famille; en demandez-vous davantage? Mais Sara, interrompis-je encore, n'aurez-vous pas pour une épouſe..? Il m'arrêta: j'aurai pour Sara, me dit-il, tout ce que je vous ai promis pour elle; du reſpect pour ſes vertus, car je ſens tout ce qu'elle vaut, & je n'admire pas moins que vous ſa bonté & ſes charmes; de la reconnoiſſance pour ſes bienfaits; de la complaiſance & de l'attention pour tous ſes deſirs. C'étoit à vous, qui vous êtes chargé de lier mon ſort au ſien, à lui déclarer ce que j'étois capable de mettre dans notre engagement, & à quelles conditions je pouvois être à elle. Je n'y ai pas eu d'autre part que celle d'une ſoumiſſion aveugle, qui m'a fait renoncer au ſoin de moi-même pour l'intérêt & l'honneur d'autres. Vous ne l'ignorez pas, je ne fais que vous répéter ce que je vous ai

juré plusieurs fois dans la présence du Ciel. Prenez donc sûr vous, ajouta-t-il avec une espèce d'indifférence, le succès de votre entreprise, comme vous en avez pris le dessein & l'exécution. Si vous croyez que Sara attende plus que vous n'avez dû lui promettre, & que je ne puis lui offrir, faites-lui perdre cette espérance; préparez-la dès aujourd'hui à la conduite que je tiendrai avec elle; représentez-moi comme un caractère froid, distrait, mélancolique, farouche. Ajoutez-y, si vous voulez, que je n'en serez pas moins respectueux ni moins civil; c'est tout ce qu'elle doit attendre, & je ne vous ai pas promis davantage.

Un discours si étrange, & le ton dont il fut prononcé, me causèrent un saisissement dont je ne me remis pas tout d'un coup. Dans l'embarras où je me trouvai pour y répondre, je me rappellai, comme j'avois déjà fait mille fois, tous les motifs qui m'avoient fait souhaiter ce fatal mariage, & les démarches dans lesquelles je m'étois engagé pour le faire réussir. Mes vues ni ma conduite ne me présentant rien de criminel, je me serois peut-être armé de toute l'autorité de ma profession & de mon âge contre un caprice opiniâtre qui me paroissoit blesser

toutes sortes de droits & de lumières, si je n'eusse entendu Sara qui s'approchoit. Sa présence me parut le meilleur remède que je pusse apporter aux dégoûts de mon frère; & ne doutant pas du moins qu'il ne la traitât avec autant de civilité qu'il se proposoit de froideur, je pris le parti de le laisser seul avec elle.

Je trouvai Milord Linch, qui brûloit de m'entretenir en particulier. Je répondis à son empressement. Le hazard, me dit-il, qui me procure ici l'honneur de vous voir, m'épargne le chemin que j'aurois fait jusqu'à Killerine. Mes intérêts n'ont pas eu plus de part à mon voyage que les vôtres; ou plutôt ma plus forte passion étant de les unir, je me les propose déjà comme s'ils ne pouvoient plus être séparés. Il continua de me raconter tout ce qui avoit suivi son démêlé avec mes frères, dont il supposoit que j'avois été informé par leurs Lettres. La captivité de Georges; le danger du même sort, auquel il avoit été exposé, & qu'il n'avoit évité qu'en changeant d'habit & de nom à Paris, où cette crainte ne l'avoit pas empêché de solliciter ardemment la grace de mon frère; le prix que Rose avoit attaché au succès de son zèle; le malheur qu'il avoit eu de le manquer par la rigueur in-

fléxible de la Cour; enfin la retraite de Rose dans un Couvent, & le départ de Patrice, furent des préludes que l'espoir de m'engager dans ses intérêts, le porta à me retracer, comme le desir d'apprendre quelques nouvelles circonstances me les fit écouter patiemment. Si vous avez pu savoir, poursuivit-il, une partie de ce détail par la bouche de Patrice, vous ignorez tous deux sans doute que Rose est sortie du Couvent où elle s'étoit retirée. Mes recherches m'ont fait découvrir son nouvel asyle; & toujours plein de la tendresse qu'elle m'a inspirée, je lui ai fait offrir de nouveau la disposition de ma fortune. Elle a refusé de me voir; elle a rejetté aussi de ma main des secours trop légers pour les faire valoir, mais dont je ne sais que trop combien elle a besoin dans sa situation. Enfin, poussé par l'amour, & persuadé qu'une fille n'est pas à plaindre, lorsqu'on la force de devenir riche & heureuse, j'ai pris le parti de louer sous un nom emprunté l'appartement qui répond au sien dans une maison voisine. N'en étant séparé que par un mur commun, je l'ai fait percer sans bruit; & ce que je lui ai laissé d'épaisseur, peut être renversé avec le moindre effort. Mon dessein, si je puis le confesser sans honte, étoit de prendre le temps

de la nuit pour enlever une personne que j'adore, & sans laquelle je n'ai plus de bonheur à espérer. Le respect que je dois à sa naissance & à sa vertu, ne m'avoit pas permis de former cette entreprise sans prendre des mesures pour l'épouser sur le champ. Cependant, à la veille de l'exécution, un scrupule d'honneur m'a retenu. J'ai pensé que si la réputation de votre sœur n'avoit rien à souffrir lorsque ma violence se trouveroit aussi-tôt réparée par son mariage légitime, une Maison que je dois respecter, & qui a des alliances avec la mienne, en recevroit toujours quelque tache; sans compter que n'osant me promettre de vous & de vos frères l'aveu d'une action si hardie, je m'exposois à la nécessité de vivre avec vous dans une division éternelle. Ces considérations ont prévalu. Sans renoncer absolument à mon dessein, que je regarde comme la seule voie qui puisse vaincre le cœur de Rose, je me suis déterminé à le communiquer à votre frère. On m'a laissé la liberté de le voir à la Bastille. Il m'a reçu sans aucune marque de ressentiment; & confessant qu'il m'auroit vu volontiers le mari de sa sœur, si la tendresse qu'il a pour elle ne lui eût fait craindre de forcer son inclination, il ne m'a pas entendu parler des embarras où

elle eſt réduite, ſans l'accuſer de s'y être précipitée elle-même, & ſans plaindre ſon obſtination qui a cauſé toutes nos diſgraces communes. J'ai ſaiſi cette occaſion pour lui découvrir mes vues, & pour le preſſer de les approuver. Ma franchiſe l'a touché. Il n'a mis qu'une condition à ma démarche, c'eſt qu'elle ſoit communiquée à ſes frères, & que j'obtienne d'eux l'approbation qu'il m'accorde. Je l'apporte ſignée de ſa main, ajouta-t-il; & quoique mes affaires ne ſoient pas terminées à Saint-Germain, je n'ai rien eu de ſi preſſant que d'en finir une, dont je fais dépendre tout le bonheur de ma vie. Il me préſenta auſſi-tôt le billet de Georges, qui ne contenoit qu'un ſimple conſentement au mariage de Milord Linch avec Roſe.... ſa ſœur, ſans aucune mention expreſſe de l'enlèvement; & il joignoit à ſon récit les inſtances les plus tendres & les plus preſſantes, en m'offrant même un empire abſolu ſur ſon bien, qu'il remettoit, me dit-il, entre mes mains.

Quoiqu'une propoſition de cette nature eût commencé par me révolter, & qu'elle me parût mériter toutes mes réflexions, la réponſe qu'on me demandoit, me cauſa peu d'embarras. Je rendis graces à Milord Linch de l'inclination qu'il conſer-

voit pour ma sœur. Ne pensant à chaque moment, lui dis-je, qu'à partir moi-même pour Paris, je me flatte d'avoir conservé assez de pouvoir sur l'esprit de Rose, pour lui faire goûter tout ce qui convient à sa sagesse & à l'honneur de sa famille. J'espère que les moyens violens nous seront inutiles; mais quand il deviendroit nécessaire de les employer, vous trouveriez bon que ce ne fût qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources. Cette manière de m'expliquer, qui n'étoit ni opposée ni trop favorable à ses espérances, me laissoit le maître d'approfondir les avantages d'une alliance dont je n'avois connu les premiers projets que par le récit de Patrice. D'ailleurs j'étois résolu effectivement de ne pas différer mon départ pour la France; & dans l'ardeur avec laquelle j'avois pressé le mariage de Patrice, il entroit presqu'une égale envie de me trouver libre, pour aller donner tous mes soins à la consolation de ma sœur. Cependant je ne pus m'empêcher de témoigner à Milord Linch combien j'étois alarmé de ce mur à demi-percé, qui la mettoit comme à découvert. Il me rassura, en m'apprenant qu'il avoit laissé dans l'appartement une femme qui étoit destinée, suivant ses premières vues, à servir Rose, &

que tous ses domestiques étoient logés par son ordre dans diverses maisons du voisinage pour être à portée non-seulement de secourir ma sœur dans toutes sortes d'occasions, mais encore de l'observer, & surtout de la suivre, si quelque raison l'obligeoit de changer de demeure. Je conçus qu'elle étoit en sûreté avec ces précautions; mais quelle idée devois-je me former de son sort, lorsque joignant de si étranges circonstances à celles de sa Lettre, je me la représentois tout à la fois luttant contre la misère, & comme environnée d'une troupe de loups raviſſans, qui en vouloient à son repos & à sa liberté? Le dessein que la faveur du Ciel avoit détourné dans Milord Linch, ne pouvoit-il pas naître au Duc de.... & à ses autres amans qu'elle ne m'avoit pas fait connoître par leur nom? A quoi étoit-elle continuellement exposée? Je serois parti sur le champ, si je n'eusse consulté que mon ardeur, & Milord Linch, qui me croyoit déjà dans ses intérêts, profitoit de l'aveu que je lui avois fait de mon dessein pour me presser de ne le pas différer. Je n'étois arrêté que par deux raisons: l'envie de voir Patrice tranquillement établi dans le Comté d'Antrim, avant mon départ, & la nécessité de faire une somme assez forte pour n'être

dans la dépendance de personne à Paris.

Milord Linch vouloit s'ouvrir à Patrice. Je le priai de me laisser ce soin ; & retournant au lit de mon frère que je trouvai encore avec son épouse, leurs mains tendrement entrelacées, je tirai un augure si favorable de la situation où je les surprenois, que je crus pouvoir en user plus librement avec ma belle-sœur, & traiter nos affaires en sa présence, comme un intérêt commun. Je leur appris le sujet du voyage de M. Linch, ses propositions, & les instances avec lesquelles il me pressoit de partir. Quoique j'eusse évité de toucher la triste situation de Rose, Sara comprit qu'une fille exposée à un enlévement dont elle ne pouvoit se défendre, n'étoit pas dans une situation heureuse ; & la tendresse de son cœur s'alarmant tout d'un coup pour la sœur de Patrice, elle fut la première à m'interrompre, pour exiger deux choses sur lesquelles elle insista avec la même ardeur. Vous seriez cruel, me dit elle, de prêter les mains à l'enlévement de Rose, & de vouloir la marier malgré elle à Milord Linch. Je sais qu'il est riche, mais le bonheur dépend-il des richesses ? Si la fortune de ma sœur ne répond pas à vos desirs, ajouta-t-elle en s'autorisant déjà d'un nom si tendre, faites-la repasser

en Irlande. Ne ſerai-je pas trop heureuſe d'avoir une compagne ſi chère, & de pouvoir contribuer à ſon établiſſement? & ſerrant les mains de ſon mari, elle lui demanda la liberté & le retour de Roſe, comme deux faveurs qu'elle vouloit obtenir.

Je démêlai dans les yeux de mon frère que ſon eſprit n'étoit pas ſans embarras. Cependant, prenant parti ſans balancer pour le ſentiment de Sara, il ſe joignit à elle pour me prier de ne pas retarder l'exécution de ce qu'elle deſiroit. Nous convînmes que, ſans nous expliquer ouvertement avec Milord Linch, nous lui marquerions notre reconnoiſſance dans les termes dont je m'étois déjà ſervi; & que s'il étoit même diſpoſé à partir auſſitôt que moi, je ne refuſerois pas de faire le voyage avec lui. Sara n'attendit point que je repréſentaſſe la néceſſité où j'étois de faire auparavant celui d'Antrim. Elle me dit qu'il étoit juſte que Patrice & elle fuſſent chargés de tous les frais de mon entrepriſe, tandis qu'ils me chargeoient eux-mêmes de la peine & du ſuccès. Mon départ fut réglé pour le lendemain. Je communiquai ſur le champ cette réſolution à Milord Linch, qui ne balança point à répondre qu'il ſeroit prêt à m'accompagner.

Après tant de soins & d'inquiétudes, j'aurois commencé à trouver quelque douceur dans l'espérance, si j'eusse pû partir plus tranquille sur les dispositions de Patrice. Je m'entretins de cette idée une partie de l'après-midi, en attendant l'occasion de lui parler sans témoins. Sa fièvre étoit toujours ardente; & de quelque manière qu'il fallût expliquer l'air de complaisance que j'avois cru lui voir pour son épouse, je ne pouvois attribuer les désordres de sa santé qu'aux agitations de son esprit. Le moment que je souhaitois arriva: l'ayant trouvé seul, je vous quitte, lui dis-je; & si je vous laisse avec une santé incertaine, j'emporte du moins la douceur de vous croire un peu plus sensible au mérite de votre épouse. J'ai remarqué les progrès qu'elle a faits dans votre cœur, & j'en ai remercié le Ciel au fond du mien. Il m'interrompit: eh bien, me dit-il d'une voix languissante, partez avec cette opinion. Je souhaite qu'elle puisse la prendre aussi. Vous serez satisfaits tous deux, & je serai le seul misérable. Comment, repris-je avec étonnement, vous ne pensez pas à vivre heureusement avec elle, & vous lui refuseriez les sentimens qu'un honnête-homme doit à une femme aimable & vertueuse?

que signifioient donc les caresses que vous lui faisiez tantôt ? Il me conjura de ne pas irriter ses peines, & de me souvenir de ce qu'il m'avoit dit quatre heures auparavant, comme d'une règle dont il ne s'écarteroit jamais. J'ai l'humeur douce, continua-t-il ; je ne suis point capable de résister aux avances d'une femme ; & lorsque Sara viendra m'accabler, comme tantôt, des marques obligeantes de sa tendresse & de son inquiétude, je n'aurai pas la brutalité de la repousser : mais ce qui pourra servir à sa tranquillité, sera toujours inutile pour la mienne. Pourquoi me remettre sur cette triste matière, ajouta-t-il en s'interrompant lui-même ? Ne vous souvenez-vous pas de tout ce que je vous ai promis ?

Je crus qu'étant encore si rempli de ses préventions, il étoit inutile de les combattre à la veille de mon départ. J'aurois rompu cet entretien à l'heure même, & le recommandant au ciel, je ne me serois plus occupé que des préparatifs de mon voyage, s'il ne m'eût témoigné lui-même qu'il avoit quelque chose d'importance à me communiquer. M'étant rapproché de lui, je remarquai que son visage s'étoit couvert de rougeur. Il me pria de l'écouter, & il me tint ce discours.

Hélas ! quel détour dois-je employer pour vous découvrir un secret que les circonstances ne me permettent plus de vous cacher ? Vous partez pour Paris où vous espérez peut-être de retrouver des Pesses. Il en est bien éloigné. Si vous vous souvenez du récit que je vous ai fait à Killerine, vous m'avez entendu louer son zèle, & confesser le penchant que j'avois à le servir auprès de Rose ; mais ce que vous avez pu croire qu'il ne devoit qu'à ma reconnoissance & à mon amitié, venoit d'une autre cause. Après la ruine de nos affaires, & dans le temps qu'il m'offroit tout son bien pour les rétablir, je lui avois fait la confidence du plus sensible de mes maux. Ma passion pour Mlle. de L..... & son évasion imprévue qui me faisoit ignorer jusqu'au chemin qu'on lui avoit fait prendre, touchèrent un cœur à qui l'amour faisoit sentir les mêmes tourmens. Son intérêt le porta peut-être aussi à m'offrir un service dont le salaire devoit être de la même nature. En un mot, il s'engagea à faire le voyage d'Allemagne, où j'étois persuadé que M. de L.... s'étoit retiré avec sa fille, & à visiter plusieurs grandes Villes où il avoit été employé pour les affaires du Roi. Le retour qu'il me proposa fut de lui ménager le cœur de

Roſe, tandis qu'il alloit parcourir la moitié de l'Europe pour m'en aſſurer un que je croyois prêt à m'échapper. Dans l'ardeur d'une malheureuſe paſſion, je lui promis beaucoup plus qu'il n'oſoit peut-être eſpérer. Ne m'étant jamais apperçu que Roſe eût d'autres raiſons de le rebuter, que celles que Georges lui avoit inſpirées, je me flattai de les ſurmonter. Georges, lui dis-je, eſt pour long-temps à la Baſtille, le Doyen vous aime; Roſe même n'a jamais marqué d'averſion pour vous, & je me ſuis toujours imaginé qu'elle vous donneroit bien des préférences ſi elle écoutoit ſon cœur plus que ſon ambition. Enfin je lui promis d'avoir pour ſes intérêts le même zèle qu'il auroit pour les miens; & pour donner plus de force à cet engagement, je lui fis un écrit ſigné de mon nom, avec toutes les formalités qui peuvent lier un homme d'honneur.

Il eſt vrai qu'ayant voulu commencer auſſi-tôt à prévenir Roſe en ſa faveur, je remarquai que ſans le haïr, elle ne recevoit pas mes impreſſions auſſi facilement que je m'en étois flatté. Je l'aurois ſoupçonnée d'avoir le cœur rempli d'une autre paſſion, ſi je n'avois ſu depuis long-temps par des preuves certaines, que M. le Duc de..... & Milord Linch, les ſeuls

hommes dont les soins avoient éclaté, étoient fort éloignés de lui plaire ; & dans l'assiduité que j'avois à la voir au Couvent, je ne m'appercevois point qu'elle y reçût d'autres visites que les miennes. Cependant, un jour qu'ayant choisi sans dessein une heure différente de celle que je prenois ordinairement pour la voir, j'étois seul à l'attendre à la grille, je vis un Domestique sans livrée qui présenta plusieurs fois sa tête à la porte, comme s'il eût attendu quelque réponse qu'il s'ennuyoit de ne pas recevoir. Ce fut du moins l'opinion que je pris de sa curiosité ; & ne pouvant résister à la mienne, je lui demandai naturellement ce qui l'amenoit. Il me confessa qu'il attendoit les ordres d'une Pensionnaire du Couvent à qui il venoit de rendre une lettre. Mademoiselle de.... lui dis-je en nommant ma sœur ? Il avoua que c'étoit elle. Je pris sur le champ une résolution qui va vous surprendre. Fort bien, lui dis-je ; je serai discret, & je ne veux pas vous interrompre. Sortant ensuite du parloir, je lui laissai le temps de recevoir la réponse qu'il attendoit ; mais j'étois à quatre pas de la porte avec mon laquais ; & l'ayant vu sortir, je l'arrêtai, en le menaçant des dernières extrémités s'il ne me remettoit la lettre qu'il venoit de recevoir.

Dans

Dans un lieu désert, où nous ne pouvions être apperçus de personne, il ne put éviter de me satisfaire. Je m'éloignai aussi-tôt pour retourner chez moi, où je voulois remettre à lire tranquillement une pièce si intéressante. Mon laquais m'avertit que l'autre nous suivoit; mais n'ayant point de mesures à garder dans une affaire de cette nature, j'affectai de continuer mon chemin, sans y faire attention.

Jugez avec quel empressement j'ouvris la lettre de ma sœur. Elle ne contenoit que six lignes dont j'ai retenu tous les termes. Je n'écouterai jamais, disoit-elle, une proposition qui blesse mon devoir. Ne la renouvellez plus, si vous voulez que je conserve l'opinion que j'ai de vous. N'est-ce pas assez d'avoir arraché de moi un aveu que je me reproche? & quel fonds ai-je à faire sur votre estime, sans laquelle je ne serois point sensible à votre tendresse, si les voies que vous m'ouvrez ne sont propres qu'à me la faire perdre? Attendez que mes affaires s'éclaircissent. Ce sera mon devoir alors de répondre à vos sentimens; mais c'est le vôtre aujourd'hui de ne pas abuser du penchant que j'ai pour vous, & de l'embarras où je me trouve.

Cette lecture, continua Patrice, ne

me causa point d'autre émotion que celle de la surprise. Il n'étoit pas extraordinaire qu'une fille aussi aimable que Rose, plût à tous ceux qui la connoissoient ; & je ne lui faisois pas un crime d'être sensible elle-même à la tendresse d'un homme de mérite. D'ailleurs jugeant de ses engagemens par ses expressions, je ne pouvois l'accuser d'être sortie de certaines bornes, dans lesquelles il me semble que l'amour peut aisément s'accorder avec l'honneur. Mais je ne revenois point de ma surprise en considérant de quelle adresse elle avoit eu besoin pour nous déguiser une passion qui ne pouvoit être née nouvellement, & qui ne l'engageoit point dans un commerce de lettres, sans avoir fait de grands progrès dans son cœur. Je cherchois qui pouvoit être cet heureux amant qui étoit préféré au Duc de..... à des Pesses, & à Milord Linch. Il ne se présentoit rien à ma mémoire qui pût me faire sortir de ce doute, lorsque mon laquais vint m'avertir qu'un homme bien mis & d'une figure avantageuse, demandoit à me parler. Il ajouta qu'il n'y avoit point d'apparence que j'en fusse connu ; parce qu'en demandant à me voir, il n'avoit pû lui dire mon nom, & qu'il ne m'avoit désigné qu'en lui demandant son

maître. Je ne doutai point que cette visite n'eût quelque rapport à la lettre de ma sœur ; & toutes les craintes qui pouvoient me rester d'un autre côté ne m'empêchèrent pas de la recevoir. L'inconnu étoit en effet un homme de bonne mine. Il s'avança fièrement ; & ne mettant pas moins de fierté dans le ton de sa voix, il me demanda de quel droit & par quelles vues j'avois employé la violence pour m'emparer d'une lettre à laquelle je n'avois aucune part. Je souris de cette question, qui sentoit la menace ; & sans donner un air fort sérieux à ma réponse : il est vrai, lui dis-je, que j'aurois des droits beaucoup plus clairs sur Mlle. de..... si j'étois son père, mais elle n'est que ma sœur. Ces deux mots ayant éclairci ses doutes, il me fit des excuses d'un air embarrassé ; & se jettant sur le mérite de Rose, il me félicita d'être le frère d'une personne si charmante. Oui, interrompis-je d'un ton plus ferme, jeune & charmante, mais digne aussi d'être respectée par sa naissance & par l'honnêteté de ses sentimens ; & qui penseroit à elle sans prendre cette route, s'exposeroit à trouver de l'obstacle en chemin. J'approuve cette généreuse chaleur, me dit l'Etranger, & j'en ferai même valoir toute la justice ; car ce n'est pas

mon intérêt propre, ajouta-t-il, qui m'a conduit ici. Il se leva ; & m'ayant renouvellé civilement ses excuses, il se retira sans vouloir être accompagné jusqu'à la porte.

Cette conversation me laissa plus d'inquiétude que de chagrin. L'opinion que j'avois de Rose, & les expressions mêmes de sa Lettre, me garantissoient assez sa vertu ; mais j'aurois souhaité de pouvoir découvrir qui s'étoit mis si bien dans son cœur, & par quelle voie il y étoit parvenu. N'espérant ces lumières que d'elle-même, je résolus de ne pas attendre qu'elle pût être prévenue par son amant. Je retournai à sa grille ; & ne la trouvant informée de rien, je pris occasion de quelques nouvelles instances en faveur de des Pesses, pour lui témoigner que je lui croyois d'autres raisons de froideur que son indifférence naturelle. Je ne voulus pas même l'exposer à recourir au déguisement pour se défendre ; & lui confessant que le hazard m'avoit appris ce que je ne cherchois point à pénétrer, je me plaignis qu'elle eût manqué de confiance pour un frère qui l'aimoit si tendrement. Elle n'étoit pas capable des artifices que j'avois voulu prévenir. La candeur étoit dans ses yeux & sur ses lèvres. Elle prit mes mains

en rougissant ; & me demandant pardon de sa timidité, me dit-elle, beaucoup plus que de sa défiance, elle me promit de m'apprendre ce qu'elle se reprochoit depuis long-temps de m'avoir caché. Mais s'interrompant aussi-tôt : vous le connoissez donc, reprit-elle en baissant les yeux? pouvez-vous m'apprendre son nom ?

Cette question prononcée avec feu, quoique d'un air rêveur, me fit trop connoître, que non-seulement la blessure de Rose étoit profonde, mais qu'il y avoit quelque circonstance extraordinaire dans son aventure. J'étois impatient d'entendre cet étrange secret. Vous vous souvenez, me dit-elle enfin, de ce premier Bal où vous me conduisites avec Georges. L'assiduité que M. le Duc de..... eût auprès de moi, ne m'empêcha point de remarquer que j'étois observée avec autant de soin par un homme dont la figure & l'attention m'intéressièrent beaucoup davantage. Il changea vingt fois de place, pour se saisir de celles qui l'approchoient de la mienne, ou qui lui donnoient plus de facilité à me regarder. Je veillois trop sur moi-même, pour lui laisser appercevoir que j'étois frappée de la persévérance de ses regards : mais il est vrai que j'en ressentis des effets qui m'étoient encore in-

connus; & j'aurois eu la curiosité de m'informer de sa qualité & de son nom, si la bienséance ne m'eût arrêtée. Ainsi je perdis l'unique occasion que j'aie eu de le connoître. Cependant d'autres soins ayant presque effacé ce souvenir, il ne m'en restoit qu'une foible impression, lorsque Georges prit le parti de vous laisser avec le Doyen, pour s'établir avec moi dans une maison différente. Je n'eus point d'autre motif pour le suivre, que l'ascendant qu'il avoit gagné sur mon esprit. Mais dès la première fois que je sortis pour aller à l'Eglise, je fus comme effrayée de me trouver à côté de ce même homme que j'avois pris plaisir à voir au Bal. Il me confessa qu'il ne devoit point cette rencontre au hazard : toute son occupation avoit été de me chercher ; il trouvoit enfin l'occasion de m'expliquer une partie de ses sentimens. Que puis-je dire pour me justifier de l'avoir écouté ? Il me les expliqua en effet avec tant de respect & de douceur, que je sentis tout mon penchant se réveiller. Ma frayeur fit place à la confiance. Sans blesser la modestie dans ma réponse, je ne me défendis que par les raisons générales de bienséance & d'honneur, qui ne me permettoient pas de recevoir ses soins sans

l'aveu de mes frères. Loin de se plaindre de mes sentimens, il m'assura qu'il s'estimoit heureux de les trouver tels qu'il s'y étoit attendu ; & n'étant pas capable, me dit-il, d'aimer ce qu'il n'auroit point estimé, il me fit des sermens de sincérité & de constance, dont il ne craignit point de prendre à témoin celui que nous venions adorer à l'Eglise. Mais lorsque je lui répétai que j'étois dans la dépendance de mes frères, & que je ne savois rien mettre en balance avec mon devoir, il m'avoua, d'un air chagrin, qu'une raison invincible le mettoit dans la nécessité de se contraindre ; que portant un nom connu dans le monde, & jouissant d'une fortune assurée, il se promettoit bien que mes frères ne le rejetteroient pas lorsqu'il m'offriroit ouvertement ses soins ; mais qu'il étoit forcé par un motif qui lui feroit honneur un jour à leurs propres yeux, de les tenir pendant quelque temps cachés ; qu'au nom de moi-même, & se proposant mon bonheur autant que le sien, il me conjuroit de les souffrir secrétement, & de régler, même avec toute la rigueur de ma vertu, la manière dont il devoit me les rendre.

Cette proposition, continua Rose, me parut si offensante, que le dépit que

j'en eus, me fit rompre aussi-tôt un entretien qui n'avoit duré que trop long-temps. Non, lui dis-je, je ne connois point les traités de cette nature, & mon devoir m'apprend à fuir lorsqu'on ose me le proposer. Nous étions à la porte de l'Eglise, où la foule ne permettoit pas d'entrer aisément; ce qui pouvoit me faire craindre qu'il ne continuât de m'entretenir malgré moi. Mais si cette raison avoit favorisé le goût que j'avois pris d'abord à l'écouter, elle me servit encore de prétexte pour remonter brusquement dans le carrosse qui m'avoit amenée, & pour me faire conduire dans une Eglise plus éloignée.

J'étois si ému d'entendre Rose, que je ne pensois point à l'interrompre. Toute la satisfaction, poursuivit-elle, que je ressentis d'avoir préféré mon devoir au penchant de mon cœur, ne me défendit pas d'une secrète amertume, lorsque je me demandai à moi-même, en soupirant, pourquoi l'un étoit si malheureusement contraire à l'autre, & par quelle disposition du Ciel les douceurs qui paroissent attachées à nos foiblesses sont plus sensibles que celles de la vertu. Les traits que je venois de voir m'étoient présens. Le son de la voix, le tour des expressions frappoient encore

mes oreilles. Je trouvois un rapport si doux entre l'impression de mes sens & les mouvemens de mon cœur, qu'après bien des réflexions, je ne pus douter que le sacrifice que je venois de faire ne fût celui de tout mon bonheur. Cependant je fus soutenue par l'idée de mon devoir. Le Bal de l'Hôtel de Carnavalet, où je revis la cause de mes inquiétudes, ne changea rien à mes principes. J'évitai même de lui parler, & le regret de m'en éloigner n'eut point de part à la difficulté que je fis de vous suivre.

Je ne pus m'empêcher de demander ici à ma sœur pourquoi elle n'avoit pas du moins consulté Georges sur une aventure si singulière, & quelle raison elle avoit eue de lui en faire un secret. Il ne m'entretenoit, me dit-elle, que des espérances qu'il avoit conçues de me voir faire une fortune brillante. L'exemple de M. le Duc de... qui ne se rebutoit pas de toutes mes froideurs, lui faisoit croire qu'il me suffiroit de paroître à la Cour, ou dans les belles assemblées de la ville, pour m'attirer une foule d'amans. Je n'aurois pas eu la hardiesse de lui confesser l'inclination que je me sentois pour un inconnu. Vous m'avez accoutumée tous trois, ajoûta-t-elle tendrement, à vous

respecter comme autant de maîtres. Et revenant à son recit : Je pouvois donc me flatter, reprit-elle, d'avoir le cœur libre, mais il n'en étoit pas plus disposé à prendre d'autres engagemens, dont cette aventure même m'avoit fait perdre le goût. Ainsi des Pesses & Milord Linch étoient peu capables de me toucher. Ce ne fut que ma soumission pour le conseil de mes frères, qui me détermina successivement à les souffrir. Rapellez-vous l'inclination que j'avois pour la solitude, j'y prenois tristement plaisir à me retracer le bonheur auquel j'avois renoncé, & je me fortifiois dans mon indifférence pour les hommes, à mesure que je croyois m'endurcir contre le seul qui m'auroit su plaire. Cependant à peine sommes-nous arrivés à Paris, que la vue de Mlle. de L... dont vous m'avez procuré la connoissance, votre tendresse mutuelle, vos protestations d'amour & de constance, enfin votre bonheur dont j'ai été témoin, m'ont fait sentir plus que jamais qu'il manquoit quelque chose au mien. Je n'ai pu vous déguiser mes sentimens. Vous m'en avez arraché l'aveu par vos instances & vos caresses. C'est à cette funeste confidence qu'il faut attribuer tous nos malheurs. Quand la nécessité m'a fait pren-

dre le parti d'entrer dans ce Couvent, j'en ai béni le Ciel ; & j'ai considéré que pour une femme qui n'a rien à espérer de l'amour ni de la fortune, la retraite est un partage qui ne peut être choisi trop tôt. Je ne sais à quoi cette réflexion m'auroit portée, si dès le second jour de mon entrée dans cette maison, je n'étois retombée dans de nouvelles peines par une aventure imprévue. On m'avertit qu'une personne me demande à la grille. Je me figure que c'est vous ou des Pesses. Mais imaginez-vous ma surprise, lorsqu'en ouvrant la porte de ce parloir, j'apperçois mon inconnu. Peut-être devois-je me retirer. On est redevable aussi de quelque chose à la bienséance. Il est certain que je demeurai d'abord irrésolue ; & qu'ayant remarqué mon embarras, il me fit des instances si respectueuses & si tendres, qu'elles eurent la force de m'arrêter. Sans m'apprendre comment il avoit découvert ma demeure, après s'être donné cent tourmens inutiles pour la trouver pendant notre séjour aux Saisons, il me conjura de décider de sa vie, qu'il faisoit dépendre de la pitié qu'il me demandoit. Je fus attendrie de son air, où je crus démêler en effet de l'abattement & de la langueur. Cependant m'étant rendue maî-

treſſe de ce ſentiment, je ne balançai point à répondre que je me trouvois offenſée d'une viſite qui bleſſoit tous les devoirs; & que je ne recevois perſonne qui ne me fût préſenté par mon frère. Je me tournai pour le quitter. Il ſe jetta à genoux: Ne déſeſpérez pas, me dit-il, un homme qui vous adore; je n'oſe vous vanter le prix de mon cœur, mais vous le connoîtrez... Quoi, interrompis-je, ſans avoir pris la peine de vous expliquer avec mon frère? Cette réponſe qui m'échappa dans mon émotion, acheva de le conſterner. Ah, s'écria-t-il, j'ai de ſi cruelles raiſons de me taire, que vous les approuverez vous-même un jour; mais elles finiront. Je ne vous demande que la permiſſion de vous aimer, & l'eſpérance de l'être un jour de vous. Je renoncerai même à vous voir, je me ferai cette affreuſe violence, ſi vous me flattez du moindre eſpoir pour un avenir qui ne peut être fort éloigné. Ne voyant rien dans ces inſtances qui pût m'engager à une compoſition honorable, je le quittai ſans repliquer, après l'avoir ſalué civilement. Il ne s'eſt pas préſenté depuis à la grille. Mais ce matin même il m'eſt venu une lettre que j'ai ouverte avec précipitation, dans la ſeule penſée qu'elle pou-

voit avoir quelque rapport à nos affaires. Quoiqu'elle ſoit ſans nom, & que je n'aie aucune raiſon d'en connoître le caractère, j'ai reconnu aux premières lignes qu'elle venoit de lui. Il paroît informé, non-ſeulement du malheur de Georges & du vôtre, mais du beſoin même où je ſuis de mille choſes néceſſaires à la commodité de la vie. Il plaint mes peines en amant paſſionné ; & ce qu'il ſe propoſe uniquement, dit-il, étant ma tranquillité & mon bonheur, il me conjure d'accepter une maiſon toute meublée, où je ſerez ſervie au gré de mes deſirs, & où il me promet de ne me pas voir avant que ſes affaires lui laiſſent la liberté de m'offrir ſa fortune & ſa main. Voyez ſi ma franchiſe eſt ſans reſerve ; je ne puis vous cacher que cette apparence de déſintéreſſement ma touchée juſqu'au fond du cœur. J'ai verſé des larmes ſur mon ſort, qui me condamne à rejeter les adorations d'un homme ſi aimable & ſi généreux. Je n'ai pu me défendre de lui faire du moins une réponſe civile. En refuſant ſes offres, je lui fais eſpérer par quelques termes vagues, que ſi ſes affaires & les miennes peuvent s'éclaircir .... enfin que ſi les juſtes difficultés qui m'arrêtent venoient à ceſſer....

Je vous entends, interrompis-je, pour soulager son embarras que je voyois augmenter. Voilà des apparences qui annoncent un amant extraordinaire ; & je vous reproche de ne m'avoir pas donné plutôt ces lumières, qui auroient pu servir d'abord à me faire découvrir du moins son nom. Mais que faut-il penser, ajoutai-je, de ces raisons obscures qui l'empêchent de suivre ses desirs, & qui semblent lui faire même appréhender d'être connu? Est-il si jeune qu'on puisse le croire gêné par l'autorité de sa famille? Elle me dit que son âge ne devoit pas être fort au dessous de trente ans. Auroit-il quelque procès, repris-je, quelque affaire d'honneur qui l'oblige de se cacher, ou peut-être quelque tache avec laquelle il n'ose paroître dans le monde? Je remis ainsi devant les yeux de Rose, tout ce que la sagesse pouvoit lui faire craindre, moins pour combattre un penchant qui me paroissoit fortement déclaré, que pour observer la parole que j'avois donnée à des Pesses, en évitant du moins de prendre parti contre ses intérêts. Cette adresse me réussit. Rose, toute remplie de ces idées, ne pensoit qu'à me faire expliquer sur les premiers discours qui avoient été l'occasion de son récit. Elle m'embarrassa

d'abord par ſes inſtances ; mais étant devenue moins preſſante, lorſque je l'eus aſſurée que je ne connoiſſois point le nom de ſon amant, j'eus le temps d'arranger mes explications d'une manière qui n'étoit point capable de la chagriner. Je lui laiſſai même ignorer que je m'étois ſaiſi de ſa lettre ; & j'obſervai dans tout le reſte, un tempérament dont elle fut ſatisfaite.

Cependant je ſouhaitois ardemment la fin de cette converſation, pour ſuivre l'eſpérance que j'avois de découvrir cet amant inconnu. A peine eus-je quitté Roſe, que je mis deux hommes en garde à la porte du Couvent, avec ordre d'obſerver ſi l'on venoit demander ma ſœur ; & de ſe détacher l'un ou l'autre pour venir ſur le champ m'en avertir. De mon côté, je me rendis chez moi, où je n'étois pas ſans eſpérance de recevoir une ſeconde viſite de l'Etranger que j'avois déjà vu. S'il me refuſoit d'autres éclairciſſemens, ma réſolution étoit de le faire ſuivre, ou le prendre moi-même cette peine à toutes ſortes de riſques. Trois jours d'attente & de vigilance continuelle ne m'ayant procuré aucune lumière, mon inquiétude ne fit qu'augmenter ; & ſe joignant avec un autre embarras, qui étoit celui de la néceſſité, que je commençois à craindre,

non-seulement pour moi, mais pour Rose, à qui des Pesses s'efforçoit en vain de faire accepter quelques nouveaux secours, je formai le dessein du voyage d'Irlande, pour venir réveiller votre tendresse & votre zèle. Je le communiquai à Georges & à ma sœur, qui l'approuvèrent. Des Pesses, à qui la mort de son père avoit fait différer son départ pour l'Allemagne, résolut de se mettre en chemin presqu'au même temps, dans l'espérance d'être à Paris aussi-tôt que moi, & de nous rejoindre avec d'heureuses nouvelles. Un ample héritage dont il se trouvoit le maître, augmenta sa confiance & son zèle. Il me prêta cent pistoles, que je ne fis point difficulté de recevoir d'un ami. Rose s'obstina encore à refuser toutes ses offres, autant par la crainte de lui donner quelqu'avantage sur elle, que dans la pensée qu'elle pourroit se soutenir jusqu'à mon retour. Enfin je quittai Paris, tandis que des Pesses prenoit la route d'Allemagne

Vous concevez, ajouta Patrice, que si je vous ai caché ces circonstances en arrivant à Killerine, c'étoit pour vous épargner des inquiétudes qui n'auroient rien changé au sort de ma sœur; & par rapport à moi, il étoit inutile alors de vous communiquer l'entreprise de des Pesses,

comme il le seroit encore aujourd'hui, si je ne me croyois obligé de faire entrer cette considération dans ma conduite. Hélas, reprit-il avec un profond soupir que cette réflexion lui arrachoit, que pensera-t-il de l'inconstance de mes résolutions, & de l'abyme où je me suis précipité! Mais si j'ai sacrifié à ma famille toute la tendresse & tous les liens de mon cœur, je n'en suis pas plus dégagé de la promesse que j'ai faite à mon ami. Je ne puis accorder à Milord Linch le consentement qu'il demande pour épouser Rose. Je ne le ferois pas au prix de ma vie, quand elle y donneroit le sien; bien moins sans doute lorsqu'il est question de faire violence à une sœur si chère. J'admire que Georges, dont je connois le caractère, ait pu se prêter à cette proposition. Et ne vous flattez pas, me dit-il encore, de lui faire perdre les sentimens qu'elle a pour son inconnu. Après m'avoir découvert le secret de son cœur, elle sera constante. Là-dessus il me pria de commencer par la mettre en sûreté contre les entreprises de Milord Linch, qui la tenoit comme assiégée; & si elle ne se portoit pas, comme il le craignoit, à repasser en Irlande avec moi, de l'engager avec douceur à rentrer pour quelque temps dans le meilleur Couvent

de Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris une certaine connoissance de ses affaires domestiques.

Il me communiqua aussi ce qu'il pensoit de la situation de Georges. Son affaire étoit trop récente, me dit-il, pour espérer que la Cour ajoutât si-tôt quelque chose à l'espèce de faveur qu'il en avoit déjà reçue. Mais il vient un temps où toutes les offenses s'effacent par l'oubli; & diverses personnes de considération paroissoient persuadées qu'à l'exemple du Comte de R.... il pourroit un jour sortir de ses fers, à condition de quitter la France, ou d'y demeurer sous un autre nom. On ne vous refusera point l'entrée de sa prison, me dit Patrice, & vous apprendrez de lui même jusqu'où vos sollicitations lui seront nécessaires pour soutenir celles de ses amis.

Il étoit temps de finir un entretien qui pouvoit être nuisible à sa santé; mais lorsque je lui parlai de mes derniers adieux, en lui promettant de lui épargner les importunités de Milord Linch: Arrêtez, me dit-il, d'un air attendri, & comme s'il eût remis à ce moment le soin de ses propres intérêts que d'autres réflexions avoient suspendu; ne partez pas sans m'apprendre ce que vous direz de ma part à des Pesses;

vous le reverrez tôt ou tard à Paris. Que lui direz-vous lorſqu'il vous demandera ce qui me retient en Irlande, & pourquoi je ne ſuis point en France auſſi-tôt que lui ? Que lui répondrez-vous, ſi vous rendant compte de ſon voyage il vous apprend qu'il a découvert la retraite de Mademoiſelle de L..... & qu'il m'apporte peut-être quelque nouveau témoignage de ſa tendreſſe & de ſa fidélité ? Comment juſtifierez-vous la fatale démarche où vous m'avez engagé ? Car l'eſtime d'un honnête homme doit être comptée pour quelque choſe ; & lui qui ſait par quels nœuds j'étois lié, ſe perſuadera-t-il jamais que j'aie dû les rompre par des néceſſités plus fortes que tous les engagemens de l'honneur & de l'amour ? Le voyant pénétré de cette idée juſqu'aux larmes, je ne vous fis point entrer dans de nouvelles diſcuſſions. Laiſſez, répondis-je, ces fauſſes idées de vos premiers engagemens, & perſuadez-vous que l'amour & l'honneur vous impoſent des loix plus ſaintes & plus inviolables. Il me ſera aiſé de convaincre les Peſſes que vous avez pris le parti du devoir ; & s'il a cherché vos intérêts dans le voyage d'Allemagne, il ſe réjouira de les voir aſſurés par des voies plus honnêtes & plus courtes. J'exigeai enfin que,

ſans ſe livrer davantage à des regrets auſſi honteux qu'inutiles, il me laiſſât donner le reſte du jour aux préparatifs de mon départ. Ma ſatisfaction, ajoutai-je, auroit été de vous accompagner juſques dans vos Terres ; mais je vous laiſſe entre les mains d'une épouſe dont la tendreſſe n'attend point le ſecours de la mienne ; & tout abattu que je vous vois de votre fièvre, je la crois peu dangereuſe, & je pars ſans inquiétude. S'il reſte à Roſe un peu de docilité pour mes conſeils, vous ne vous plaindrez pas que nous ſoyons trop lents à vous rejoindre.

Je fis appeller Sara & Dilnick, qui avoient eu l'attention d'ordonner que nous ne fuſſions pas interrompus. Leur ayant déclaré que j'étois réſolu de partir le lendemain, nous réglâmes de concert que Patrice prendroit le nom de Milord N.... c'eſt-à-dire, celui qui étoit attaché depuis pluſieurs ſiècles au chef de notre Maiſon. Il n'étoit point à craindre que Georges, qui ne penſoit point à s'établir en Irlande, vînt jamais leur diſputer ce titre, & je comptois d'obtenir ſon approbation en arrivant à Paris. Je ſaluai Sara par le nom de ſon mari ; & le ſoin que j'eus de diſpoſer favorablement l'eſprit de Milord Linch, ayant délivré Patrice des importu-

nités qu'il redoutoit, je me trouvai assez libre après tant d'agitations, pour n'être plus occupé que de mon voyage.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

TOUTES les réflexions que j'aurois pu faire sur la conduite & sur la situation de Rose, ne pouvant servir à régler mes résolutions dans l'éloignement, je ne pensai qu'à choisir la route la plus courte, & à prévenir tous les obstacles dont l'approche d'une furieuse guerre sembloit nous menacer en chemin. Milord Linch, toujours déterminé à m'accompagner, me représenta, qu'en traversant l'Angleterre, nous devions nous attendre à mille questions pressantes, auxquelles il ne seroit pas toujours aisé de satisfaire. Quoique le prétexte de ses voyages de France eût été jusqu'alors son éducation, il entroit dans un âge où cette raison commençoit à manquer de vraisemblance. On ne voit point sans quelque défiance, à la veille de la guerre, un Gentilhomme quitter sa patrie pour passer chez l'ennemi de son maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir son arrivée secrette, & il paroissoit souhaiter que son départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien, sans me mettre dans la nécessité de le communiquer au Gouver-

nement. Si nous voulions éviter néanmoins de prendre la route commune, il falloit attendre des occasions qui ne se présentent pas continuellement, & nous exposer à des délais qui ne s'accordoient point avec notre impatience. Milord Linch, suivant le conseil d'un petit nombre d'amis fidèles auxquels il s'étoit ouvert, me proposa de nous rendre à Waterford, Ville Méridionale d'Irlande, où nous pouvions espérer qu'il se trouveroit quelque Vaisseau François prêt à faire voile, avec d'autant plus de vraisemblance, que le bruit même de la guerre faisoit déjà penser tous les marchands à se retirer dans leurs ports. Je me rendis à ses raisonnemens; & suivis seulement chacun d'un domestique, nous quittâmes Dublin sur des lumières si vagues. Il se trouva en effet à Waterford un Vaisseau du Havre, mais qui ne devant partir que dans dix jours, nous laissoit plus embarrassés pendant cet intervalle, que nous n'avions appréhendé de l'être en traversant l'Angleterre. J'étois d'avis de retourner à Dublin, où nos vues auroient été du moins plus à couvert que dans une ville de Province. Le sentiment de Milord Linch prévalut encore. Ses Terres n'étant pas extrêmement éloignées du lieu où nous étions, il me pressa d'em-

ployer un temps qui étoit néceſſairement perdu pour nous, à viſiter ce tréſor héréditaire, dont il ne doutoit pas, me dit-il, que Patrice ne m'eût entretenu. Il ſera utile, ajouta-t-il, à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoiſſance de la ſituation & de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au Roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en poſſeſſion. J'y conſentis, parce que les circonſtances m'en faiſoient une néceſſité, & je fus même ſenſible à la confiance d'où cette offre ſembloit partir. Linch ſe regardoit déjà comme lié à ma famille, & ne diſtinguoit plus nos intérêts des ſiens. Je m'obſervois néanmoins dans tous mes diſcours, pour ne laiſſer rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une eſpèce de frayeur, lorſque je me rappellois les agitations où je l'avois laiſſé; & plus timide encore à l'égard de Roſe, j'étois bien réſolu de ne me pas charger des ſuites de ſon mariage, en y contribuant par des voies qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendîmes à la principale Terre de Milord Linch, avec la précaution

tion de n'y arriver que dans l'obſcurité, pour tenir cette partie cachée dans ſon voiſinage. Il ſe repoſoit abſolument ſur la fidélité de ſes domeſtiques, qui étoient tous de la Religion Romaine, & attachés depuis long-temps à ſa famille. Dès la même nuit, il me fit monter avec lui dans une chaiſe; & ſans autre témoin qu'un valet fort âgé qui nous conduiſoit, nous gagnâmes une forêt qui touchoit à ſon parc, où l'épaiſſeur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne ſervit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linch même ne connoiſſoit les détours qu'à la faveur d'un Mémoire qu'il étoit obligé de conſulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le Mémoire faiſoit une deſcription trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linch, j'y ſuis venu dans ma première jeuneſſe avec mon père. Il fit lever en effet, ſans autre information, l'épaiſſeur d'environ deux pieds de terre, qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, ſous laquelle étoit un trou qui nous conduiſit par une pente aſſez douce juſqu'au fond de ce ſouterrein.

Il n'y avoit point d'autre ornement, que quelques planches groſſières, qui

étoient rangées l'une proche de l'autre ; pour garantir de l'humidité plusieurs grands coffres où le trésor étoit renfermé. Linch en avoit les clefs, & chacun étoit distingué par différens signes. Les coffres furent ouverts successivement. J'y vis avec admiration, les dépouilles de plus de cent Eglises, autrefois floriſſantes, dont les noms étoient écrits sur chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques-unes avoient eu soin d'y joindre le procès-verbal de cette dépoſition, avec quantité de circonſtances qui en faiſoient connoître le temps & les motifs. La plupart des pièces étoient des chefs & des bras d'argent, des chandeliers, des croix, & diverſes ſortes de vaiſſeaux qui ſervent aux cérémonies Eccléſiaſtiques. Un mouvement de reſpect dont je fus ſaiſi à la vue de ces vénérables monumens de la piété de nos ancêtres, me fit remercier le Ciel à genoux de les avoir conſervés. Milord Linch, qui continuoit pendant ce temps-là de viſiter quelques caſſettes ſur leſquelles il avoit été ſurpris de trouver le nom de ſa famille, pouſſa tout d'un coup un cri de joie, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de ſon père. Il étoit adreſſé à lui-même. Dans cette boëte, mon fils, lui diſoit ce père

vertueux, vous trouverez tous les joyaux de votre mère. Ne les donnez avec votre main & votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, & souvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je suis intéressé, me dit Linch, après m'avoir lû ces quatre mots, à vous éclaircir ces obscurités. J'ai perdu mon père dans un âge fort tendre. Il m'aimoit, non-seulement comme un fils unique, mais comme le seul fruit d'une passion immodérée qu'il ne put vaincre même après la mort de ma mère, & malgré les raisons extraordinaires qu'il eut de se consoler de cette perte. Elle étoit née sans biens, mais son mérite lui tenant lieu de richesses, toute la province avoit applaudi au choix de mon père qui étoit l'héritier d'une grosse Maison, lorsqu'il l'avoit préférée à cent partis d'une fortune égale à la sienne. L'éclat d'une alliance si supérieure à leur situation, ne permit point aux parens de ma mère de consulter d'autres règles, ni à elle d'écouter d'autre penchant. Ainsi l'ambition & l'amour se lièrent avec des vues fort différentes, & contribuèrent néanmoins au soutien l'un de l'autre, comme des sentimens qui se seroient mieux accordés. Mon père, toujours passionné, ne

s apperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendresse de ma mère, que pour ranimer sans cesse la sienne par le desir de la posséder plus parfaitement; & ma mère, livrée à l'ambition, se fit long-temps comme un triomphe de régner avec un empire absolu sur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le sien. Le plus grand malheur fut, que n'étant point d'ailleurs insensible, elle ne se défendit pas si bien contre le mérite d'un Gentilhomme du voisinage, qui employa une partie de son bien pour lui déclarer ses sentimens par toutes les fêtes & les galanteries que l'amour peut inventer. C'est-à-dire, qu'elle l'aima; car la vertu & l'honneur étant ses premières maximes, elle sut se garantir de toutes les foiblesses de l'amour. Mon père, à qui sa passion ne laissoit point de repos, n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalousie. Il passa quelques mois aussi occupé à défendre le cœur de son épouse contre les soins d'un autre, qu'à le vaincre par les siens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier, dans un combat si rude; mais une maladie mortelle, qui réduisit ma mère en peu de jours à la dernière foiblesse, lui fit connoître qu'il étoit destiné à lui survivre. Elle souhaita de l'entre-

tenir seul peu de momens avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, & j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité : vous seriez-vous trompé jusqu'à me croire plus tranquille & plus heureuse ? Comparez aujourd'hui nos peines, & confessez que les plus fortes sont celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la justice & la vérité sont les seuls devoirs qui m'occupent, je sens que je vous tromperois si je voulois vous persuader que je vous aie jamais aimé. Mais si vous m'aviez soupçonnée d'avoir manqué aux engagemens de la bonne foi & de l'honneur, en un mot, à toutes les loix qu'une femme s'impose dans la cérémonie du mariage, vous offenseriez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il m'en coûte pour les avoir bien observées, je meurs. Elle expira peu de momens après. Mon père, continua Linch, ne vit dans cet aveu qu'un exemple admirable de constance & de vertu. Il s'accusa lui-même d'avoir ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habilité à les prendre ; puisque son épouse ayant combattu si généreusement pour son devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût, & qu'elle

n'avoit eu besoin pour y trouver de la douceur, que d'être aidée par l'étude & les soins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna point pendant toute sa vie. Elle servit même à l'abréger par les regrets & les tourmens dont elle empoisonna le reste ; & touchant enfin à sa dernière heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter jamais des froideurs d'une femme vertueuse.

Ce fut alors, ajouta Linch, qu'il me remit le Mémoire dont nous venons de faire usage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conseilla d'aller faire mes exercices à Paris, & d'y attendre des circonstances plus tranquilles pour retourner dans ma patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le secret, & reçut le double du Mémoire, comme une précaution contre toutes sortes d'accidens. Etant jeune & sans bien, il se soumit volontiers aux dernières dispositions de mon père, qui lui ordonna de suivre le cours de ma fortune, & à moi de prendre toujours soin de la sienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite, auprès du Roi Jacques, des richesses que nous pouvons ici lui procurer. Mais outre la difficulté de les faire transporter en Fran-

ce, du sein de l'Irlande, le malheur de Plunck, & l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis sa mort, ont interrompu notre entreprise.

Je n'avois, me dit encore Milord Linch, qu'une connoissance générale de ce qui est renfermé dans les trois caisses qui m'appartiennent ici; mon père m'avoit seulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laisserons tout ce qu'il nous seroit mal aisé d'emporter; mais cette boëte qui ne peut nous incommoder sur la route, vous comprenez à qui je la destine; & vous devez comprendre aussi, qu'en m'obstinant à vaincre les rigueurs de la belle Rose, je n'agis point sans autorité ni sans exemple.

Les commencemens de son discours m'avoient fait prévoir cette conclusion. Il me paroissoit clair que la dernière déclaration de son père étoit au contraire une instruction pleine de sagesse, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement aussi malheureux que le sien; & je croyois m'être apperçu qu'il avoit été obligé de faire quelquefois violence aux expressions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui, pour en détourner le sens à son avantage. Mais je savois que l'aveuglement de l'amour consiste pré-

ciſément dans cette malheureuſe obſtination qui lui faiſoit tout expliquer en ſa faveur ; & ce n'étoit pas le temps de combattre Linch par des raiſonnemens que je n'aurois pû lui faire goûter. En y faiſant réflexion, je ne trouvois pas non plus dans l'exemple de ſon père, de quoi m'inſpirer le moindre remords de ce que j'avois fait pour Patrice ; car je mettois une différence extrême entre épouſer une femme malgré elle, & ſans eſpérance par conſéquent d'en être aimé, ou ſe laiſſer perſuader d'en épouſer une pour laquelle on eſt à la vérité ſans amour, mais dont on eſt ſûr d'être aimé tendrement, & pour laquelle on eſpère par conſéquent que la raiſon & la reconnoiſſance feront prendre tôt ou tard des ſentimens plus tendres. Le dernier de ces deux mariages, peut s'accorder également avec la Religion & l'honneur ; au lieu qu'en y penſant, je ne faiſois que me perſuader de plus en plus que l'autre eſt l'entrepriſe d'un furieux, qui cherche ſa ſatisfaction aux dépens de celle d'autrui, & qui s'aveugle même ſur ce qu'il croit propre à cauſer la ſienne ; puiſque le ſuppoſant capable d'aimer, il eſt impoſſible qu'il ſoit long-temps heureux en faiſant le malheur de ce qu'il aime.

Cependant, la ſûreté de Roſe m'obli-

geant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilités qui ne m'engageoient à rien, & je ne m'opposai point au dessein qu'il avoit de lui présenter les joyaux de sa mère. Nous ne quittâmes le caveau qu'après avoir continué long-temps d'en examiner toutes les richesses. Avec le trésor de l'Eglise & la vaisselle d'or ou d'argent de la maison de Linch, il y avoit environ cinq cents mille francs de diverses monnoies qui avoient été levés secrétement pour le secours du Roi & de l'Eglise au temps de la révolution. En sortant de ce lieu obscur, Linch me pria d'observer les environs, autant que la nuit me le permettoit, & de m'en former une image qu'il me recommanda de conserver fidellement. Nous retournâmes à son Château, où notre entretien pendant plusieurs jours roula sur les moyens de faire passer le trésor à Saint-Germain. J'évitai de parler de Rose; ou si je fus forcé d'entendre les répétitions ennuyeuses d'un amant, je me bornai à flatter ses inquiétudes par la promesse de l'aider de mes sollicitations, qui étoit la seule que je pusse lui faire sincérement.

Le Capitaine du vaisseau étant dans notre secret, nous évitâmes par son adresse tout ce qui pouvoit nous faire reconnoître

à Waterford. Notre embarquement ne fut pas moins heureux ; & huit jours de navigation nous rendirent au Havre, où nous prîmes auſſi-tôt la poſte pour Paris. L'impatience de Linch lui faiſoit ſouhaiter d'aller deſcendre directement chez ma ſœur. Il ſe croyoit ſûr de vaincre avec mon ſecours ; & ſe regardant déjà comme mon frère, il ne faiſoit plus difficulté de m'en donner le nom. L'ardeur de ſes ſentimens me diſpoſoit en effet à le ſervir ; je reconnoiſſois au fond que ſon alliance étoit ce que je pouvois attendre de plus honorable & de plus avantageux pour ma ſœur. Mais de combien d'autres ſoins n'étois-je pas troublé, & de quelles précautions n'avois-je pas beſoin dans toutes les obſcurités que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus preſſante étoit de commencer par entretenir Roſe, & de la ſurprendre ſeule, occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture ſi touchante.

Le fruit que je tirai de l'empreſſement de Milord Linch, fut d'être informé auſſitôt que lui des obſervations de trois de ſes domeſtiques, qu'il avoit laiſſés aux environs du logement de Roſe, & de celles d'une femme qui avoit occupé pendant ſon abſence l'appartement dont il avoit fait

percer le mur. Nous étions descendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir ses ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières : elle nous dit seulement qu'entendant la voix de ma sœur, sans avoir jamais pu distinguer ses paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement ; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton soutenu d'une autre voix, elle se faisoit faire quelque lecture à divers momens du jour. La commission des trois domestiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéressant. Ils nous assurèrent que depuis environ trois semaines que leur maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement un homme sans livrée, qui étoit entré dans sa maison deux fois le jour, & qui y passoit chaque fois près d'un quart-d'heure. Comment, s'écria Milord Linch, dans un transport de jalousie, vous ne l'avez pas suivi dès la première fois à la trace, & vous ne l'avez pas forcé de vous apprendre à qui il appartient? Il nous l'a confessé volontairement, répondit un des laquais, aussi-tôt que nous l'avons interrogé. Il est, dit-il, au service d'un Ecclésiastique Irlandois, nommé le Doyen de Killerine. Nouvel éguillon qui irrita mortellement la jalousie de Milord Linch ; car

il étoit évident que c'étoit l'artifice de quelqu'amant caché, à qui mon nom avoit servi de voile. J'en eus quelqu'effroi moi-même, quoique je m'efforçasse d'appaiser le ressentiment de Milord Linch, & je pressai ses gens d'achever leurs explications. Ils ajoutèrent qu'ils avoient vu quelques carrosses s'arrêter plusieurs fois vis-à-vis la porte, mais que ceux qui étoient dedans, n'en étant point descendus, & ne s'étant même arrêtés qu'un moment, ils n'avoient pu deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers temps dans la maison, & qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes; de sorte que le principal sujet d'inquiétude tomboit sur cet homme régulier, qui ne manquoit point de se faire voir deux fois le jour.

Milord Linch ne revenant point de son agitation, se proposoit d'abord de se mettre lui-même en garde dans la rue de ma sœur, & de le forcer le poignard à la main de confesser par qui il étoit employé. Je lui fis prendre des sentimens plus modérés, en lui représentant que l'honneur d'une personne qu'il jugeoit digne de son affection, demandoit plus de ménage-

mens : que c'étoit tout ce que le déſeſpoir auroit pu lui conſeiller, s'il eût été queſtion de chagriner un amant plus heureux que lui ; mais que ne pouvant ſe livrer à ce ſoupçon ſans bleſſer injuſtement ma ſœur, il devoit me laiſſer le ſoin d'approfondir un myſtère auquel je devois prendre autant d'intérêt que lui. En lui parlant avec cette froideur, peut-être n'étois-je pas exempt moi-même des ſoupçons que je voulois éloigner de ſon eſprit ; mais je ſouhaitois d'être ſeul à les éclaircir, & d'en enſevelir la cauſe ſi j'étois aſſez malheureux pour les vérifier.

Mes raiſons perſuadèrent Linch. Il me donna un de ſes gens pour me conduire chez ma ſœur. A quelques pas de chez elle, ce garçon me fit appercevoir le meſſager qui cauſoit les alarmes de ſon maître, & qui venoit de l'autre côté de la rue ſans jeter les yeux vers nous. Ma réſolution étoit de l'interroger, & de lui faire honte de ſon artifice. Mais quel fut mon étonnement de le reconnoître pour l'ancien valet-de-chambre de des Peſſes ! Il ne m'eût pas plutôt apperçu lui-même, que ſe précipitant au-devant de moi, il me marqua par ſes tranſports la joie qu'il avoit de me revoir ; & ſans attendre mes queſtions, il m'apprit que ſon maître l'a-

voit laiſſé à Paris, en partant pour l'Allemagne, avec la ſeule commiſſion de veiller ſans ceſſe à la ſûreté de ma ſœur; que ne l'ayant pas perdue de vue, ſoit au Couvent, ſoit depuis qu'elle en étoit ſortie, il venoit s'informer réguliérement de ſa ſanté, & lui offrir tout ce qu'il étoit capable d'entreprendre pour ſon ſervice; que s'étant retirée, par des raiſons qu'il ignoroit, dans une chambre fort mal en ordre, où elle s'obſtinoit à ne voir perſonne, il avoit eu beaucoup de peine à ſe procurer la permiſſion de la voir; & qu'il me confeſſoit que pour la tromper, après pluſieurs tentatives inutiles, il s'étoit fait annoncer ſous le nom d'un de mes domeſtiques; qu'elle lui avoit pardonné ce ſtratagême; & qu'ayant exigé ſeulement qu'il continuât de ſe préſenter ſous le même nom, elle lui avoit permis de venir chez elle deux fois le jour, pour recevoir ſes ordres; que l'ayant vue avant midi, il ſavoit d'elle-même qu'elle étoit fort éloignée de m'attendre, qu'elle l'avoit même chargé de paſſer à la poſte pour s'informer s'il ne lui étoit point venu de mes lettre; que ſi j'ignorois la ſituation où elle s'étoit réduite, je ſerois fort ſurpris de la trouver telle que j'allois la voir; & que pour lui qui ſavoit à quel point

ſon maître en ſeroit touché, s'il en étoit informé, il s'affligeoit tous les jours juſqu'aux larmes d'une aventure où il ne pouvoit rien comprendre. Cet honnête homme marqua en effet ſon attendriſſement par quelques pleurs. Je l'embraſſai avec reconnoiſſance ; & ſans faire attention au laquais de Milord Linch, qui étoit derrière moi, j'entrai dans la maiſon de Roſe, dont il m'avoit déjà montré la porte.

Si je me ſentois le cœur agité de quelque mouvement, il venoit moins de ma douleur & de ma crainte, que d'un commencement de joie ſecréte, qui étoit modérée néanmoins par des reſtes d'incertitude, & qui n'oſoit encore s'expliquer. J'aurois déjà parié tout mon ſang, que ma chère Roſe n'étoit coupable de rien ; mais le deſir que j'en avois étoit trop ardent pour n'être pas accompagné de quelque défiance : j'entrai avec ces réflexions qui me donnoient peut-être un air de trouble, & ma figure étoit capable d'elle-même de cauſer de la ſurpriſe. L'hôte, à qui je demandai ſi l'on pouvoit voir Mlle. de... me répondit avec fierté qu'elle ne voyoit perſonne ; & m'entendant répliquer qu'il falloit abſolument que je la viſſe, il leva le ton pour me conſeiller

de gagner promptement la porte, si je ne voulois pas y être forcé par la violence. Sa brutalité ne me déplut point. C'étoit un homme grossier, qui ayant exercé toute sa vie quelque profession méchanique, s'étoit retiré dans une petite maison qui étoit à lui, pour y jouir d'une fortune fort médiocre. Le bruit qu'il faisoit fut entendu du valet de des Pesses, qui étoit demeuré par respect sous la porte. Etant connu, il s'avança promptement; & m'ayant donné le nom de son maître, pour soutenir le titre sous lequel il avoit paru jusqu'alors, il me délivra d'un embarras dont j'appris bientôt que je ne serois pas sorti sans lui. Cette explication rendit l'hôte si traitable, que m'ayant demandé à moi-même si j'étois M. le Doyen de Killerine, & m'accablant ensuite de civilités, il me donna occasion d'approfondir les motifs qui l'avoient d'abord rendu si difficile. Je lui fis diverses questions auxquelles il ne se fit pas presser pour répondre. La femme de chambre de ma sœur étoit sa parente. Elle lui avoit demandé un logement pour sa maîtresse, sous prétexte qu'elle vouloit passer quelque temps dans la retraite, & il ne les avoit point chicanées sur les conditions. Ce misérable ne me disoit pas qu'indépen-

damment des autres avantages qu'il trouvoit à les avoir chez lui, le seul profit qu'il tiroit de leur travail, montoit dix fois au-delà de leur dépense. Dans les premiers jours, continua-t-il pesamment, il s'est présenté ici plusieurs personnes qui s'imaginoient n'avoir besoin que de se nommer pour se faire ouvrir la chambre de Mademoiselle; mais lorsque j'ai remarqué qu'elle ne vouloit pas les voir, & qu'elle rejettoit jusqu'à leur argent & leurs lettres, j'ai défendu absolument la porte à tous les inconnus. Cet homme, ajouta-t-il en montrant le valet de des Pesses, qui est venu ici de votre part, & à qui elle accorde elle-même l'entrée de la maison, peut rendre témoignage s'il a jamais vu quelqu'un autour de son appartement. M. votre parent même, dont j'ignore encore le nom, ne sait pas le chemin de sa chambre, & ne me l'a jamais demandé, quoiqu'il ait ce droit plus qu'un autre. Quel parent, interrompis-je? de qui parlez-vous? Ma première pensée fut qu'il parloit de Georges, à qui la liberté pouvoit avoir été rendue. Mais sa réponse me donna aussi-tôt d'autres soupçons. C'est celui, me dit-il, qui est venu ici depuis environ trois semaines, & qui m'a forcé de recevoir un cuisinier par vos ordres.

Il m'a chargé de ne rien faire connoître à Mademoiselle jusqu'à votre arrivée ; & pour empêcher qu'elle ne s'en apperçoive, il la fait traiter avec plus de délicatesse & de propreté que de magnificence. Elle m'avoit défendu, ajouta-t-il, de recevoir d'autres mets qui nous venoient tous les jours de la part de quelque personne inconnue ; mais j'ai cru qu'elle ne seroit pas fâchée un jour d'avoir reçu quelque chose de ses parens ; & la même raison m'a fait accepter du linge fort propre, & d'autres commodités pour l'usage de sa table & de son lit. Mais, reprit-il, vous devez savoir de qui je parle, puisqu'on n'a fait que suivre vos ordres.

Je ne jugeai point à propos de m'ouvrir à un homme de cette trempe ; & le priant seulement de faire appeller son maître, je demandai à celui-ci le nom du maître qui l'employoit. Je ne le connois point, me dit-il : il m'a pris chez un Traiteur où je servois ; & m'ayant amené ici, il ne manque point de m'apporter tous les trois jours l'argent nécessaire pour la dépense. Fort bien, répondis-je d'un ton équivoque, le secret est fidéllement gardé. Ils prirent ces deux mots pour une marque d'intelligence & d'approbation. Je les quittai ; & me faisant montrer le chemin

par le valet de des Peſſes, j'allai droit à la porte de Roſe.

Le bruit d'un verrou que j'entendis tirer pour l'ouvrir, me fit remarquer qu'elle étoit bien défendue. C'étoit à peu près l'heure à laquelle la femme de chambre recevoit le valet de des Peſſes. Elle fut ſurpriſe de voir un Eccléſiaſtique fort difforme, qu'elle ne connoiſſoit pas; mais entendant parler de moi continuellement, elle ne douta point que je ne fuſſe le frère de ſa maîtreſſe, & retournant vers elle ſans penſer à m'introduire ni à me répondre, j'entendis qu'elle lui diſoit avec un tranſport de joie: Ah, Mademoiſelle, ce ne peut être que M. le Doyen! Je la ſuivis au travers d'une anti-chambre ſi étroite, qu'elle n'en méritoit pas le nom. La chambre, que je parcourus auſſi d'un coup d'œil, reſſembloit plus à une priſon qu'à l'appartement d'une fille de la condition de Roſe, & ne paroiſſoit nette que par les ſoins de celles qui l'habitoient. Mais tous mes regards ſe réunirent auſſi-tôt ſur ma chère ſœur, à qui la nouvelle d'une arrivée ſi imprévue avoit fait tomber ſon ouvrage d'entre les mains. Immobile de joie & de ſurpriſe, elle n'eut pas la force de ſe lever de ſa chaiſe. Elle me regardoit d'un œil languiſſant, d'où je

vis bientôt couler un ruisseau de larmes. De mon côté, je pensois moins à lui parler, qu'à considérer l'humiliation où je la voyois réduite. Elle étoit vêtue d'un habit de laine. Ses cheveux qu'elle avoit les plus beaux du monde, étoient sans poudre & sans frisure. Un tablier de toile blanche lui couvroit tout le devant du corps, & la mettoit sur la même ligne que sa servante, qui étoit auprès d'elle avec le même ornement. Si la haine du monde & le mépris des vaines parures l'eussent réduite à cet abaissement, je me serois jetté à ses pieds pour lui rendre tous les honneurs qui sont dus à la perfection de l'Evangile. Autour d'elle, je voyois la matière de son travail, de la toile, du fil, des aiguilles, des ouvrages commencés, d'autres finis; enfin les armes de la femme forte. Je ne pus résister plus long-temps à ce spectacle.

O ma chère Rose! ô sœur trop aimée, m'écriai-je sans ménager mes expressions devant sa femme de chambre! que ne dois-je pas au Ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur & de la vertu? Je n'ignore point vos peines. J'ai reçu votre lettre, & vous voyez avec quel empressement je vous apporte tous les secours de ma ten-

dreſſe. Ne rougiſſez point de votre ſituation, ajoutai-je, en voyant continuer ſes pleurs; l'infortune ne fait rien perdre au mérite, & ne ſert que de luſtre à la vertu. Si vous êtes telle que ces dehors vous annoncent, ils vous ſont plus honorables qu'un faſte extérieur, qui peut parer le vice ſans être capable de l'embellir.

Elle ouvrit enfin la bouche pour me remercier de la généroſité & de la diligence de mes ſoins. En eſſuyant ſes larmes, je voyois que ſes yeux demeuroient baiſſés; & ſoit qu'elle ne tirât point une certaine hardieſſe du témoignage de ſon cœur, ſoit que l'impreſſion de l'état où je la trouvois fût encore trop puiſſante, je crus démêler ſur ſon viſage quelque choſe de ſombre & d'embarraſſé. Ce n'étoit pas le temps de pénétrer plus loin par des queſtions indiſcrétes. Je lui propoſai de quitter ſur le champ ſa chambre, pour ſe laiſſer reconduire dans ſon Couvent; elle rejetta cette offre, & je fus ſatisfait de ſes raiſons. Après la dureté que l'Abbeſſe avoit eue pour elle, je ne pouvois exiger qu'elle retournât dans un lieu odieux, d'où elle avoit eu tant d'empreſſement de ſortir, qu'elle avoit pris le parti de faire vendre ſes habits, pour ſatisfaire à l'avarice qui en étoit la paſſion dominante.

Cependant son refus me jettoit dans l'embarras. N'ayant point eu le temps de prendre d'autres mesures, je me crus obligé d'envoyer le valet de des Pesses au Couvent de...., avec ordre d'en obtenir l'entrée pour le jour même, à toutes sortes de prix.

Elle fut si frappée de ma précipitation, que levant les yeux avec étonnement, elle me demanda pourquoi je n'avois pas remis au lendemain ce qui auroit pu s'exécuter plus facilement avec un peu de délai. Elle me força ainsi de lui découvrir une partie de ce que je réservois pour un entretien plus tranquille. Vous ne connoissez, lui dis-je, que la moitié du péril où vous êtes. Le récit que vous m'en avez fait dans votre lettre, n'approche point de tout ce que j'ai appris par d'autres voies. Figurez-vous que votre ruine est conjurée de toutes parts, & que depuis plusieurs semaines, il ne se fait pas autour de vous un seul mouvement qui ne vous menace. Ne croyez point que j'exagère, ajoutai-je en voyant sa surprise. Les maisons voisines sont remplies de gens qui vous observent; celle que vous habitez n'est pas plus sûre. Croirez-vous que vous y avez un cuisinier placé d'une main étrangère; que tout ce qu'on vous présente

à table vous vient de la générosité de quelqu'amant inconnu ; que le linge & toutes les commodités dont on vous accorde l'usage, vous est fourni de même par des mystères que je n'ai encore pu pénétrer ? Je la regardois en parlant, pour observer dans ses yeux l'impression que ces dernières circonstances y devoient produire. N'y remarquant point l'espèce de trouble qui auroit été capable de confirmer mes défiances : levez-vous, repris-je, dans le seul dessein de lui faire hâter son départ : venez vous convaincre par votre propre expérience, que la chambre même que vous croyez si bien fortifiée par vos verroux, n'est rien moins qu'un asyle impénétrable, & que vous êtes environnée d'ennemis qui ne sont pas séparés de vous par l'épaisseur ordinaire d'un mur. Je m'approchai avec elle de la muraille qui étoit commune à la maison voisine ; & frappant du bout de ma canne en divers endroits, pour découvrir celui dont Milord Linch m'avoit parlé, je distinguai en effet si clairement le vuide, qu'à peine me parut-il qu'il restât l'épaisseur de deux doigts à percer. Un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, m'y fit porter un coup de pied assez rude pour l'abattre. La tapisserie qui n'étoit qu'une toile peinte

fort légère, n'ayant point réſiſté, non plus qu'une table qui avoit été appuyée de l'autre côté pour cacher le déſordre que Linch y avoit fait, nous fûmes bien moins ſurpris de nous trouver de plain-pied avec ſon appartement, que de l'appercevoir lui-même dans un fauteuil, d'où il n'eut pas plus de peine à nous voir.

Il accourut auſſi-tôt vers nous, avec un cri d'admiration & de joie. Son mouvement & ce cri achevèrent de cauſer tant d'épouvante à ma ſœur, que je la vis prête à tomber ſans connoiſſance. Linch ne s'en crut que plus autoriſé à traverſer la brèche pour lui offrir ſon ſecours; & la voyant revenue à elle-même, il ſe jetta à ſes genoux avec les tranſports inſenſés d'un amant. Il ſe loua de la fortune, & il s'en plaignit tour à tour. Il accuſa Roſe, il s'accuſa lui-même; il ſe juſtifia & elle auſſi. Il l'accabla de flatteries, de reproches, de plaintes, de proteſtations & de ſermens de l'aimer toujours: enfin pendant plus d'un quart d'heure qu'il ne ceſſa point de parler, il dit mille choſes que j'eus peine à comprendre, que peut-être il n'entendoit pas lui-même, & que Roſe aſſurément n'écoutoit point. Je ſaiſis l'occaſion de l'interrompre pour lui repréſenter avec plus de force que je n'avois

vois à Dublin, la témérité & l'indécence de ſon entrepriſe; mais n'ayant encore aucune raiſon de lui ôter l'eſpérance, je me tournai auſſi-tôt vers ma ſœur, à qui je fis valoir en même temps cette folie même comme le témoignage d'une vive paſſion. Milord vous aime tendrement, lui dis-je; il joint à la naiſſance beaucoup de mérite & de biens; qui vous empêche d'accepter ſes offres? Ce diſcours étoit ſincère; mais Roſe, livrée à des chagrins qui avoient une autre ſource, ſe délivra de nos importunités par une courte réponſe. Quelles circonſtances, nous dit-elle, pour des propoſitions qui demandent de la tranquillité de cœur & d'eſprit! Le valet de des Peſſes, qui rentra au même moment pour me rendre compte de ſa commiſſion, acheva de la ſoulager. Il me dit à l'oreille, en deux mots, que le Couvent ſeroit ouvert pour elle auſſi-tôt qu'elle y paroîtroit. Je ne pus cacher cette réſolution à Linch. Il avoit été moins choqué de ma cenſure, que réjoui & conſolé de l'approbation ouverte que j'avois donné à ſon amour, & de la réponſe même de Roſe, qu'il n'avoit pas manqué d'interpréter favorablement. Dans cette diſpoſition, je n'attendois de lui que du ſecours & du zèle pour procurer à ma

ſœur une retraite plus honorable. Je lui demandai ſon carroſſe ; c'étoit lui propoſer d'être le guide de Roſe avec moi. Nous laiſſâmes le valet de des Peſſes pour prendre ſoin de lui faire porter ce qu'elle laiſſeroit après elle, & lui ayant fait prendre un habit décent, le ſeul qui lui reſtât, nous la conduiſimes droit au Couvent.

Je n'étois guéri que d'une partie de mes inquiétudes, mais c'étoit la plus preſſante. Loin de marquer du mécontentement ou de la défiance, Linch paroiſſoit charmé de ce que le haſard & mes ſoins avoient fait pour lui dans cet heureux jour. Il ne ſe laſſoit point d'admirer la force dont ma ſœur avoit eu beſoin pour ſoutenir une épreuve ſi glorieuſe à ſa vertu, & ſe la repréſentant ſans ceſſe dans l'état d'où nous l'avions tirée, il me proteſtoit qu'il avoit trouvé plus de charmes dans ce négligé aimable, que dans toutes les parures qui accompagnent la fortune. Il me demanda la permiſſion de lui porter dès le lendemain tous les joyaux de ſa mère, & de la voir tous les jours à la grille. Je ne la lui refuſai point ; mais le conjurant par le deſir même que j'avois de lui être utile de me laiſſer ménager ſes eſpérances & les miennes, j'obtins de lui à mon tour que ſes deſirs impatiens ſeroient réglés

par mes conseils. Notre demeure étant dans la même maison, il nous sera aisé, lui dis-je, de nous communiquer nos idées & nos résolutions.

En effet, mon unique vue, en me logeant avec lui, avoit été de pénétrer plus facilement les siennes. J'appréhendois tout d'un esprit si entreprenant ; & si Rose devoit quelque jour être à lui, j'étois résolu que ce fût du moins par des voies qui lui fissent trouver autant d'honneur que d'avantage dans cette alliance. Il me tardoit de voir Georges, & de savoir de lui-même comment il avoit pu consentir au projet de l'enlèvement. Je n'accusois point Linch de m'en avoir imposé, mais je ne pouvois soupçonner Georges non plus d'avoir sacrifié légérement l'honneur & le repos de sa sœur. Ces doutes ne pouvoient être éclaircis qu'à la Bastille. Je me hâtai d'y aller avant la fin du jour, & promettant à Linch de le rejoindre à l'heure du souper, je le quittai sous un autre prétexte.

Georges ne s'attendoit point à ma visite; Je le connoissois trop bien pour ne pas m'appercevoir qu'il en ressentît une vive émotion. Cependant, par une fausse affectation de fermeté, que je feignis de ne pas remarquer, il me reçut de l'air du

monde le plus libre ; & lorſque je commençai à lui parler, en gémiſſant, de l'intérêt que j'avois pris à ſon malheur, il me répondit avec un ſourire, qu'il ne falloit pas donner ce nom aux ſuites d'une affaire d'honneur qui avoit tourné ſi glorieuſement pour ſon frère & pour lui. Je n'étois pas venu pour combattre de ſi miſérables préjugés. J'accorde, lui dis-je, qu'un accident dont vous n'avez pu vous défendre, doit paroître excuſable aux yeux du public ; mais en eſt-il moins vrai qu'il vous a fait renfermer à la Baſtille, & qu'il ſera pour long-temps un obſtacle invincible à votre fortune ? Je ne parle point de Patrice, qui vient d'épouſer la fille unique de Fincer... Il m'interrompit avec ſurpriſe, pour me demander l'explication de cette nouvelle. Je la lui donnai en peu de mots. Oui, repris-je, la faveur du Ciel lui a procuré dans l'eſpace de quelques ſemaines un établiſſement qui ne lui laiſſe rien à deſirer. Mais que ferons-nous de votre ſœur, dont vous vous imaginez bien que le ſort n'eſt pas ſi heureux ? Je n'allai pas plus loin ; & fort ſatisfait qu'il m'eût donné le temps de lui faire une peinture abrégée de la ſituation de notre famille, je crus qu'en lui laiſſant la liberté de parler, il ſe porteroit

de lui-même à me déclarer ſes véritables ſentimens. J'attendis donc ſa réponſe en ſilence, tandis qu'il paroiſſoit ſe livrer à mille réflexions ſombres, dont tout l'effort qu'il faiſoit pour me les déguiſer ne m'empêchoit point de lire une partie ſur ſon viſage.

Enfin jettant les yeux ſur moi : je félicite Patrice, me dit-il d'un ton forcé, d'avoir plu à la fille de Fincer, & je crois ſa fortune mieux établie avec elle, qu'elle ne l'auroit jamais été ſuivant ſes premières vues. A l'égard de Roſe, reprit-il, je ne ſais ſi vous avez vu Milord Linch, & s'il vous a parlé du penchant qu'il a reprit pour elle. En me faiſant cette queſtion, je remarquai qu'il s'efforçoit de découvrir ma penſée dans mes yeux. Je l'ai vu, lui dis-je ſimplement ; & je n'ajoutai rien qui puiſſe l'éclaircir. Il s'apperçut fort bien lui-même que la moitié de mes lumières demeuroit cachée au fond de mon cœur. Si vous l'avez vu, repliqua-t-il, en prenant un ton plus ferme, il vous a communiqué ſon deſſein ; & puiſque vous faites difficulté de m'en parler, je conclus que vous ne l'avez point approuvé. Il m'a révolté moi-même, continua-t-il ; & je l'aurois rejetté avec indignation, ſi deux motifs d'une force égale ne m'avoient

obligé d'y consentir. Linch n'est venu me le proposer qu'après m'avoir fait avertir par un inconnu, de l'extrêmité déplorable où ma sœur étoit réduite, & du refus qu'elle faisoit de recevoir les secours qui lui étoient offerts. J'avoue qu'étant moi-même hors d'état de l'aider, ignorant jusqu'au lieu de sa retraite, sachant Patrice en Irlande, & doutant que d'un revenu aussi médiocre que le vôtre, il pût jamais tirer de quoi réparer nos pertes; j'ai cru toutes sortes de moyens légitimes pour sauver la malheureuse Rose & l'honneur de notre famille. Encore Linch a-t-il dû vous dire à quelles conditions. J'ai voulu qu'il obtînt votre aveu & celui de Patrice : j'ai exigé qu'il entreprît le voyage d'Irlande pour vous le demander : j'ai refusé de m'exprimer nettement dans le billet qu'il m'a arraché : en un mot, j'ai fait le tyran, & le consentement même que je n'ai accordé qu'à la necessité, m'a coûté des larmes. Mais ce motif qui suffit seul pour me purger aux yeux des gens d'honneur, fut extrêmement fortifié par les réflexions que je fis sur un billet que le hasard avoit fait ici tomber entre mes mains. Je l'avois trouvé dans un des livres que Patrice m'envoyoit pour dissiper mon ennui. Il étoit de des Pesses, qui

le remercioit ardemment du prix qu'il promettoit à ſes ſervices, & qui lui proteſtoit, qu'avec cet aiguillon & celui de l'amitié, il étoit capable de tout entreprendre. La nature du ſervice & de la récompenſe y étoit ſi clairement exprimée, que je ne pus m'y tromper. Votre départ & ma captivité ſembloient donner à Patrice un empire abſolu ſur Roſe. Je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'en uſer pour la faire ſervir à ſon propre bonheur; & dans le déſordre de nos affaires, peut-être ne condamnai-je point un traité qui devoit tout à la fois les établir tous deux. J'en parlai même à Patrice, ſans lui confeſſer comment j'étois informé de ſon projet, & je ne lui fis point d'autre objection que la répugnance de Roſe, qui me paroiſſoit difficile à vaincre. Mais ſi ſon mauvais ſort la condamnoit à ſe faire quelque violence, je ne balançai point enſuite à ſouhaiter que ce fût en faveur du Milord Linch. En ſuppoſant de l'égalité de ce côté-là, la naiſſance & les richeſſes mêmes lui donnoient tant d'avantage ſur ſon rival, que ma ſœur ne pouvoit manquer de ſentir cette différence; & malgré toute ſa froideur, que Linch m'avoit confeſſé lui-même, j'étois perſuadé que ce ſeroit du moins une raiſon de plus

pour la consoler de la nécessité d'être à lui. Et comptez-vous pour rien, ajouta Georges, l'obligation où j'étois de ménager Linch? Ne pouvoit-il pas exécuter malgré moi ce qu'il faisoit dépendre de mon consentement? J'avoue que sa générosité fut encore un motif dont je fus touché. Un homme capable de surmonter ses desirs, à la veille d'une entreprise qui lui assuroit la possession de ce qu'il aime, me parut digne de ma sœur, & propre à faire quelque jour son bonheur. Les dégoûts qui naissent du caprice ou du tempérament, cédent tôt ou tard à la raison; & le cœur de Rose n'étant prévenu d'aucune autre inclination, je ne doutai pas qu'après avoir épousé Linch, elle ne trouvât bientôt de la douceur dans son devoir.

Ce soin de se justifier, me fit du moins connoître que Georges faisoit encore quelque cas de mon estime. Je trouvai de la vraisemblance dans ses excuses; & n'y voulant rien mêler qui troublât des commencemens si favorables, je continuai de l'entretenir des services que j'étois résolu de rendre à Linch, & de la situation de ses propres affaires. Il ne voyoit point d'autre jour à se procurer la liberté que par les voies dont Patrice m'avoit rendu compte à Dublin. C'étoit se flatter d'une

espérance bien incertaine & bien éloignée; mais ses amis ne cessant point de s'employer pour lui, il ne se regardoit pas du moins comme un homme abandonné. M. le Duc de.... soit par un sentiment d'estime pour sa personne & pour notre nom, soit par le mouvement de la passion qu'il conservoit toujours pour Rose, ne s'étoit point relâché de son zèle. Le Roi Jacques avoit fait lui-même des sollicitations fort ardentes à la Cour, & l'on s'étoit assez expliqué pour faire comprendre qu'on ne seroit pas toujours inflexible.

Je me retirai plus satisfait de ma visite que je n'avois osé l'espérer; & ravi sur-tout d'avoir évité dans une première entrevue toutes les discussions qui pouvoient renouveller nos derniers démêlés. J'avois d'autres projets sur Georges; mais toute mon ardeur présente se rapportant à ma sœur, je ne m'étois hâté de le voir que pour me procurer les éclaircissemens dont je voulois faire usage avec elle. Il étoit trop tard pour retourner au Couvent: ainsi remettant cette pensée au lendemain, je m'arrêtai à celle de rejoindre Linch, que je croyois dans l'impatience de me revoir.

Elle étoit vive en effet, mais je ne m'en serois jamais imaginé la cause. Linch

m'attendoit avec tous les transports de la fureur; & je ne fus peut-être redevable qu'à ma profession d'un reste de ménagement qu'il garda encore à mon arrivée. Ses yeux étoient étincellans; & dans la confusion de mille reproches qu'il auroit voulu me faire à la fois, il ne trouvoit point de termes pour s'exprimer. J'eus pitié de son trouble; & ne me défiant point encore de la part que j'y avois, je m'approchai de lui pour savoir ce qui l'agitoit. Il me repoussa brusquement. Traitre, me dit-il, votre habit vous met à couvert de mon ressentiment, mais j'aurai la satisfaction de publier votre lâcheté & votre perfidie. La surprise où me jetta cet outrage, lui auroit fait ouvrir les yeux tout d'un coup sur son injustice, s'il eût été capable d'un moment de réflexion; mais continuant de me traiter avec le dernier emportement, ce ne fut qu'à la longue & après quantité de discours interrompus, que je crus l'entendre. En revenant du Couvent de Rose, il avoit appris du laquais qu'il avoit chargé de me suivre, & devant lequel je m'étois entretenu sans précaution avec le valet de des Pesses, qu'on avoit eu pour un autre des complaisances & des facilités qu'on n'avoit pas pour lui. La manière tendre & familière dont j'avois

demandé des nouvelles de cet ancien ami, & la reconnoissance que j'avois marquée pour son zèle, avoit passé dans l'esprit de Linch pour une préférence que je donnois à son rival. Il ne connoissoit des Pesses que de nom; mais dans l'ancienne liaison qu'il avoit eue avec Georges, il n'avoit pu ignorer nos premiers projets d'établissement pour ma sœur. Il savoit même que des Pesses avoit été autorisé de mon suffrage, & conciliant toutes ces idées avec le récit de son laquais & le témoignage même de ses yeux, il s'étoit persuadé que mon dessein étoit de le tromper. Tout le reste de ma conduite avoit été expliqué suivant cette prévention. Les civilités qu'il avoit reçues de moi à Dublin, les espérances que je lui avois données sur la route, la chaleur même avec laquelle j'avois pris ses intérêts à Paris, passèrent pour autant d'artifices par lesquels j'avois cherché à rompre ses vues, & à m'assurer le temps de mettre Rose hors de ses atteintes. Dans un naturel aussi impétueux que le sien, la jalousie & la honte s'étoient converties en rage. Il ne parloit que de vengeance, & des Pesses devoit être sa première victime.

Cependant la douceur avec laquelle je m'efforçai de l'appaiser, & les sermens

dont j'accompagnai mes protestations de droiture, commençoient à faire quelqu'impression sur lui; mais m'ayant proposé d'engager donc ma parole, que des Pesses lui seroit absolument sacrifié, ma réponse raluma toute sa fureur. Il y auroit de l'injustice, lui dis-je, à disposer du cœur de Rose sans lui donner quelque connoissance de ce traité. Ce que je vous promets sans restriction, ajoutai-je, c'est d'applaudir à son choix, s'il se déclare pour vous, & de continuer, comme j'ai fait jusqu'à présent, de vous servir de bonne foi. Il crut voir dans le tour de ces paroles un nouveau déguisement qui renouvella tous ses transports. Ce fut dans cette violente agitation, que n'étant plus le maître de son propre secret, il me déclara d'un air moqueur, qu'il me feroit repentir quelque jour de l'avoir trahi, & que les mesures qu'il avoit prises étoient moins sujettes à le tromper que moi. Cette menace me frappa moins que l'obstination qu'il eût à se renfermer dans une chambre voisine, dont toutes mes instances ne purent me faire ouvrir l'entrée. Je continuai quelque temps d'employer les civilités & les prières. Enfin piqué à mon tour d'un procédé si brusque, je pris le parti de me retirer.

Sa menace, qui ne m'avoit pas plus

étonné d'abord que les autres circonſtances d'une ſcène ſi chagrinante, me revint auſſi-tôt à l'eſprit avec d'autres couleurs. Que devois-je entendre par ces meſures ſur leſquelles il faiſoit plus de fonds que ſur moi? N'avois-je pas tout à craindre d'un homme ſi violent? & celui qui avoit été capable de vouloir enlever ma ſœur, ne l'étoit-il pas de renouveller un projet auquel il n'auroit pas renoncé, après tout, s'il n'eût compté de réuſſir par une autre voie? Il ne ſe trompoit pas ſans doute, lorſqu'il m'accuſoit d'avoir ménagé ſes emportemens, pour me donner le temps de dérober Roſe à ſes entrepriſes; mais s'attendoit-il qu'en faiſant avec lui le voyage de France, je duſſe la lui remettre entre les mains malgré elle, ou me joindre à lui peut-être pour favoriſer autrement ſes violences? Quand ſa jalouſie auroit pu s'allumer de la conſidération que j'avois marquée imprudemment pour des Peſſes, ne devoit-il pas être ſatisfait de mes explications, & me croire ſincère, du moins lorſque je faiſois tout dépendre du choix de ma ſœur? Ce n'eſt point un honnête homme, diſois-je, qui veut devoir ſes droits ſur le cœur d'une femme à la force ou à l'artifice. D'ailleurs quel caractère! quelle brutalité! quel bizar-

rerie ! Forcerai-je une fille, de la douceur de Rose, de recevoir un mari si emporté ? Il l'enlèvera, mais qu'ai-je à craindre ? n'est-elle pas à couvert de toutes ses entreprises ? & ne puis-je pas les prévenir encore mieux, en la faisant partir incessamment pour l'Irlande, où son frère est en état de la défendre ? Il ne la verra plus, ajoutai je ; je reprends demain avec elle le chemin de Killerine.

Cette résolution, à laquelle je me crus arrêté d'une manière inébranlable, me fit penser dès mon réveil aux préparatifs de notre départ. Mais j'appris pour première nouvelle, que Linch, plus actif que moi, étoit sorti de la maison à la pointe du jour, & qu'il avoit fait emporter tous ses équipages avec lui. Quoique la retraite de ma sœur ne me parût point exposée à ses insultes, j'abandonnai tout autre soin pour m'y rendre. Il pouvoit s'être proposé de la voir avant moi, & de lui inspirer quelqu'idée qui me fit trouver de la résistance à l'exécution des miennes. D'ailleurs cette démarche précipitée, confirmant tous mes soupçons, je ne croyois pas pouvoir m'éloigner trop tôt de Paris, & je voulois disposer Rose à prendre la poste avec moi dès le même jour.

Il étoit environ neuf heures du matin.

J'arrive au Couvent l'esprit plein du nouveau voyage que j'allois entreprendre ; car étant fixé à ce dessein, il importoit si peu que je pénétrasse plus loin dans les affaires de Rose, que j'avois pris le parti de ne plus m'en occuper. Elle vint à la grille. Je lui trouvai un air de satisfaction qu'elle n'avoit point la veille. Sans perdre le temps à des questions inutiles, je lui dis que m'étant apperçu qu'elle n'avoit point de goût pour Milord Linch, & mille raisons me faisant craindre qu'elle ne fût point en sûreté à Paris, tant qu'elle refuseroit de l'épouser, j'étois résolu de la conduire en Irlande, où elle mèneroit une vie plus agréable auprès de Patrice. Le changement de son visage me fit juger tout d'un coup que cette proposition la chagrinoit. Cependant n'osant la combattre de front, elle prit occasion du nom de Patrice pour me faire un reproche de ne lui avoir point encore appris de ses nouvelles. Il étoit vrai que dans le peu de temps que j'avois passé la veille avec elle, & troublé par l'arrivée imprévue de Linch, je ne lui avois point parlé de son frère. Je me hâtai de lui dire que je l'avois laissé dans une ardeur extrême de la revoir, & qu'elle le trouveroit heureusement marié avec la fille de Fincer. Ce fut ici que les sentimens de

Roſe ne purent ſe déguiſer. Elle me regarda avec une vive émotion. Marié, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Je lui racontai quelques circonſtances qui ne lui permirent plus d'en douter ; mais ce que je croyois propre à lui inſpirer de la joie, ne lui cauſa qu'une vive douleur, dont elle n'eut pas même la force de retenir les marques. Hélas, me dit-elle, voilà donc le fonds que nous avons à faire ſur les ſermens des hommes ! Non, ajouta-t-elle, je n'aurois pas cru Patrice capable de cette perfidie.

Un dépit ſi vif, excité par l'intérêt d'autrui, m'apprit quelle ſeroit la délicateſſe de Roſe pour les ſiens. Je me rappellai la liaiſon que Patrice lui avoit fait former avec Mlle. de M....; mais une connoiſſance de quelques momens n'ayant pu faire naître une amitié aſſez forte pour lui cauſer le trouble où je la voyois, je conclus que ce qui paroiſſoit un témoignage de compaſſion pour le ſort d'une autre, en étoit un d'inquiétude qui lui échappoit pour le ſien. Ma curioſité me fit oublier que je ne devois l'entretenir que de notre voyage. Eh, pourquoi, lui dis-je, condamnez-vous Patrice de s'être rendu aux offres d'une femme aimable, aux inſtances de ſes amis, & à la néceſſité même

de nos affaires, qui lui a fait une loi de ce qui méritoit d'être recherché avec tous ses desirs ? Vous qui lui en faites un reproche, savez-vous que vous avez contribué plus que tout le reste aux vertueux efforts qu'il a faits sur lui-même, & que je ne serois pas ici avec les secours que je vous apporte, si sa tendresse pour vous ne lui avoit fait prendre cette unique voie de vous secourir ? Que me dites-vous, interrompit-elle, avec une nouvelle agitation ? Ah, je comprends qu'il s'est rendu malheureux ! Je le connois. Il est impossible qu'avec une passion telle qu'il la ressentoit à son départ, il ait pu renoncer volontairement au penchant de son cœur. Que je suis à plaindre ! Il me reprochera quelque jour son malheur ; & n'est-ce pas moi seule aussi qu'il doit en accuser ?

La chaleur avec laquelle elle s'exprimoit, me causa un étonnement dont j'avois peine à revenir. Je ne l'aurois pas crue capable de ce transport. Toutes ces idées ne s'accordoient pas non plus avec les miennes. Je l'arrêtai par un regard ferme & sévère : Quoi donc, lui dis-je d'un ton qui ne l'étoit pas moins, l'esprit d'égarement & de corruption s'est-il emparé de toute ma famille ? que veulent dire ces

maximes insensées, qui représentent une frivole passion comme un obstacle invincible, & le malheur comme inséparable de la vertu? Est-ce vous, Rose, qui vous êtes laissée séduire par de si horribles principes? Voilà donc le progrès que vous avez fait dans les voies de la religion, depuis que vous vous êtes éloignée de mes yeux? Elle parut plus affligée qu'abattue de ce reproche? Ah, mon frère, me dit-elle avec douceur, vous ne vous imagineriez jamais ce qu'il en coûte à un cœur tendre qui est réduit à combattre ses plus chères inclinations. Non, repris-je impatiemment; mais vous qui paroissez le savoir, où l'avez-vous appris? Cette question la rendit muette. J'eus pitié de son embarras; & n'espérant point qu'elle se portât d'elle-même à me confier les secrets de son cœur, j'aurois repris la résolution dans laquelle j'étois venu de ne pas la presser avant notre départ, si le hasard ne m'eût offert une occasion que je ne desirois pas. On lui remit en ma présence une lettre, dont on lui dit qu'on attendoit la réponse. Sa rougeur la trahit. Elle paroissoit balancer quel ordre elle devoit donner au porteur. Son silence ne finissoit point. Enfin je la délivrai d'un si cruel embarras, en disant moi-même à

ce garçon qu'il pouvoit attendre à la porte du parloir.

C'étoit sortir d'un trouble pour retomber dans un autre. Sa confusion paroissant augmenter lorsqu'elle se retrouva seule avec moi, je n'eus pas la dureté de prolonger trop long-temps cette scène. Je pris un air plus doux pour la soulager. J'observe avec joie, ma chère Rose, que votre cœur ne connoît pas encore l'artifice. Mais seriez-vous si déconcertée, si vous n'aviez rien à vous reprocher? Ah, non, interrompit-elle; le Ciel qui est témoin de tous mes sentimens, sait que je ne me suis rien permise qui l'offense. Levons le voile, repris-je; Patrice qui connoît la tendresse de mon affection, n'a pas jugé qu'en faisant le voyage de France, je dusse ignorer ce que vous lui avez confié. J'ai appris de sa bouche tout ce qui s'est passé avant son départ. Vous seroit-il arrivé depuis ce temps-là quelque chose que vous ayiez honte de me communiquer?

Ce doute, que je témoignai exprès pour l'exciter, produisit tout l'effet que j'en avois attendu. Si Patrice vous a fait un récit fidèle, se hâta-t-elle de répliquer, vous n'avez rien appris qui soit propre à me causer de la honte, & je me garderai

bien de m'exposer jamais à ce reproche. Mais je confesse, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau, que je n'ai pu me défendre de quelque estime pour un homme qui me paroît digne de ce sentiment. Lisez la lettre que je reçus hier de lui, continua-t-elle en la tirant de sa poche. Je ne ferai pas plus de difficulté de vous laisser lire celle que je viens de recevoir, & je veux que vous l'ouvriez vous-même; mais vous ne me soupçonnerez pas du moindre déguisement, lorsque je vous fais commencer par la première. Recevoir des lettres, murmurai-je en la prenant, les lire, les garder si soigneusement, c'est avoir déjà fait beaucoup de chemin. Je ne laissai pas de commencer cette curieuse lecture. On la prioit de juger des peines d'un trop long silence, par la force d'une passion qui n'avoit jamais eu d'exemple. On faisoit valoir tout ce qu'on avoit pris sur soi-même pour ne pas la troubler par des lettres, dans un temps où le parti qu'elle avoit pris de ne voir personne, avoit fait craindre de blesser quelque bienséance, ou d'alarmer sa sagesse; mais incapable aussi de la perdre de vue un seul moment, on confessoit qu'on n'avoit pas laissé passer de jour sans s'informer de tout ce qui appartenoit à sa santé & à son re-

pos, & que pour rendre sa retraite plus sûre & plus tranquille, on avoit pris avec son hôte des mesures qui paroissoient avoir heureusement réussi. Voilà sans doute, interrompis-je, le parent, le cuisinier, & tout ce que je me persuade aisément que vous avez pu ignorer. Mais lisons, ajoutai-je en m'appercevant qu'elle étoit flattée de cette remarque. Apprenant, lui disoit-on, que j'étois arrivé à Paris, & que je l'avois engagée à retourner au Couvent, on s'imaginoit bien que le dérangement de notre fortune pouvoit avoir eu part à cette résolution; & désormais qu'étant avec elle, ma présence arrêteroit les mauvaises interprétations; & on la prioit de m'engager à prendre la maison qu'on lui avoit proposée mal-à-propos dans un autre temps, où l'on confessoit que sa sagesse avoit dû la lui faire refuser. On promettoit que nous y serions dans l'abondance de tout ce qui est convenable à d'honnêtes gens, & que la main d'où nous viendroit cette libéralité ne seroit jamais connue du public. Enfin l'on demandoit deux mots de reponse, qui devoient être suivis, au même moment, de l'exécution de toutes ces offres.

Je ne puis disconvenir, dis-je à Rose, que ce procédé ne soit d'un galant homme,

& d'un amant libéral & respectueux. Vous êtes parvenue sans doute à le connoître depuis le départ de Patrice? Non, me dit-elle. Sans répondre à toutes ses Lettres, je lui ait fait dire mille fois par ceux de qui je les recevois, que je ne pouvois souffrir honorablement les soins d'un inconnu; & c'étoit la seule espérance d'y voir enfin son nom, qui me les faisoit ouvrir. Il m'a pressée de consentir à ses visites : j'aurois pu tirer son secret de lui-même, ou le faire tirer adroitement de ses gens; mais les loix que je me suis imposées, m'ont toujours retenue.

J'avoue qu'une aventure si étrange ne me causant pas moins d'étonnement que d'inquiétude, j'étois embarrassé moi-même à lui donner les conseils qu'elle sembloit me demander. Je penchai un moment à rompre tout d'un coup cet entretien, & à faire valoir brusquement mon autorité, pour lui faire reprendre sur le champ la route d'Irlande. Mais je commençois à craindre avec raison d'y trouver de la résistance. D'ailleurs je ne dissimulerai pas, que soit par un mouvement de tendresse naturelle qui me faisoit souhaiter que son cœur fût satisfait, soit par l'idée que son inclination & son estime me faisoient prendre de son amant, je me sentois si bien

disposé pour cet inconnu, que j'aurois desiré du moins de le voir & d'approfondir la vérité de ses sentimens. Enfin, n'osant m'arrêter à rien sans de nouvelles lumières, je demandai en grace à ma sœur de me raconter toute la suite de cette intrigue depuis son origine. Je reconnois, lui dis-je, que, lorsque la bienséance & les égards raisonnables de l'intérêt s'accordent avec l'inclination du cœur, un penchant de cette nature peut mériter quelque indulgence. Mais ce n'est pas vous qu'il en faut croire. On s'aveugle trop aisément sur ses propres desirs. Si vous me connoissez de la tendresse pour ma famille, de la discrétion, du zèle pour vos vrais intérêts, ne craignez point de me répéter ce que vous avez découvert à Patrice, & laissez-moi juger sans prévention de tout ce que la vôtre a pu vous déguiser.

Elle me recommença son histoire, depuis nos premiers différends. Je lui trouvai, jusques dans les moindres détails, cet air de franchise que l'artifice ne sauroit contrefaire. La naissance de son inclination, sa durée & ses progrès, son aversion pour le Duc..., son indifférence pour des Pesses, son dégoût pour Linch; tout fut expliqué avec la même candeur. Je l'arrêtois quelquefois, pour l'interroger sur une circons-

tance obscure, ou plus importante qu'elle paroissoit ne se le figurer ; elle me satisfaisoit aussi-tôt par une réponse simple & ingénue. Heureux naturel, disois-je intérieurement ! & quel seroit le crime de celui qui raviroit un cœur si honnête à la vertu ! Enfin, lorsqu'elle fut arrivée au voyage de Patrice, & qu'elle sembloit vouloir passer sur tout ce qu'elle m'avoit marqué dans sa lettre, je lui demandai si elle n'avoit rien su du démêlé de son frère avec un émissaire de son inconnu, & ce qu'elle avoit pensé de cette aventure. Vous me rappellez, reprit-elle, une des plus tristes circonstances de ma vie. Je ne fus informée de cet accident, que plusieurs jours après le départ de mon frère. L'inconnu, puisque vous lui donnez ce nom, laissa passer tout cet intervalle sans renouveller ses attentions ordinaires. Je ne vous dirai pas que je fus insensible à cette apparence de froideur ou d'oubli ; mais j'étois troublée d'une inquiétude encore plus cruelle. Après la confidence que j'avois faite à Patrice, je me figurai qu'avec quelque précaution qu'il m'eût caché son ressentiment, il en avoit assez conçu pour se porter à quelque résolution violente, dont le silence de l'inconnu pouvoit être l'effet. Je fus longtemps incertaine & tremblante dans cette idée,

idée, jusqu'à ce que je reçus une de ses lettres, où il me faisoit naturellement le récit de ce qui étoit arrivé à la mienne. La même raison, me disoit-il, qui ne lui permettoit point encore de s'ouvrir à moi, l'avoit empêché de rechercher la connoissance de Patrice, malgré le penchant qu'il se sentoit à l'aimer. Elle l'avoit forcé aussi de tenir ses sentimens renfermés, aussi long-temps qu'il pouvoit craindre de les trahir par quelque indiscrétion; mais je n'en devois être que plus sûre de leur innocence, ajoutoit-il, lorsqu'il me faisoit librement des aveux de cette nature. Ce fut alors néanmoins que je refusai absolument de lui répondre. J'avois peine à concevoir qu'il eût pu négliger une si heureuse occasion de faire approuver ses sentimens à mon frère; & j'augurai mal de toutes ces raisons mystérieuses qu'il n'avoit osé confier à un honnête homme. Cependant, ajouta Rose, mais d'une voix moins ferme & en baissant les yeux, sa constance, son désintéressement, le renouvellement continuel de ses sermens & de ses plaintes, ma foiblesse, si vous le voulez, me firent renaître insensiblement d'autres idées.

L'attention extrême avec laquelle je l'écoutois, me fit saisir le changement qui

s'étoit fait sur son visage ; & voyant qu'elle continuoit d'hésiter, je ne doutai pas qu'elle n'eût sur le bord des lèvres quelque circonstance dont l'aveu lui coûtoit. Votre confiance me charme, lui dis-je aussi-tôt pour l'encourager. Continuez, ma chère Rose, ne me déguisez rien. Hélas, reprit-elle, dois-je vous le confesser ! & que penserez-vous de ma conduite, si vous me rendez assez de justice pour vous fier du moins à mes sentimens ? Quand la dureté de l'Abbesse, que je n'attribue, pour vous découvrir mes soupçons, qu'aux pratiques secrettes & aux malheureuses vues de M. le Duc.... m'eût forcée de penser au misérable asyle où vous m'avez trouvée ; au milieu de mes peines & dans l'amertume de mon cœur, je ne pus me refuser la consolation d'apprendre une partie de mon dessein à cet inconnu, dont j'ignore encore quel jugement vous portez. J'avois reçu une de ses lettres, où les témoignages de son amour étoient renouvellés dans les termes les plus tendres. Je pris la plume en tremblant, & suivant le mouvement de mon cœur, je lui écrivis que des raisons pressantes m'obligeoient de changer de situation jusqu'au retour de mon frère ; que je croyois devoir cet avis à son attache-

ment, pour lui épargner des recherches inutiles; qu'étant résolue de ne souffrir dans cet intervalle ni la vue, ni les lettres de personne, il devoit s'attendre que je serois encore plus inflexible pour lui; que je lui permettois néanmoins d'expliquer cette distinction à son avantage; que je ne lui défendois pas même de s'informer secrétement de la conduite que j'allois tenir, parce que j'étois bien aise de conserver son estime; que si étant tel qu'il s'efforçoit de me le persuader, il s'ouvroit tôt ou tard à mes frères, il trouveroit mon cœur déclaré pour lui; mais qu'après cet aveu, auquel je voulois bien ajouter la promesse qu'il me demandoit si instamment de ne m'engager à personne, il devoit faire autant de fonds sur ma bonne foi que j'en faisois sur la sienne, & se contenir dans des bornes qui serviroient de règle à la durée de mes sentimens. Je ne sais, continua-t-elle avec un regard timide, si vous ne condamnez pas cette lettre. Je quittai le Couvent un quart-d'heure après l'avoir écrite. Il a observé si fidélement mes ordres, que j'ai douté quelquefois s'il continuoit de m'aimer, ou s'il avoit découvert ma retraite. Mais sa lettre que je reçus hier au moment que je vous quittai, vous fait voir qu'il est

toujours le même ; & je n'ai pas de peine à croire que c'eſt lui qui a trompé mon hôte ſous le nom d'un parent de notre famille. C'eſt lui, j'en ſuis ſûre, ajouta-t-elle ; car tous mes autres perſécuteurs ne ſont point capables de tant de déſintéreſſement & de diſcrétion.

Elle vouloit continuer de m'apprendre ce qu'elle avoit eu à ſouffrir de M. le Duc de... & de ſes autres amans ; mais trouvant ce détail inutile à toutes les idées qui m'occupoient, je l'interrompis. La force de ſon inclination avoit tellement éclaté dans toutes les circonſtances de ſon récit, que je ne penſai point à lui repréſenter qu'une fille doit être en garde contre les foibleſſes de ſon cœur. Il étoit décidé qu'elle aimoit paſſionnément ſon Inconnu. Cependant ſa lettre m'avoit laiſſé un trouble & un mécontentement que je voulus lui faire ſentir. Je lui coupai la parole lorſqu'elle paroiſſoit s'applaudir d'être comme échappée à mes reproches. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je triſtement ; & ſi je loue votre ſincérité, ne vous imaginez point que j'approuve vos fautes. Cette lettre eſt une témérité que je ne puis vous pardonner. Avez-vous compris à quoi vous vous engagiez ? Une fille de votre âge promet-elle ſa foi & ſa main au

hasard ? Donne-t-elle ainsi l'exclusion à tout ce que la sagesse & l'honneur peuvent lui proposer par la bouche de ses parens ? Eh, que seroit-ce si vous veniez à découvrir dans votre Inconnu un homme indigne de vous ? en un mot, quel a pu être le sens de votre promesse ? De vous révolter apparemment contre toutes les propositions d'établissement que vous recevriez de vos frères, & de vous livrer quelque jour malgré eux aux empressemens d'un homme dont vous ne connoissez la bonne foi que sur son propre témoignage ? Mais lisons sa seconde lettre, repris-je avec plus de chaleur, & dévoilons à toutes sortes de prix un mystère qui commence sérieusement à m'alarmer. J'avois pris cette lettre, qu'une curiosité plus pressante ne m'avoit pas encore permis d'ouvrir. Elle contenoit, comme la première, de vives protestations de tendresse, avec des marques d'impatience pour la réponse qu'on attendoit. Mais on ajoutoit que si je faisois quelque difficulté de me fier aux offres d'un Inconnu, on m'offroit de me faire compter, à mon choix, ou douze mille francs pour chaque année, à commencer de ce même jour, ou mille francs au commencement de chaque mois, sans autre condition que de m'engager à

ne pas disposer de ma sœur, jusqu'au moment où l'on se promettoit de la rendre plus riche & plus heureuse.

C'en est trop, m'écriai-je avec une espèce d'indignation; des secrets qu'on rougit d'avouer, me sont suspects; & des libéralités qui mènent à un but si incertain, ne peuvent partir d'une source sans reproche. Je me levai dans le même mouvement; & faisant entrer le messager qui attendoit toujours à la porte, je lui dis, sans consulter Rose: retournez à votre Maître; rapportez-lui que vous avez trouvé avec Mlle. de.... le Doyen de Killerine, son frère aîné & son tuteur. Puisqu'il vous a mis dans le secret de ses affaires, chargez-vous de lui dire que je suis homme de qualité, Prêtre, & honnête homme. S'il me juge digne de sa confiance sous l'un ou l'autre de ces titres, je suis prêt à l'entendre, dans quelque lieu qu'il lui plaise de m'indiquer. S'il me la refuse, déclarez-lui que je pars demain pour l'Irlande avec ma Sœur. J'attens ici sa réponse.

Rose, vers laquelle je me tournai aussitôt, sembloit regretter que je n'eusse pas permis au messager de répliquer; & que n'ayant pas elle même ouvert la bouche, il pût rapporter à son maître qu'elle pa-

roiſſoit avoir eu part à une commiſſion ſi dure. Elle me confeſſa néanmoins qu'elle étoit ravie au fond du cœur de ſe voir ſi proche de l'éclairciſſement qu'elle avoit toujours deſiré. Elle ſe flattoit que ſon amant conſentiroit à tout, plutôt que de la perdre; & n'ayant jamais attribué le myſtère de ſa conduite qu'à quelqu'embarras de fortune, ou à quelque conſidération de famille, elle craignoit peu d'approfondir des obſtacles qui n'étoient point capables de la rebuter. Il ſe paſſa plus d'une heure, que j'employai à fortifier ſa vertu contre toutes ſortes d'épreuves. Enfin le meſſager parut à la porte du parloir, avec un carroſſe de remiſe, où il me pria de monter. Il avoit un nouveau billet pour Roſe. Les circonſtances m'obligeoient de le lire. C'étoient les plaintes d'un homme embarraſſé, qui mettoit toute ſa confiance, diſoit-il, dans la droiture de ſon cœur & dans la bonté de ſa maîtreſſe. Roſe en fut émue juſqu'à pâlir; & me voyant prêt à la quitter, elle me conjura, la larme à l'œil, de me ſouvenir de la tendreſſe que j'avois toujours eue pour elle.

Je m'abandonnai au meſſager, dont la phyſionomie me paroiſſoit au-deſſus de la condition ſervile. Il me déclara volon-

tairement qu'il avoit ordre de me conduire aux Chartreux, où son maître, me dit-il, m'attendoit dans le Cloître. Tout lieu m'étoit indifférent. J'emportois un reste d'émotion qui ne se rallentit point sur la route. En arrivant aux Chartreux, mon guide me montra le Cloître où j'étois attendu.

J'y trouvai en effet un homme seul, qui s'avança vers moi, lorsqu'il me vit paroître. Ayant eu le temps de l'observer à mesure qu'il s'approchoit, je fus frappé de son port & de sa figure. Il ne portoit pas plus de vingt sept ou vingt-huit ans sur son visage. Sa taille étoit libre & majestueuse; sa démarche noble; sa physionomie intéressante; le teint coloré & l'œil gracieux & ouvert, quoiqu'un peu abattu par quelques traces de tristesse. Il étoit mis simplement, mais avec le goût & la finesse qui annoncent une personne de distinction. Je souhaitai, malgré mon chagrin, que ce fût l'amant de Rose, & que son caractère répondit à de si belles apparences.

C'étoit lui-même. L'air respectueux dont il m'aborda, me le fit connoître autant que ses premières ouvertures. Si je parle au Doyen de Killerine, me dit-il; je suis devant mon juge, & je dois cher-

cher à me le rendre favorable. Je lui répondis, d'un ton modeſte, que la probité & l'honneur étant mes règles, nous ne pouvions être fort oppoſés de ſentimens, s'il les avoit dans le cœur comme je les voyois peints dans toute ſa figure. Hélas, repliqua-t-il, vous ne me trouverez jamais foible de ce côté-là ! mais qui m'aſſure que vous aurez autant de bonté, que je vous promets de droiture ? Cependant vous ne devez point vous attendre, continua-t-il, en ſe mettant en marche pour nous promener, que je commence par de longues proteſtations de bonne foi, lorſque vous en recevez un témoignage ſi clair dans la ſoumiſſion que je marque ici pour vos volontés. Vous triomphez d'une réſolution dans laquelle je m'étois confirmé depuis près d'un an. Que n'auriez-vous pas obtenu par les menaces toutes puiſſantes que vous avez employées ? Ecoutez-moi ſans m'interrompre, & n'ayez d'indulgence qu'autant que vous me trouverez de ſincérité.

Mon nom eſt le Comte de S.... J'ai vingt mille écus de rente, de la réputation dans le monde, & la jeuneſſe que vous me voyez. Je n'étois pas né pour être ſi riche. Troiſième fils d'une Maiſon plus noble qu'opulente, la for-

tune ne m'offroit point d'autre parti que les armes, & je l'ai suivi dans ma première jeunesse. Un heureux hiver me valut l'estime d'une vieille veuve, à qui son mari, qui s'étoit enrichi dans les affaires, avoit laissé tout son bien. Elle me demanda mon cœur au même prix. Les instances de ma famille me firent surmonter mes répugnances. Je l'épousai; & le même contrat par lequel je lui fis le sacrifice de mes plus belles années, me rendit le maître de tout le bien qu'elle possédoit. Mais j'ai tiré peu de satisfaction de mes richesses. J'avois besoin d'être heureux par le cœur. J'ai conçu que pour le devenir, il me falloit tôt ou tard une femme jeune & aimable, dont je pusse faire le bonheur à mon tour, au prix, s'il le faut, de toute la fortune que je dois à l'amour. J'ai vu votre charmante sœur. Elle m'a inspiré tous les sentimens qui sont nécessaires à la douceur de ma vie. J'ai cherché à les lui faire connoître, & à mériter les siens. J'ai travaillé à l'attendrir par toutes les voies de la sincérité & de l'honneur. Je me suis efforcé de la toucher par mes plaintes, de la persuader par mes sermens; je lui ai offert tout mon bien, à elle & à sa famille. Je la presse actuellement d'en accepter du moins

une partie médiocre pour son usage & pour le vôtre. Je suis tout à elle, à vous, & à tout ce qui vous appartient. Je demande qu'on me croie sincère; qu'on prenne confiance à mon honneur & à ma tendresse; que la belle Rose accepte mon cœur, & qu'elle m'engage le sien. Est-ce violer les droits, ou passer les bornes? Cependant elle a rejetté toutes mes offres. Elle n'a voulu rien entendre, ni rien promettre. Elle m'a fait valoir l'autorité de ses frères, à qui elle a toujours exigé que mes sentimens & mes vues fussent déclarés. J'avoue que cette condition m'a causé de l'embarras; mais vous le savez enfin. Jugez entre nous, mon cher Doyen, ajouta-t-il en prenant tendrement mes mains, & décidez avec bonté de tout le bonheur de ma vie.

Je le regardois avec étonnement; & ne voyant dans son discours, que ce que le sens naturel des termes paroissoit m'offrir, j'étois agréablement surpris de trouver son histoire si courte, & le fonds de ses peines si léger. Voilà un amant bien modeste & bien timide, me disois-je à moi-même; car avec sa naissance, son âge, sa figure, & un bien si considérable, comment a-t-il pu craindre de s'ouvrir à Patrice, à moi, & à tous ceux

qui ſouhaitent le bonheur & l'établiſſement de Roſe ? Il n'ignore pas même qu'il en eſt aimé ; & cette ſeule penſée ne devoit-elle pas lui donner plus de hardieſſe ? Enfin ne trouvant dans toute cette aventure qu'un ſujet de joie, & des raiſons d'eſtime pour deux amans ſi réſervés, je ne balançai point à lui faire une réponſe conforme à mes idées. J'admire votre retenue, lui dis-je, & je félicite ma ſœur de vous avoir inſpiré des ſentimens ſi tendres. Elle eſt ſans bien ; mais vous ne vous trompez point en lui croyant de la naiſſance & du mérite. Je conçois qu'un amant riche & généreux peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime. Nous nous connoîtrons mieux, ajoutai-je, déſormais que nous nous verrons plus librement. N'appréhendez plus d'obſtacles ; & comptez qu'une inclination ſi honorable pour ma ſœur, ſera approuvée de toute ſa famille.

Il baiſa ma main dans le tranſport de ſa joie. Le mien étoit preſqu'égal. Qui m'empêche, repris-je, que je n'aille dès ce moment vous préſenter moi-même à ma ſœur ? Oui, me dit-il ardemment, il ſuffira que perſonne ne ſoit informé de mon nom. Le ſecret peut demeurer entre nous, & je vous réponds du guide qui

vous a conduit ici. Vous l'avez pris pour un domeſtique ; mais c'eſt le meilleur de mes amis, qui eſt dans la confidence du myſtère, & qui s'eſt offert à ce déguiſement pour me ſervir. Ce ſecret qu'il paroiſſoit encore deſirer, me parut un ſoin fort inutile. Comme je lui expliquois ma penſée : ô Ciel, interrompit-il en ſe troublant, ne m'auriez-vous pas entendu ! Quoi donc, lui dis-je avec quelques marques d'étonnement ? Hélas, reprit-il, ne vous ai-je pas dit que je ſuis marié, & que ma femme n'eſt pas morte ?

Nous nous étions arrêtés. Un dénouement ſi imprévu me fit baiſſer la tête, pour cacher ma ſurpriſe & ma rougeur. Aſſurément, répondis-je, vous ne m'aviez pas fait comprendre que votre femme fût vivante. Voilà une franchiſſe à laquelle je ne m'attendois point, & que je ne vous aurois pas preſſé d'avoir pour moi, ſi j'euſſe pu m'en défier ; cependant je la loue, & je ſerai fidèle à la diſcrétion que je vous ai promiſe. Je conçois à préſent, continuai-je, en relevant les yeux pour obſerver ſa contenance, d'où venoit la peine que vous aviez à vous ouvrir à mon frère ; mais je ne démêle pas ſi bien quelles ſont vos vues dans les confidences que vous me faites. Me croi-

riez-vous capable de favoriſer..... N'achevez pas, interrompit-il avec tranſport ; ne joignez pas à la douleur que j'ai de perdre ſi-tôt mes eſpérances, celle de m'entendre ſoupçonner d'une infâmie. Le Ciel, dont je ne crains pas d'atteſter la vérité, voit au fond de mon cœur que je n'ai rien à me reprocher. Mais pourquoi m'avez-vous interrompu, ajouta-t-il, en reprenant un ton affectueux ? Vous m'aviez promis une attention dont vous vous êtes laſſé. Je ne faiſois qu'entrer dans les explications pour leſquelles vous êtes venu. Ecoutez-moi, & ne me condamnez pas du moins ſans m'avoir entendu.

Je me compoſai aſſez pour lui accorder toute l'attention qu'il me demandoit. Il eſt donc vrai, reprit-il, comme je vous l'ai confeſſé, que je ſuis engagé dans de malheureuſes chaînes; mais je ne les porterai pas juſqu'au tombeau. En gémiſſant de la rigueur de mon ſort, je ne puis m'en plaindre au Ciel, qui le fera ſervir à m'en aſſurer un plus heureux. Madame de S.... eſt mourante ; ſon âge & ſes maladies continuelles ne lui promettent pas ſix mois de vie. J'ai cru la perdre vingt fois par des accidens qui ſe renouvellent tous les jours. Sa mort me laiſſera libre ; & quel uſage penſez-vous que je fetai

auſſi-tôt de ma liberté ? J'irai la ſacrifier de nouveau aux pieds de votre ſœur, mais avec la certitude de trouver mon bonheur à ne vivre que pour elle ; je la ferai maîtreſſe abſolue de ma fortune & de toutes mes affections ; elle ſera mon idole. Vous, votre famille, tout ce qui vous touche, me tiendra lieu de ce que j'ai de plus cher. Ah que je ſerai dédommagé heureuſement de la contrainte où j'ai vécu juſqu'aujourd'hui ! En attendant le jour marqué par le Ciel, reprit-il plus doucement, & comme s'il fût revenu d'une eſpèce de rêverie, quelles loix, quelles maximes d'honneur ou de Religion peuvent condamner le ſoin que je veux prendre de vous & de votre ſœur ? Qui m'empêchera de vous traiter comme un frère, & elle comme une perſonne chérie & reſpectée, à qui je deſtine quelque jour un empire abſolu ſur tout ce qui m'appartient ? Ne me ſera-t-il pas permis d'employer une partie ſuperflue de mes richeſſes pour aſſurer une vie douce & tranquille à celle de qui j'attends tout mon repos ? Je ne publierai point mes ſervices ; je ne ferai valoir ni mes bienfaits ni mes ſoins ; je ne demande point d'attentions ni de complaiſances ; c'eſt moi ſeul que je veux ſatisfaire, en offrant ce

que je ſerai trop heureux qu'on veuille accepter. Je renoncerai, ſi l'on veut, à la voir. Elle ſait bien elle-même que c'eſt une condition que je me ſuis toujours impoſée ; j'attendrai le changement de mon ſort, pour lui préſenter tout à la fois mon cœur, mon bien, ma perſonne, & le nom de mon épouſe. Il me jettoit un regard preſqu'à chaque mot, pour voir quelle impreſſion ſon diſcours faiſoit ſur moi ; & ſe ſentant comme encouragé d'un ſourire que ſon ardeur, jointe au penchant que j'avois réellement pour lui, me fit faire ſans attention : il faut que je vous apprenne, continua-t-il d'un air plus enjoué, juſqu'où je ſuis capable de porter la diſcrétion.

Un billet d'importance, où le ſecret de ma paſſion étoit contenu, fut arraché un jour avec violence des mains d'un laquais que j'employois à mes commiſſions. Je me défiai de mon malheur, en voyant ce garçon revenir fort triſte. Il me raconta qu'un jeune homme de bonne mine l'avoit ſurpris dans un lieu écarté, & l'avoit forcé, la pointe de l'épée ſur l'eſtomac, de lui rendre ſa lettre. Mais il avoit eu aſſez de préſence d'eſprit pour le ſuivre, & il m'apprit ſa demeure. Quoique mon nom n'eût point été commis, je ne

pus ſonger ſans fureur qu'une pièce ſi précieuſe étoit entre les mains d'un inconnu. Monreſſentiment auroit éclaté ſur le champ par quelqu'entrepriſe violente, ſi de juſtes conſidérations n'euſſent combattu mes tranſports. Un intime ami, mon campagnon d'armes, & le ſeul confident de mon amour, ſe préſenta heureuſement au milieu de mon agitation. Je le chargeai d'éclaircir cette cruelle aventure. Il revint en peu de momens, avec des lumières qui ralentirent ma colère, mais qui augmentèrent mon embarras. C'étoit votre frère, qui paroiſſoit avoir entrepris de ſe mettre entre votre ſœur & moi, & de me couper tout accès auprès d'elle. Avec quelles alarmes n'examinai-je point ſi j'avois donné lieu à ſes ſoupçons par quelqu'imprudence, & dans quelle contrainte ne tins-je pas mes ſentimens pendant toute la durée de cet orage ? Mais ſur le portrait que mon ami m'avoit fait de votre frère, je ne pus réſiſter à l'envie de le voir. J'en cherchai auſſi tôt l'occaſion. La première qui me réuſſit, devint pour moi comme une néceſſité d'en chercher d'autres. Je pris pour lui une inclination dont rien ne put me défendre. Il ſembloit que tout ce qui appartenoit à votre ſang eût le même droit de me toucher

le cœur. Je le fis suivre pour découvrir ses liaisons & ses habitudes. Je fréquentai les mêmes promenades, & je m'introduisis dans les mêmes compagnies. Après la vue de sa sœur, je ne connoissois plus rien qui pût me flatter autant que la sienne. Cependant, toujours retenu par mes craintes, je faisois violence au penchant qui me faisoit souhaiter de l'entretenir seul & de me lier étroitement avec lui. J'évitois même de l'approcher trop, & de m'engager dans quelque conversation que je n'aurois pu soutenir sans embarras. Ainsi je me tins en garde jusqu'à son départ, contre les plus doux sentimens de l'amitié & de l'amour; faisant tout à la fois mes plus chères délices de m'y livrer, & toute mon occupation de les combattre.

Il quitta Paris : je n'en demeurai pas moins fidèle à mes principes; & si je me hasardai à renouveller à votre sœur quelques marques de ma constance, elle rendra témoignage au respect qui les a toujours accompagnées. Dès ce temps-là, combien n'auroit-elle pas pu s'épargner de peines, si elle avoit voulu prêter l'oreille à mes offres ? J'ai souffert plus qu'elle de l'étrange situation où elle s'est réduite, mais j'ai compté mon silence en-

tre les preuves de mon amour ; & par un nouveau genre d'obéiſſance & de reſpect, je me ſuis ſoumis au tourment de la voir dans l'indigence, pour la convaincre qu'il n'y a rien d'excepté dans le ſerment que je lui ai fait de lui être dévoué toute ma vie. Si j'ai veillé autour d'elle, comme un avare auprès de ſon tréſor, elle l'a toujours ignoré. Si j'ai réuſſi heureuſement à lui procurer quelques ſecours, j'ai eu la joie de les lui voir accepter ſans les connoître. Enfin j'ai rempli tous les devoirs, je me ſuis aſſujetti à tous les droits ; & quand je vous preſſe de recevoir pour elle & pour vous ce que la fortune me met en état de vous offrir, je penſe bien moins à vous faire une faveur, qu'à remplir une obligation qui tire ſa force des engagemens que je dois prendre un jour, & que j'ai déjà contractés au fond du cœur.

Il s'arrêta pour attendre ma réponſe. Je crus remarquer qu'il tiroit quelque confiance du tour plauſible qu'il avoit donné à ſes raiſons. Mais leur longueur m'avoit laiſſé le temps de prendre le parti auquel je crus devoir m'arrêter. Des objections, qui ne pouvoient être en petit nombre, m'auroient expoſé à ne pas voir finir ſes repliques. Je réduiſis les miennes à un raiſonnement fort court : Sans vous ſuivre,

lui dis-je, dans le détail où vous êtes entré, il est manifeste que vous ne pouvez prétendre à ma sœur aussi long-temps que le Ciel vous laissera votre épouse. Il ne l'est pas moins qu'elle se déshonoreroit à vous voir & à vous écouter. L'unique difficulté qui reste entre nous, est de savoir si, dans le cas où vous vous supposez, c'est-à-dire, tous les jours au moment de perdre une femme vieille & infirme, vous pouvez jeter les yeux sur celle que vous destinez à remplir sa place, & si les promesses que vous lui faites dans cette vue l'autorisent à recevoir vos bienfaits. Cette question, ajoutai-je, est tout-à-fait nouvelle pour moi; & je vous confesse que j'ai besoin de plus d'un jour pour me mettre en état de la résoudre. Je vous quitte avec la reconnoissance que je dois à vos généreuses intentions, & je vous demande le temps qui m'est nécessaire pour vous répondre. Il vouloit me retenir, avec diverses marques d'impatience & de chagrin. Je m'obstinai de partir, & j'eus soin seulement de prendre son nom & sa demeure, & je m'engageai à lui porter moi-même un éclaircissement que je desirois autant que lui.

Quoique je fusse satisfait de ma réponse, après l'avoir quitté, je ne demeurois pas

moins chargé de deux embarras, dont le moindre étoit capable de me causer de nouvelles inquiétudes. Je ne regardai pas comme le plus pénible celui de méditer sur les propositions du Comte de S..... parce que j'étois le maître du temps, & que dans une ville aussi éclairée que Paris, je ne pouvois manquer de conseil ; mais je me représentois l'impatience de Rose, qui m'avoit recommandé si tendrement ses intérêts ; & dans l'irrésolution que j'emportois pour unique fruit de mon voyage, il ne s'offroit rien à mon esprit qui fût propre à la satisfaire. Le carrosse m'ayant reconduit fort vîte, je me trouvai à la porte de son Couvent sans être convenu avec moi-même de ce que j'avois à lui dire. Cependant un moment que je passai seul avant que de la faire appeller, me servit à recueillir mes esprits. Je crus voir un égal danger à lui raconter la vérité de tout ce que je venois d'apprendre, & à la lui cacher entiérement. Passionnée comme elle étoit pour son amant, je craignois de l'alarmer trop par un silence affecté ; & j'appréhendois encore plus en lui déclarant qu'elle aimoit un homme qui n'étoit pas libre, de l'exposer à des combats difficiles qui me laisseroient quelque

chose à redouter pour sa vertu. Qui sait, disois-je, si tous ces sentimens de Religion & d'honneur, que l'espérance a soutenus jusqu'aujourd'hui, résisteront facilement au désespoir ? Car l'attente de la mort d'autrui est un fondement d'espérance bien incertain ; & si l'amour cause tous les transports que j'entends dépeindre, j'ai peine à la croire capable de se payer d'une consolation si légère. J'ai vaincu le cœur de Patrice, mais c'étoit par des motifs qui feront toujours une juste impression sur le cœur d'un homme sensible. J'en juge hardiment par le mien. Connois-je de même celui des femmes ? Et qu'ai-je d'ailleurs à opposer à Rose, que les motifs ordinaires dont on dit que l'amour a si souvent triomphé ? Ces réflexions me déterminèrent à prendre un tempérament entre les deux extrêmités que j'avois d'abord envisagées.

Elle ne se fit pas long-temps attendre aussi-tôt que je l'eus faite avertir. Je ne voulus pas la laisser un moment suspendue. J'ai vu votre inconnu, lui dis-je, j'ai appris de lui-même son nom, ses affaires, & toutes les raisons qui l'obligent au mystère. Je les ai trouvées justes, mais l'honneur m'impose le silence. Il vous oblige de même à modérer vos sentimens,

aussi long-temps du moins qu'il sera forcé de renfermer les siens. Je vous plains tous deux, & vous sur-tout qui aviez peut-être d'autres espérances. Mais vous auriez honte de montrer moins de vertu & de fermeté que lui.

Je me serois applaudi de ce prélude, par l'effet que je lui vis produire aussitôt pour la satisfaction de Rose, si la joie même qu'elle ressentit de n'avoir point d'autre obstacle à surmonter que le temps, ne m'eût fait naître un autre scrupule. Mon adresse l'a rendue tranquille, me dis-je à moi-même, mais elle n'en aimera que plus ardemment. Le témoignage même que je rends à la droiture & à la circonstance de son amant, va lui faire une loi de ne pas se laisser vaincre par ce double mérite. Or, si la raison que j'ai de lui cacher la situation du Comte, & la crainte qu'elle ne blesse son devoir en continuant de l'aimer, le blessera-t-elle moins de l'aimer sans connoître sa situation? Alors le crime, dont elle sera peut-être justifiée par son erreur, ne tombera-t il pas directement sur moi, qui devrai l'attribuer à l'ambiguité de mes expressions! Ma délicatesse de conscience fut si alarmée de ce raisonnement, que je me crus obligé de prévenir aussi tôt le mal

que j'allois causer. J'interrompis quelques marques de joie, que je voyois éclater au travers de sa modestie. Si vous m'avez bien compris, lui dis-je plus nettement, vous regarderez votre mariage comme une chose si obscure & si difficile, que vous vous disposerez de longue main à le voir manquer; & je prévois même, ajoutai-je, que dans quelque jour l'honneur nous fera une nécessité de retourner promptement en Irlande. Cette réflexion sur notre départ étoit d'autant plus sincère, qu'avec toutes les raisons que j'avois déjà de le souhaiter, je ne croyois pas qu'il pût être différé un moment, si les consultations que je voulois faire sur le cas du Comte de S..... ne nous étoient pas favorables. Et pour satisfaire sans rigueur à tous les devoirs, j'avertis Rose que de quelques jours du moins, qui étoient le temps que je devois employer à m'éclaicir, la bienséance ne lui permettoit point de recevoir les lettres de son amant. Quelque ménagement qu'il y eût encore dans tous ces détours, elle pénétra plus loin qu'il n'étoit nécessaire pour lever mes scrupules. Ses yeux se couvrirent de larmes. N'ayant point la hardiesse de me demander d'autres explications, elle tomba dans une profonde rêverie qui me laissa lire quelques momens sur

sur son visage toutes les agitations de son cœur. Ah! me dit-elle enfin, je vois trop clairement mon sort : je ne serai pas plus heureuse que mon frère. Sa douleur me toucha si sensiblement, que je demeurai plus d'une heure avec elle, à faire tous mes efforts pour l'adoucir. Mais jugeant de ce qu'elle avoit à craindre par le soin même que je prenois de la consoler, elle ne me donna pas la satisfaction de croire, en la quittant, qu'elle fût dans une situation plus tranquille.

Cependant le devoir & l'honneur ne pouvant entrer en balance avec les foiblesses de la nature, je pensai aussi-tôt à démêler le point fixe auquel je devois m'attacher. Quoique la droiture de mes intentions fût capable de me donner quelque confiance pour mes propres lumières, je ne crus point que dans une affaire aussi délicate, il y eût des soins excessifs, ni des précautions inutiles. Je connoissois quelques Docteurs, gens sages & éclairés, dont les décisions réunies devoient être une loi pour tous les honnêtes gens. Je pris le parti de les voir successivement, & de leur proposer mes doutes. Ils s'accordèrent à me demander quelques jours, pour s'éclaircir eux-mêmes par de nouvelles études ; & nous convînmes de nous

assembler après cet espace, pour examiner en commun toutes les opinions. De mon côté, je passai le temps comme eux à relire tout ce que je crus propre à mon instruction, & sur-tout à consulter le Ciel, dont les inspirations sont quelquefois l'unique ressource d'un cœur droit, dans les questions douteuses de morale. Si je dérobai chaque jour quelques heures à mon travail, ce fut pour soutenir Rose, dont je m'apperçus que la tristesse augmentoit continuellement. Elle me parloit peu. Dans l'incertitude où ma sincérité m'obligeoit de la laisser chaque fois qu'elle me voyoit paroître, elle sembloit d'abord attendre les éclaircissemens que je lui avois fait espérer; & lorsqu'elle s'apperçevoit à mes premiers discours que je ne lui apportois que mes consolations ordinaires, j'avois peine à lui faire rompre un silence mélancolique, qui me causoit plus d'inquiétude que des larmes & des plaintes. Quoiqu'elle m'eût promis de renvoyer les lettres de son amant sans les ouvrir, & qu'elle ne fût point capable de manquer à cette promesse, je remarquai que ce fut un chagrin fort sensible pour elle de n'avoir pas eu une seule occasion de l'exécuter. La discrétion du Comte le retenant dans des bornes encore plus étroites que je ne les lui avois im-

posées, il se réduisoit à me faire demander chaque jour de ses nouvelles & des miennes. J'eus la fermeté de ne pas même apprendre à la triste Rose cette marque d'attention & de constance pour l'accoutumer insensiblement à des privations plus douloureuses, dont je la croyois menacée.

Enfin le jour marqué pour notre conférence étant arrivé, nous nous assemblâmes dans le cabinet du plus grave de mes Docteurs, au milieu de ses livres & de ses papiers qui étoient comme autant de témoins muets de l'usage qu'on alloit faire de la doctrine qu'on y avoit puisée. Nous étions sept, dont le moins âgé l'étoit beaucoup plus que moi. Après avoir commencé par une courte prière, chacun prit sa place suivant le rang de l'âge. Le mien me réduisoit à la plus basse, autant que le respect & la déférence que je devois à une assemblée dont j'implorois les lumières. On garda le silence pendant quelques momens. Enfin l'ancien prenant la parole, me pria d'exposer le sujet qui nous avoit assemblés, & sur lequel je demandois le sentiment de la compagnie. Je me levai, & faisant une inclination profonde à ma droite & à ma gauche, j'allois ouvrir la bouche pour réduire la

queſtion aux termes les plus ſimples, lorſque l'ancien m'interrompant d'un air chagrin, m'avertit que dans toute aſſemblée où l'on reconnoiſſoit un chef, la première ſalutation devoit lui être adreſſée. Un autre ſe tournant auſſi-tôt vers lui, convint qu'en général cette propoſition étoit juſte; mais outre que M. le Doyen, ajouta-t-il, eſt diſpenſé, par ſa qualité d'étranger, de ſe conformer à nos uſages, nous n'avons point prétendu que l'honnêteté avec laquelle nous avons conſenti à nous rendre chez vous, fût un acte par lequel nous nous ſoyons obligés à vous reconnoître ici pour notre chef. Cela eſt vrai, interrompit le ſuivant. A quel titre, dit un troiſième? La prétention eſt plaiſante, reprit un autre. En un inſtant, chacun témoigna ainſi par quelque marque de mécontentement, que l'ancien s'attribuoit un droit que perſonne n'étoit diſpoſé à lui céder. Quoiqu'un peu déconcerté d'une oppoſition ſi unanime, il inſiſta ſi ardemment ſur ſa prétention, & les autres s'échauffèrent ſi ſérieuſement à la conteſter, que s'étant levés tous enſemble, je vis le moment où l'étonnement & la crainte alloient me faire prendre le parti de me retirer.

Cependant m'étant flatté qu'une première chaleur ſe refroidiroit bientôt en-

tre des gens si raisonnables, je me hasardai à leur représenter que mon affaire pouvoit être finie avec moins de formalités ; & que debout même, comme ils étoient, sans distinction de droits & de rangs, ils pouvoient en deux mots me déclarer chacun leur sentiment. Je ne sais si ce fut la honte d'avoir marqué un peu de foiblesse aux yeux d'un étranger ; mais revenant tout d'un coup à eux-mêmes, ils cessèrent de se quereller pour m'entendre. Je renouvellai tranquillement la prière que je leur avois faite, de m'expliquer leur pensée en peu de mots. Hé bien répondit l'ancien, en se hâtant de prévenir les autres ; sans y chercher tant de mystère, l'homme de votre cas est adultère au fond du cœur, & toute femme qui l'écoute participe à son crime. Il nous tourna le dos d'un air irrité après cette décision.

Un autre prit la parole avec plus de douceur : l'opinion de M. le Docteur, dit-il en souriant vers moi, se ressent un peu du chagrin que notre refus lui a causé. La mienne est, qu'à la veille de perdre sa femme, un homme peut fort innocemment jeter les yeux sur celle qu'il destine à lui succéder, & prendre même des mesures honnêtes pour s'assurer d'avance de son estime & de son consentement. Je suis du

même avis, continua le troisième; mais j'y mets une condition : c'est qu'il ne se passe rien entr'eux qui blesse la fidélité du premier mariage. Je demande beaucoup plus, interrompit un quatrième, pour embrasser une opinion si dangereuse. Je veux que cet homme & cette femme n'aient même aucune communication, soit d'amitié, soit de civilité simple, qui puisse faire naître au public le moindre soupçon d'une intelligence scandaleuse. L'ancien qui avoit le visage tourné vers une fenêtre, & qui ne paroissoit plus prendre part à ce qui se disoit derrière lui, leva tout d'un coup la voix. Plaisantes décisions, dit-il, en éclatant de rire! ces gens-là n'ont pas une ombre de Théologie. Oh, plaisant vous-même, reprit celui qui avoit parlé le dernier! je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les Pères & les Conciles de l'Eglise. Je vous en défie, répliqua l'ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée; j'ai ici tous les Conciles & tous les Pères. Ceux qui avoient été à peu près de la même opinion, s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avoit tort; & qu'un seul Docteur, fût-il l'ancien, prétendît-il être chef, ne pouvoit l'emporter sur plusieurs Docteurs réunis. D'ailleurs citant divers passages, ils s'efforçoient tous

enſemble de lui prouver que le ſens naturel étoit celui qu'ils en avoient tiré ; & qu'il falloit n'avoir aucune connoiſſance des Langues Grecque & Latine, pour s'en imaginer un autre. Les Langues Grecque & Latine, s'écria le vieux Docteur en furie ! c'eſt donc vous qui prétendez me les apprendre ? Et les traitant eux-mêmes d'ignorans, qui avoient beſoin tous les jours de recevoir ſes leçons, il leur nomma cent Traités Grecs & Latins, ſur leſquels il s'offrit de prouver ſur le champ qu'ils n'avoient jamais jetté les yeux. Le bruit de cette étrange diſpute, qui ne faiſoit que s'échauffer par la médiation de ceux qui n'avoient pas parlé & qui vouloient ſe rendre arbitres de la querelle, avoit déjà attiré tous les domeſtiques à la porte du cabinet. J'avois heureuſement mon chapeau & ma canne entre les mains. Je ſaiſis un moment pour gagner l'eſcalier ; & le deſcendant ſans tourner la tête derrière moi, je m'éloignai promptement de la maiſon.

Mes réflexions furent courtes ſur cette aventure. Après avoir gémi un moment du malheur d'un grand nombre de ſavans, qui n'emploient leurs lumières qu'à nourrir leur préſomption & leur orgueil, je me reprochai de n'avoir pas mieux connu

le caractère de ceux que j'avois consultés, & dont l'air grave, & la réputation m'en avoient imposé. Mais malgré le ridicule d'une scène si peu attendue, je conclus du partage de leurs sentimens, que dans une affaire où je voulois exposer aussi peu ma conscience que l'honneur de Rose, je devois m'arrêter moins que jamais à ma propre décision. Elle auroit peut-être été d'accorder quelque chose à l'inclination & à l'avantage même de Rose, en promettant au Comte de ne pas me hâter trop de disposer d'elle, sans consentir néanmoins à recevoir les bienfaits d'un homme que je ne croyois pas le maître de disposer arbitrairement de son bien. A la rigueur, j'aurois cru pouvoir demeurer quelque temps à Paris, avec le soin continuel d'entretenir ma sœur dans l'incertitude où je m'étois efforcé de la mettre. C'étoit du moins une situation de cœur innocente, d'où je concevois toujours que je ne pouvois la faire sortir sans l'exposer à d'autres périls; & le Comte paroissant si sage que j'étois bien fondé à me reposer sur lui-même de l'innocence de ses vues, je n'appercevois rien dans toutes ces suppositions qui pût alarmer absolument mon honneur ni ma conscience. Cependant le repos d'une ame chré-

tienne ne pouvant subsister avec le moindre doute, je ne me rebutai point du mauvais succès de ma première entreprise; & je résolus de proposer plutôt le cas à l'assemblée de Sorbonne, que de faire dépendre ma sûreté de mes propres lumières.

Ce fut un nouveau soin dont je m'occupai les jours suivans. Je dressai avec beaucoup de travail, un mémoire où j'instruisois moi-même la question, par tous les argumens que je pus tirer de l'autorité, de l'exemple & sur-tout de l'esprit du Législateur, dans l'établissement du mariage. Je l'avois fini, & je ne pensois plus qu'à me procurer quelque ouverture pour le faire présenter à l'assemblée, lorsqu'un coup des plus imprévus rendit mon ouvrage inutile. Je reçus par le messager ordinaire du Comte de S..... une lettre de sa main, qui contenoit la mort de sa femme, avec toutes ses circonstances. Il s'exprimoit sur cette perte, du ton d'un honnête homme, qui n'oublie point ce qu'il doit à la reconnoissance, dans le temps même qu'il est le plus occupé d'un autre intérêt. Je conserverai toujours, me disoit-il, ce sentiment pour sa mémoire, comme je l'ai entretenu pendant toute sa vie pour sa personne; mais n'ayant jamais goûté avec

elle d'autres douceurs que celles du devoir, il confeſſoit que la triſteſſe n'étoit pas ce qu'elle lui laiſſoit de plus durable en mourant. La bienſéance néanmoins, dont il étoit réſolu de ne pas ſe relâcher juſqu'à la fin, l'empêchoit d'être lui-même chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Il finiſſoit en me recommandant ſes affaires, ſans nommer ma ſœur, ni parler d'amour; & j'admirai avec quelle diſcrétion il avoit ſu concilier les devoirs de ſon deuil & les intérêts de ſon amour.

Quoiqu'il ne me fût pas moins difficile de diſtinguer dans un tel évènement juſqu'où la charité m'obligeoit de m'attriſter, & à quelles bornes elle me permettoit de me réjouir, j'avoue que mon premier mouvement fut de bénir le Ciel, dont la bonté nous avoit tenu cette faveur comme en reſerve. Mes réflexions tombant enſuite ſur Roſe: quelle va être ſa joie, dis-je en moi-même, & puis-je me hâter trop de lui annoncer cette nouvelle? Cependant il me parut, après un peu de délibération, que mon impatience devoit être modérée. J'avois mille choſes à éclaircir. Le bien, la condition, le caractère du Comte, ne m'étoient connus que par ſon propre témoignage; & ſi les apparences m'avoient porté à le croire ſincère, la pru-

dence ne me permettoit point de m'en rapporter au seul dehors. Je lui fis une réponse dont il dût être aussi content que je l'avois été de sa lettre. Dans la visite que je rendis le même jour à ma sœur, je me bornai à relever ses espérances, par des exhortations & des caresses dont je remarquai avec joie qu'elle tiroit elle-même un bon augure.

En la quittant, le hasard me fit rencontrer Milord Linch, qui examinoit curieusement la situation du Monastère. Je ne l'avois pas vu depuis sa retraite précipitée; & regrettant médiocrement son amitié, je m'étois seulement fait informer du nouveau quartier qu'il avoit choisi pour demeure. Il s'étoit logé à l'extrêmité la plus opposée au mien, où je n'aurois jamais pensé à l'interrompre. La suite des évènemens m'apprit qu'il n'avoit pas eu la même indifférence pour toutes mes démarches, & sa rencontre me le fit soupçonner; mais outre que ses menaces ne m'avoient pas causé des alarmes fort sérieuses, je croyois ma sœur plus à couvert que jamais de ses persécutions par les nouvelles ressources que nous avions dans le zèle & le crédit du Comte; & je ne pensai qu'à couper assez brusquement par une autre rue, pour éviter la nécessité de lui parler. Il comprit

sans doute que j'avois dessein de le fuir, mais la manière dont il m'avoit traité, me dispensoit d'en user plus civilement. Bien éloigné néanmoins de me défier du fonds de ses vues, je m'occupai pendant le reste du jour à prendre les informations qui pouvoient m'assurer de la droiture du Comte de S..... La mort de son épouse, qui causoit un certain mouvement dans le voisinage de sa maison, me fit trouver facilement des prétextes. Ce que j'appris de plusieurs personnes d'honneur, & de son Curé même, à qui je ne fis pas difficulté de m'adresser, me persuada qu'en parlant de sa naissance & de ses richesses, il m'avoit fait un portrait fort modeste.

Qui n'auroit pas compté sur des espérances si présentes & si bien établies? En me retirant chez moi, je me proposois de voir le lendemain mon frère à la Bastille, & de lui faire l'ouverture du parti honorable qui se présentoit pour Rose. Ma crainte n'avoit jamais été de le trouver opposé à ce projet. Il aimoit sa sœur; & son ambition ne pouvant manquer d'être aussi flattée d'un tel établissement, que sa tendresse, j'etois sûr qu'en apprenant les procédés de Milord Linch, le consentement qu'il avoit accordé à ses sollicitations, ne lui coûteroit rien à rétracter. Son pro-

pre intérêt lui devoit faire souhaiter une alliance aussi puissante que celle du Comte, & je me promettois déjà que sa liberté en seroit bientôt la suite. Ainsi le Ciel paroissoit commencer de toutes parts à favoriser la droiture & l'innocence de mes desirs.

Je rentrai chez moi plein de ces idées. Mais les dispositions de la Providence ne sont-elles pas impénétrables? Un laquais étranger, que je reconnus aussi-tôt pour l'avoir vu long-temps au service de des Pesses, se présenta à moi les yeux couverts de larmes. Il plaignit d'abord son propre malheur dans les termes les plus touchans; & prononçant plusieurs fois le nom de son maître avec autant de soupirs, il m'apprit que ce malheureux jeune homme, avec qui il étoit revenu d'Allemagne le jour auparavant, avoit perdu la vie par la main d'un inconnu. Ses gémissemens & ses pleurs lui coupoient la voix. Je le pris par la main pour le conduire dans mon cabinet. Je le fis asseoir près de moi; & ne comprenant rien à mille choses funestes qu'il reprenoit confusément, je lui demandai l'explication d'un malheur que j'avois peine à me persuader.

Il me dit enfin avec plus de liaison,

qu'il étoit chargé de plusieurs papiers, dont je tirerois des lumières importantes; mais que son maître lui ayant ordonné par ses dernières paroles, de me rendre compte des circonstances de son malheur & de ses derniers sentimens, il vouloit commencer par ce récit. Ils étoient arrivés la veille. Le premier soin de des Pesses avoit été de recevoir les informations de son valet de chambre, qu'il avoit laissé à Paris. Surpris de mon retour, & charmé que la protection du Ciel eût préservé Rose de mille dangers pendant son absence, il n'avoit d'empressement que pour me voir, lorsqu'au moment qu'il se disposoit à sortir, un inconnu avoit demandé à lui parler, & l'avoit pris à l'écart. Après un entretien fort long & fort animé, l'inconnu s'étoit retiré; & des Pesses, qui ne parloit un moment auparavant que du desir qu'il avoit de me voir, avoit défendu au contraire à ses gens de me donner avis de son retour jusqu'au lendemain au soir. Il avoit soupé fort tranquillement dans leur présence, & s'étant mis au lit, en leur renouvellant les mêmes défenses, rien n'avoit paru troubler son sommeil pendant toute la nuit. Le lendemain il étoit monté à cheval, suivi du seul laquais qui me faisoit ce récit; & sans lui

communiquer son dessein, il avoit gagné le bois de Boulogne, où il lui avoit donné ordre de l'attendre à la porte. Ce qui s'étoit passé depuis cet instant, n'avoit été vu de personne : mais dans moins d'un quart-d'heure, le même inconnu, qui l'avoit entretenu la veille en particulier, avoit paru à cheval ; & sortant du bois par la même porte, il avoit dit au laquais, après lui avoir demandé s'il n'étoit pas à des Pesses, de porter promptement du secours à son maître. Ce fidèle garçon s'étoit mis à courir à bride abattue par la même route ; & quoique son trouble ne lui eût pas même permis de s'informer du lieu où il devoit le chercher, son cheval qu'il vit attaché au tronc d'un arbre, lui avoit servi heureusement à le découvrir.

Je l'ai trouvé, continua-t-il en redoublant ses larmes, étendu à terre & noyé dans son sang. Quoi, mort ! interrompis-je, avec une vive alarme pour son sort dans une autre vie. Non, reprit-il ; mais déjà si épuisé de forces, qu'à peine il pouvoit se remuer ; il m'a reconnu. Je te remercie de ton zèle, ma-t-il dit ; mais si tu veux me rendre avant ma mort un service auquel je sois sensible, hâtes toi de me faire transporter chez M. le Doyen de Killerine. Je lui ai fait comprendre

qu'il falloit commencer par arrêter son sang qui continuoit de couler à grands flots. Il y a consenti. Ma cravate, la sienne, une partie de ma chemise & même de mes habits, ont été employées assez heureusement à ce triste office. J'ai gagné aussi-tôt la grande route pour trouver quelqu'un qui m'aidât à le transporter. Quatre paysans que j'ai arrêtés à force de prières, l'ont porté entre leurs bras jusqu'à la maison qui est à la porte du bois. En vain l'ai-je pressé de s'y arrêter. Il s'est fait mettre sur un fauteuil; & lui-même animant les porteurs par la promesse d'une grosse récompense, il leur a fait gagner le Fauxbourg S. Honoré, avec ordre d'aller directement chez vous. Mais l'agitation ne pouvant être si douce qu'elle n'achevât d'abattre ses forces, une foiblesse qui lui est survenue à l'entrée du Fauxbourg, nous a contraints d'entrer chez le premier Chirurgien. En reprenant un peu ses esprits, il a conçu qu'il ne pouvoit aller plus loin sans abréger le peu de momens qui lui restoient à vivre. Il a souffert que le Chirurgien ait visité ses blessures. Elles étoient si mortelles, qu'on ne lui a pas promis une heure de vie. Sans s'effrayer de la mort, il m'a ordonné de vous faire prier sur le champ de vous rendre auprès de lui; mais plu-

sieurs messagers que je vous ai dépêchés successivement ne vous ont point trouvé chez vous. Pendant ce temps-là mon malheureux Maître avoit donné ordre qu'on lui fit venir un Confesseur & les deux Notaires les plus voisins. Il est demeuré quelque temps enfermé avec eux; après quoi m'ayant fait appeller, il a payé libéralement ses porteurs, & c'est avec moi qu'il a voulu passer ses derniers momens. Tu m'as toujours servi fidélement, m'a-t-il dit d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque parole; tu seras récompensé: mais que ton zèle ne se relâche pas après ma mort. Je sens qu'elle s'approche. Tu te hâteras de voir aussi-tôt le Doyen de Killerine, à qui tu remettras ces papiers. Il se chargera du soin de mes funérailles. Dis-lui que dans mon malheur j'aurois emporté quelque consolation, si j'avois pu l'embrasser en mourant. Je lui étois dévoué, à lui, à sa sœur, & à son frère Patrice. Tu ne verras pas aisément sa sœur: mais si tu la voyois, dis-lui que je meurs pour elle. Voilà les dernières paroles de mon cher Maître, ajouta le triste messager, avec une nouvelle abondance de pleurs. Il s'est efforcé en vain d'en ajouter d'autres qu'il n'a pu prononcer distinctement. Je me suis apperçu tout d'un coup par son silen-

ce, que son ame l'avoit abandonné avec le reste de ses forces.

En finissant ce récit, il me présenta le paquet de papiers qui étoit cacheté soigneusement. La profonde consternation où j'étois, ne m'empêcha point de l'ouvrir sur le champ, par le desir d'exécuter, du moins avec autant de diligence que de zèle, les dernières volontés d'un ami si fidèle & si généreux. Le premier écrit qui se présenta, étoit une lettre qui m'étoit adressée. Elle étoit signée, quoique les deux pages dont elle étoit composée, fussent d'un caractère qui m'étoit inconnu. Il se servoit, me disoit-il, de la main de son Confesseur, pour m'écrire une lettre que je ne devois recevoir qu'après sa mort. Se remettant sur son laquais de l'explication des circonstances, il m'avouoit que sans avoir jamais connu Milord Linch, il croyoit mourir de sa main. C'étoit celle d'un rival; & il n'avoit point appris qu'il en eût d'autre. D'ailleurs, le langage de son ennemi, lui confirmoit que c'étoit un étranger. Cependant le desir de la vengeance avoit moins de part à cette ouverture, que les justes raisons qu'il croyoit avoir de m'inspirer quelque crainte pour ma sœur & pour moi-même, sur quelques discours que le ressentiment avoit

fait ſortir de la bouche de ſon meurtrier. Autant qu'il en avoit été alarmé pour notre intérêt, autant s'étoit-il cru heureux d'entendre de la bouche même d'un rival, que Roſe lui tenoit compte de l'ardeur & de la conſtance de ſon amour, & qu'elle s'étoit heureuſement déclarée en ſa faveur. C'étoit ſans doute à mon amitié qu'il étoit redevable de ce changement. A quel excès de bonheur la mort l'obligeoit-elle de renoncer ? Mais n'ayant plus devant les yeux qu'un tombeau ouvert & prêt à le recevoir, il me ſupplioit de faire agréer à ma ſœur, les ſeules marques de reconnoiſſance qu'il avoit à lui offrir, & que je trouverois jointes à ſa lettre. Quand le penchant de ſon cœur, ajoutoit-il, ne l'auroit pas porté à ce qu'il faiſoit en ſa faveur, il s'y ſeroit cru obligé pour réparation de la ſeule faute qu'il avoit à ſe reprocher, & dont il vouloit me faire l'aveu en mourant. Quelques éclairciſſemens qu'il avoit reçus de Patrice, lui ayant fait déſepérer de toucher le cœur de Roſe, il me confeſſoit qu'en revenant à Paris, la violence d'une paſſion qu'il n'étoit plus capable de vaincre, lui avoit fait former la réſolution de l'enlever ; & qu'il devoit peut-être regarder ſa mort comme le châtiment d'un

projet d'autant plus détestable, qu'il pouvoit se flatter par les confessions de son rival, d'avoir obtenu d'elle une préférence dont il n'étoit pas digne avec de si criminels sentimens. Les Notaires qui avoient le double de l'acte qu'il m'envoyoit, devoient me venir trouver par son ordre, pour s'expliquer avec moi sur d'autres circonstances.

Après une tendre prière qu'il me faisoit de chérir sa mémoire, il me parloit en peu de mots du voyage qu'il avoit fait en Irlande à son retour d'Allemagne; & s'accusant d'imprudence dans quelques nouvelles qu'il avoit portées à Patrice, dont il avoit ignoré l'établissement, il me conjuroit de réparer le coup mortel qu'il avoit porté à son repos, & peut-être à celui de son épouse. Le Ciel me le pardonnera, ajoutoit-il; car cette malheureuse erreur n'a pas été volontaire. Il finissoit par le dernier adieu.

Quel surcroît de trouble & de douleur ne ressentis-je point après cette lecture! Chaque ligne avoit été comme une source de vapeurs empoisonnées, qui avoient mis toutes mes idées & tous mes sentimens dans une confusion inexprimable. Je voulois recommencer cette fatale lettre, pour trouver quelque jour dans de si épais-

ſes ténèbres ; mais croyant néanmoins que les circonſtances préſentes m'obligeoient de faire tout céder aux devoirs de l'amitié, je continuai d'ouvrir le premier papier qui ſe préſenta. Ma ſurpriſe & ma confuſion augmentèrent encore, en y reconnoiſſant un acte teſtamentaire, par lequel des Peſſes faiſoit à ma ſœur une donation abſolue de tout ſon bien. N'ayant point de parens aſſez proches, diſoit-il en forme d'introduction, ni aſſez pauvres pour lui faire préférer les devoirs du ſang à ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de l'eſtime, il inſtituoit pour ſon héritière univerſelle, &c.

Où ſuis-je ? m'écriai-je. Quel torrent de difficultés & de peines vient fondre ſur moi dans un même jour ! Quelle contradiction dans les coups de la fortune ! Ou plutôt, repris-je en adorant les conſeils d'une Providence incompréhenſible, que de ſujets, ô mon Dieu, d'admirer la profondeur de vos diſpoſitions ! Mais où votre deſſein eſt-il de nous conduire par des voies ſi ſupérieures à notre vaine prudence ? C'eſt par vous, cher & vertueux ami, continuai-je, c'eſt par vous rendre les devoirs de l'eſtime & de la reconnoiſſance qu'il faut commencer. La nuit eſt trop avancée, dis-je au laquais

qui attendoit mes ordres, pour exécuter quelque réſolution avant le jour. Allez-en paſſer le reſte auprès de votre cher Maître, & comptez ſur une récompenſe proportionnée à votre attachement. Je le fis accompagner d'un homme de confiance, que je chargeai de régler pour cette nuit, tout ce que la décence & l'uſage demandoient auprès du mort; & je leur promis d'y être le lendemain pour faire les choſes avec plus d'ordre.

Je ne revenois pas de ce mêlange de mouvemens qui s'étoient ſuccédés au fond de mon cœur dans un eſpace ſi court. Je me retirai ſeul dans mon cabinet, où mon premier ſoin fut de conjurer le Ciel par une ardente priere, d'accorder à des Peſſes, dans une meilleure vie, le centuple du bonheur qu'il avoit cru perdre en quittant celle-ci. Ses autres papiers contenoient des éclairciſſemens ſur différentes parties de ſes biens. Mais je revins auſſitôt à ſa lettre, que je relus avec une nouvelle ardeur. Au milieu de la pitié que chaque mot me renouvelloit pour ſon ſort, combien les avertiſſemens obſcurs qui regardoient ma ſœur & Patrice, ne me cauſèrent-ils point d'alarmes? Une autre inquiétude vint me ſurprendre à meſure que je peſois ſes termes. Il s'étoit

persuadé sur quelques expressions entendues à son avantage, que Rose étoit devenue plus sensible pour lui. C'en étoit assez pour me faire reconnoître Milord Linch dans son meurtrier ; mais n'en devois-je pas conclure aussi, que si cette flatteuse pensée l'avoit porté à se battre contre un rival furieux, qui avoit comme entrepris de le punir du bonheur qu'il lui permettoit de s'attribuer, elle avoit été aussi le principal motif du don qu'il faisoit à ma sœur de tout son bien ? & pouvoit-elle profiter honnêtement de son erreur ? C'étoit moins un scrupule de conscience que d'honneur : mais j'avois toujours eu pour principe, que ces deux sentimens bien entendus sont liés plus étroitement qu'on ne pense ; ou du moins que dans tous les cas où ils ne sont point opposés, la loi de l'honneur est aussi indispensable que celle de la conscience. J'étois dans cette agitation de sentimens, livré successivement à l'un ou à l'autre, & trop dominé encore par mon imagination pour y mettre plus d'ordre, lorsqu'on m'avertit qu'une personne inconnue demandoit à me voir. Il étoit plus de neuf heures, & la nuit étoit obscure. Je balançai quelque temps à recevoir une visite si peu mesurée ; mais au moment que j'al-

lois la refuſer, on entra bruſquement dans ma chambre; & cet inconnu, dont la hardieſſe me cauſa d'abord quelque épouvante, étoit le Comte de S.....

Il portoit une perruque & un habit qui le déguiſoient; ce qui ne m'empêcha point de le remettre auſſi-tôt. Après m'avoir prié de faire écarter tout ce qui pouvoit nous entendre, il ſe jetta à mon col & me tint long-temps embraſſé. Mon ardeur, me dit-il, céde pendant le jour à la bienſéance, mais rien n'eſt capable de la modérer lorſqu'elle peut ſe ſatisfaire avec honneur. Me reconnoiſſez-vous, ajouta-t-il dans le même tranſport? Etes-vous réſolu d'accorder quelque choſe à mon cœur? Verrai-je la charmante Roſe? Lui permettrez-vous de m'aimer? Elle n'a pas attendu mon conſentement, répondis-je en l'embraſſant à mon tour, & je la trahis volontiers pour vous apprendre qu'elle auroit eu quelque choſe à ſouffrir ſi ſes inclinations euſſent été réprimées trop long-temps par ſon devoir. Mais que vous êtes-ici à propos, continuai-je! dans la peine où je ſuis, quel beſoin n'avois-je point de la conſolation & du conſeil d'un honnête homme? En effet l'opinion que j'avois de cet aimable Comte, & le penchant qui me portoit à l'aimer, m'avoient

voient fait regretter dans mes agitations de ne pouvoir lui faire l'ouverture d'une partie de mon embarras. Il ne me restoit pas le moindre doute de la sincérité de ses sentimens. L'intérêt de ma sœur devenoit le sien. Son secours étoit une ressource sur laquelle j'avois déjà compté. Ne trouvant rien d'ailleurs dans sa visite qui ne dût porter le nom d'un honnête empressement, je résolus de lui ouvrir mon cœur.

Vous verrez Rose, repris-je, après avoir paru rêver un moment ; vous la verrez aussi-tôt que les loix de l'usage vous permettront de faire éclater les sentimens que vous avez pour elle. Votre impatience ne seroit pas juste si elle vous faisoit trouver ce terme trop long. Mais, ajoutai-je avec le même air d'inquiétude, qu'il seroit à desirer pour elle que vous pussiez la voir plutôt ! Elle est dans un péril dont je tremble, & je ne serez rassuré qu'en la voyant à vous. Je n'exagérois point mes craintes en les représentant si vivement. La nouvelle attention que j'y faisois pour les expliquer, les augmentoit jusqu'au point que me souvenant d'avoir rencontré Milord Linch aux environs du Couvent, plein sans doute de la même fureur qui venoit de lui faire tremper ses mains dans le sang, & cherchant à la

satisfaire par d'autres entreprises, j'appréhendois que la nuit ne se passât point sans quelque violence éclatante. Pour expliquer mes défiances au Comte, je ne pus me dispenser de lui apprendre les anciennes prétentions des deux rivaux qui avoient aspiré inutilement au cœur de Rose, & la malheureuse fin de des Pesses, avec les derniers effets de son amour & de sa générosité. Je ne lui nommai point Milord Linch, dont ma profession ne m'auroit pas permis d'être comme le délateur; mais peignant cet étrange caractère tel que je le connoissois, je lui confessai que nous avions peu de repos à espérer, si nous ne trouvions le moyen d'écarter un homme si dangereux, ou de dérober ma sœur à ses poursuites.

L'inquiétude & l'étonnement du Comte s'étoient déclarés pendant tout mon discours, mais ils ne venoient point de la cause que je croyois capable de les exciter. Une violence telle que vous paroissez la craindre, me dit-il, est impossible dans nos Couvens. Quoiqu'une troupe de femmes timides ne soit pas capable de beaucoup de résistance, il faudroit du canon pour forcer leurs murs & leurs grilles; c'est tout ce qu'on pour-

roit se promettre avec la certitude d'être secondé au-dedans, & ces intelligences ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Cependant, ajouta-t-il, comme elles pourroient être praticables à la longue, je pense comme vous qu'il y a des mesures à prendre pour les prévenir. J'ai à quelque distance de Paris un château écarté, & défendu par un fossé fort large, où vous pourriez vous retirer avec votre sœur jusqu'au moment qu'il vous plaira de marquer pour mon bonheur. Mais, reprit-il avec un soupir, en rappellant ce qui l'avoit beaucoup plus touché que mes craintes, que m'avez-vous appris, & que n'ai-je point à craindre de ce riche héritage, qui va plus occuper Rose que le soin de répondre à ma tendresse ? De combien d'avantages suis-je privé tout-à-la-fois ? Je ne serai donc pas le seul à qui elle devra le changement de sa fortune : je ne serai pas le premier qui lui aura fait une condition douce & heureuse : elle aura reçu d'un autre, des bienfaits qui l'obligeront à partager sa reconnoissance, & qui me déroberont quelque chose des sentimens de son cœur. Heureux rival ! j'envie cette mort qui lui assure des droits que je vais perdre. Là-dessus il me proposa

de garder pour mes frères ou pour moi-même l'héritage de des Pesses, & de cacher même à ma sœur la disposition qui étoit faite en sa faveur. Je m'en défendis, en lui représentant que ce seroit nous rendre coupables d'un vol manifeste. Restituez donc ce bien, me dit-il, aux légitimes héritiers, à qui la mort ne l'a peut-être pas ravi sans injustice. Je n'ai pas examiné, répondis-je, si des Pesses ne s'est écarté d'aucune loi; mais cette discussion m'appartient moins qu'à ma sœur; & le droit de jouir, ou l'obligation de restituer, tombe uniquement sur elle.

J'avois regardé d'abord ces deux propositions comme un badinage; & malgré les circonstances qui ne me portoient point à la joie, je n'avois pas prétendu répondre plus sérieusement. Mais il m'ouvrit aussi-tôt un troisième expédient, sur lequel il insista avec tant de chaleur, que je n'eus pas peu d'embarras à me défendre. Remettez-moi l'acte de donation, me dit-il, & que ce secret demeure entre nous. Je la ferai valoir au nom de votre sœur, & je me mettrai en possession de tout ce qu'on lui a laissé. Elle l'ignorera long-temps; & mon dessein étant de lui remettre moi-même tout, ce

que je posséde, je n'aurai rien qui s'oppose dans son cœur à cette tendresse sans réserve, que je veux mériter par la mienne. En vain combattis-je encore ce caprice par toutes sortes de raisons. Il fallut entrer dans une partie des siennes, en lui promettant du moins de n'apprendre à Rose qu'après son mariage, les obligations extraordinaires qu'elle avoit à des Pesses. Ainsi par un sort des plus bizarres, avec les deux avantages les plus flatteurs qu'elle pût desirer, celui de se trouver riche tout d'un coup, & d'être à la veille d'épouser un amant chéri, elle étoit condamnée à les ignorer.

Cependant le Comte m'ayant renouvellé l'offre de son château, je ne crus point que la bienséance eût la même force que je lui avois trouvée dans d'autres temps, pour me faire rejetter les mêmes propositions; & je n'avois pas dessein, en les apprenant à ma sœur, de lui cacher plus long-temps le succès de ses tendres sentimens. L'ardeur du Comte, qui faisoit déjà le calcul du temps & des jours, m'accoutuma dans peu de momens à parler de leur mariage, comme s'il n'y eût manqué que la célébration. Je ne condamnai que le desir qu'il marqua de nous conduire lui-même à sa Terre.

Non, lui dis-je, il ſuffira que vous nous donniez pour guide un domeſtique fidèle. Je lui demandai deux jours pour rendre les derniers devoirs à des Peſſes, & pour d'autres arrangemens que je voulois prendre à Paris. Enfin la longueur de cet entretien le faiſant penſer à ſe retirer, nous nous embraſſâmes avec toute la tendreſſe dont nous venions de cimenter les nœuds ; & s'il emporta la ſatisfaction de croire ſon bonheur hors d'atteinte, il me laiſſa celle de m'applaudir plus que jamais de la fortune de Roſe, qui me paroiſſoit ſûrement établie.

Il me reſtoit aſſez d'autres inquiétudes, pour ne pas compter ſur un ſommeil fort tranquille: ainſi je ne cherchai pas plus loin la cauſe d'une inſomnie cruelle dont je fus agité pendant toute la nuit. Cependant je n'ai pu me rappeller dans la ſuite ce trouble extraordinaire de mon ſang & de tous mes eſprits, ſans m'imaginer que le Ciel avoit voulu m'avertir par une eſpèce de châtiment ſenſible, que je prenois trop de confiance aux meſures de la prudence humaine, & que je touchois à des circonſtances bien différentes de celles dont je croyois m'être aſſuré. Mais les embarras qui me tinrent occupé les deux jours ſuivans, ne m'ayant point permis de tour-

ner mes réflexions de ce côté-là, j'allai donner directement dans le précipice que je croyois éviter.

Dès le matin je me rendis auprès du corps de des Pesses, que je trouvai déjà disposé à recevoir les honneurs de la sépulture. Son malheur ayant passé, par le soin qu'il eut lui-même d'en parler d'une manière équivoque, pour une aventure imprévue, qui avoit moins fait naître le soupçon d'un duel, que d'un assassinat, on n'avoit point fait de recherches qui m'eussent obligé de prendre d'autres précautions; c'étoit par le conseil de son Confesseur & des deux Notaires qui l'avoient assisté, qu'on l'avoit laissé dans la Paroisse où il étoit mort, plutôt que de le transporter dans celle où il avoit son logement. Ils avoient craint que le bruit & l'éclat ne fissent naître plus de curiosité. J'entrai dans les mêmes vues pour le lieu de son enterrement. Le riche présent qu'il avoit fait à ma sœur, eut moins de part aux honneurs que je lui fis rendre, qu'un sentiment d'estime & d'amitié, indépendant de l'intérêt, & que j'avois toujours cru devoir à sa personne autant qu'à ses services.

Les Notaires me rendirent compte de ce qu'ils avoient exécuté la veille par ses

ordres. Ils avoient fait mettre le scellé au nom de ma sœur, sur tout ce qui lui appartenoit à Paris ; & ils me proposèrent de l'aller lever sur le champ, pour mettre à couvert chez moi, non-seulement ses papiers & ses meubles, mais quelques sommes considérables qu'ils avoient trouvées dans son cabinet. Cette démarche semblant demander la participation de Rose, ce fut une difficulté sur laquelle j'eus de la peine à me déterminer. Outre la promesse que j'avois faite au Comte de S...., j'avois toujours mes scrupules d'honneur, que j'étois résolus d'éclaircir avant que de faire valoir les droits de ma sœur. Je remis les Notaires au lendemain, dans l'espérance que les conseils de Georges, à qui je voulois rendre ma visite avant la fin du jour, & que je connoissois plus propre à décider une question d'honneur, qu'un point de Religion & de conscience, serviroient à fixer mes incertitudes. Je lui devois aussi la communication du mariage de Rose ; & ne m'étant fait violence depuis plus de quinze jours pour me priver de le voir, que dans le seul dessein de me délivrer de tous mes doutes avant que de l'informer d'une si heureuse nouvelle, je me flattois de la faire servir à rétablir l'union & la paix dans notre famille.

Mais ce soin me parut encore moin pressant que celui de préparer Rose à changer de demeure, & de lui donner tous les éclaircissemens que son cœur attendoit pour être heureux. Il y auroit eu de la dureté à la tenir trop long-temps dans une ignorance qui pouvoit m'être reprochée, non-seulement par elle-même, mais par son amant, à qui je ne devois pas dérober des sentimens dont il étoit si jaloux. Il ne se défioit pas que ma lenteur eût si mal répondu à son impatience ; & la manière dont je m'étois expliqué la nuit précédente, n'avoit pu lui faire naître ce soupçon. Je m'étois apperçu au contraire que la modération de ses desirs venoit de la persuasion où il étoit que ma sœur connoissant toute son ardeur & l'heureux changement de sa situation, elle lui tenoit compte du sacrifice qu'il faisoit à la bienséance. C'eût été les tromper tous deux, que de les priver sans raison d'une satisfaction si innocente. Je me rendis au Couvent de Rose pour me satisfaire moi-même, en contribuant de tout mon pouvoir au bonheur de deux amans sans reproche.

Par quelles lumières aurois-je pu prévoir que j'allois leur causer plus de mal, que je ne pensois à leur procurer de plaisir ? C'est ici, que sans suivre l'ordre de mes

connoissances, je dois dévoiler tout d'un coup ce qui fut long-temps caché pour moi-même, une horrible trahison qui répandroit trop d'obscurité dans la plus intéressante partie de cette Histoire, si je remettois à l'expliquer lorsque la pitié du Ciel me la fit pénétrer, c'est-à-dire, après les tristes effets qu'elle produisit. Ceux qui auroient perdu de vue Milord Linch, ou qui s'imagineroient que la terreur de son crime devoit lui faire abandonner Paris, auroient pris une idée trop favorable de ce furieux Irlandois. Rassuré par sa hardiesse & son obstination, plutôt que par des mesures sur lesquelles il devoit peu compter, il s'étoit contenté de changer de logement ; & il ne pensoit qu'aux moyens de recueillir le fruit de son aveugle cruauté. Toutes sortes de raisons lui ôtant la pensée de se présenter à moi, ma rencontre l'avoit embarrassé la veille, & j'avois satisfait ses desirs autant que les miens, en prenant une autre rue pour l'éviter. Mais l'occasion qu'il avoit eue de me voir sortir du Couvent, où il s'imagina bien que j'allois tous les jours, & le souvenir qu'il avoit conservé de la situation du parloir, depuis qu'il y avoit conduit Rose avec moi, lui firent naître une idée dont l'exécution ne lui fut que

rop facile. En attendant qu'il trouvât des ouvertures pour ſes autres deſſeins, il réſolut d'approfondir les nôtres, en ſe procurant le moyen d'entendre nos entretiens. Une ſomme médiocre lui ſervit à corrompre les domeſtiques extérieurs du Couvent; & ſous les prétextes qu'il lui plut d'employer, il obtint d'eux la liberté de ſe cacher le lendemain dans le parloir, vers le temps que les uſages du Cloître m'obligeoient de prendre ordinairement pour mes viſites. Un paravent qui étoit à quelques pas de la grille, favoriſoit ſon artifice. Il étoit derrière, lorſque j'arrivai; & dans une ſituation ſi commode, il ne pouvoit lui échapper un ſeul mot de nos diſcours.

Le cœur plein de tout ce que je venois apprendre à ma ſœur, & ſans défiance dans un lieu que j'avois pris pour le ſanctuaire du ſecret, je ne pus manquer de mettre beaucoup de tendreſſe & d'ardeur dans mes expreſſions. Je n'attendis point que Roſe cherchât dans mes yeux ce qu'elle devoit eſpérer de mes dernières promeſſes. Si tout ce que vous avez déſiré, lui dis-je, vous ſuffit pour être heureuſe, il ne doit rien manquer à votre ſatisfaction. Les obſtacles ceſſent; vous êtes libre d'aimer, ſûre de plaire, & je

ne demande plus d'autre modération dans vos sentimens que celle qui doit les soumettre au Ciel, de qui vous recevez tout-à-la-fois tant de faveurs. Ne m'interrompez pas, repris-je, en voyant que sa joie cherchoit à s'exprimer. Je vous annonce un bonheur dont je suis surpris moi-même, & qui mérite bien d'être expliqué. Votre inconnu se nomme le Comte de S....., sa naissance est distinguée, son bien considérable, & ses sentimens tels que sa conduite vous les a fait connoître. Il brûle de vous voir à lui; & votre mariage seroit célébré demain, si des raisons, que nous devons approuver, ne le forçoient encore à quelque retardement. Je continuai d'ajouter tous les témoignages que je croyois devoir au mérite & à l'empressement du Comte; & loin de condamner le désordre modeste où chaque mot paroissoit jeter Rose, je la louai d'être sensible à l'inclination d'un homme si aimable & si vertueux.

C'étoit ma propre reconnoissance qui conduisoit ma langue. Si l'on se représente le ton d'un discours animé par un motif si tendre, & celui des réponses de Rose, qui m'ouvrit aussi-tôt son cœur avec la confiance qu'on a pour un frère dans lequel on trouve un ami & un confident, on

on concevra sans peine que non seulement il ne put échapper à Milord Linch une seule de nos expressions, mais que dans le cours d'un entretien si animé, les justes plaintes que nous fîmes de sa barbarie, furent recommencées plus d'une fois avec autant d'amertume que de chaleur. Il dévora tout. Sa curiosité, plus forte que son ressentiment, s'enflammoit à mesure que je communiquois mes résolutions à ma sœur. Elle fut enfin remplie par l'explication du projet que j'avois formé avec le Comte. Il n'en perdit pas une circonstance; & les moyens par lesquels je m'étois flatté d'éviter ses persécutions, devinrent ainsi comme le plan sur lequel il forma ses propres desseins. J'avertis Rose de se tenir prête à partir le lendemain au soir dans un carrosse de son amant. Avec les précautions que j'ai prises, lui dis je, n'appréhendez plus rien de votre persécuteur. Il ignorera jusqu'à la route qui va nous éloigner de lui; & sur la peinture que le Comte m'a faite de sa maison de compagne, je vous y promets autant de tranquillité que d'agrément. Le furieux Linch ira vous chercher sans doute en Irlande; mais il me rendra grace un jour de son erreur, si elle sert à le sauver ici du supplice. Vous ne me reverrez, ajoutai-

je, que demain vers la fin du jour. Ne vous ouvrez à perſonne, & diſpoſez ſeulement vos compagnes à vous voir partir ſans ſurpriſe. Je laiſſai Roſe ſi ſatisfaite de cet entretien, que j'emportai moi-même une vive impreſſion de ſa joie, & toutes mes occupations s'en reſſentirent juſqu'à l'heure où je lui avois promis de la rejoindre.

Fin de la ſeconde Partie.

BINDING [illegible] JUL 3 - 1969

PQ
2021
D6
1783
ptie.
1-2

Prévost, Antoine François
Le doyen de Killerine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY